

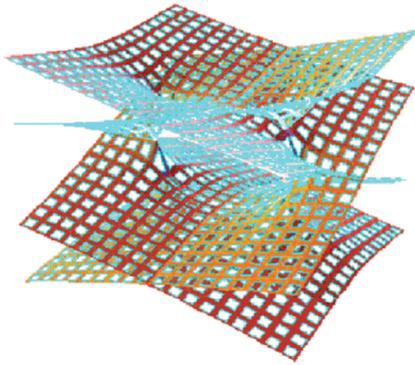
# WUNSCH 12

**BULLETIN INTERNATIONAL DE  
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN**

juin 2012

## WUNSCH

Numéro 12, juin 2012



TROISIÈME RENCONTRE  
INTERNATIONALE D'ÉCOLE  
Paris, décembre 2011

Bulletin international de  
l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien

### Éditorial

Vous avez entre vos mains le numéro 12 de la Revue *Wunsch*, preuve de la consolidation du travail international de l'École, et qui a eu comme point de départ la 1<sup>ère</sup> Rencontre Internationale de l'École, en août 2009 à Buenos-Aires, (vous pouvez trouver le programme et les travaux présentés lors de cet événement dans le *Wunsch* n°8).

*Wunsch* n°12 conserve l'orientation des quatre numéros précédents, mais introduit aussi des nouveautés.

Ce numéro rassemble en premier lieu, toutes les interventions de la Journée de l'École, du 9 décembre 2011, « L'École à l'épreuve de la passe ». Cette journée s'est déroulée en deux tables rondes dont l'une abordait la question *Le discernement du passeur* et l'autre traitait du *pari de l'AME et ses suites*. En tout, c'étaient dix interventions brèves ayant conduit à un grand débat collectif, dont vous trouverez le résumé sous la rubrique « Échos de la Troisième Rencontre internationale ». Afin d'élargir le débat relatif à l'AME et au passeur s'y s'incluent de plus, quelques répliques sollicitées *à posteriori* aux membres des Dispositifs des Écoles locaux.

Vous pourrez lire également quelques travaux présentés lors de la Troisième Rencontre internationale d'École, *L'analyse ses fins, ses suites*, qui s'est déroulée les 10 et 11 décembre 2011 à Paris. Il s'agit plus précisément de la présentation de la rencontre par Albert Nguyễn, du travail de Colette Soler et des contributions des AE de ce moment-là, Marcelo Mazzuca et Cora Aguerre.

Ensuite, les membres actuels des cartels de la passe, 2010-2012, ont apportés leur contribution. Celles-ci permettent de suivre les avatars et les nouveautés qui apparaissent toujours lors de la rencontre avec le plus essentiel d'une analyse menée jusqu'à sa fin, et ce qui peut se constater après cette fin.

La fin réserve des nouveautés. Sous l'épigraphe, « Avez-vous lu *Wunsch* n°11 ? », apparaissent quelques répliques des membres actuels du CIG aux textes parus dans *Wunsch* n°11 ; textes écrits en quasi totalité par les propres membres du CIG 2010-2012. Cette initiative permet de faire surgir à la lumière des aspects du débat interne au CIG, et ainsi de rendre compte de sa vivacité, et en même temps de rendre le travail de cette commission plus présent et plus transparent.

La deuxième nouveauté est la présentation du catalogue international des cartels, qui reflète bien le grand nombre et la diversité des travaux qui habitent le Champ Lacanien.

*Wunsch* n°12 se termine avec l'annonce et présentation de la prochaine activité internationale de l'EPFCL : La VII<sup>e</sup> rencontre Internationale des Forums et de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien, à Rio de Janeiro, les 6, 7 et 8 juillet 2012, ainsi que les événements plus immédiats.

Ana Martinez (pour le CAOÉ)

*Traduction de Patricia Gavilanes*

# L'École à l'épreuve de la passe

## Table-ronde « Le discernement du passeur » (09 décembre 2011)

**Colette SOLER (France)**

### Le passeur

Le terme de passe inclut sémantiquement des références au temps et à l'espace, tout comme l'esp d'un laps qui ouvre la préface, je l'avais fait valoir. Il implique une traversée, Lacan emploie le terme et donc aussi un temps nécessaire. On y entre, on en sort.

Question de savoir quelle est l'étoffe de ce temps. Au terme une conclusion est posée, ne serait-ce qu'en acte, mais est-elle le fruit d'un temps pour comprendre ou d'un temps pour changer, voire pour renoncer ? Je laisse ça en suspens.

On y entre, on en sort. Si on raisonne un peu à l'aveugle, on dira que le passeur y est entré mais n'en est pas sorti, le passant pense en être sorti et on attend qu'il dise comment, dans le particulier de son cas.

Que se passe-t-il dans cette zone du passeur potentiel ? Toute la question est là si on veut désigner des passeurs.

Je tiens que c'est une zone de turbulence, comme on dit dans la navigation aérienne. Des turbulences il y en a de bien des sortes, d'ailleurs une analyse traite, hystorise les turbulences d'une vie, propres à chacun. Là c'est autre chose : il s'agit d'une turbulence type, inhérente au discours analytique, produit par lui, effet de la logique de son processus. Turbulence c'est le terme que je choisis pour dire ce temps où se développent les affects de la conclusion en suspens, à savoir le tourment, le deuil, ou la jouissance inquiète de la phase finale pas encore finie. Attachez votre ceinture, c'est ce qu'il faudrait dire au passeur, parce que c'est lui qui est secoué dans cette zone, « qu'il y soit ou non en difficulté » et le plus souvent y est en difficulté. Je voudrais souligner ce point. Il est en instance, sur le point de, dans un temps de suspens, de quoi ? De ce qui va faire solution propre pour un analysant donné.

Le passant, lui, il est sorti de la zone en principe, même s'il peut attendre quelques turbulences autres dans le dispositif Le passeur c'est autre chose. Je donne du poids au fait que Lacan n'a pas simplement dit il est dans la passe, mais il *est* la passe. L'usage du verbe être est toujours très significatif chez Lacan, comme quand il dit par exemple le sujet il *est* l'objet de son fantasme.

Dans l'espace de la passe que sont les deux partenaires devenus ? Deuil pour l'analysant, désêtre pour l'analyste, dit Lacan en 1967. Qu'est-ce à dire ? Le terme de désêtre désigne un changement dans la relation de transfert, que Lacan formule dans « L'étourdit » avec l'expression il est réduit à l'objet a. Les américains ont stigmatisé l'analyste comme réducteur de tête, oui, de celle de l'analyste à la fin. Qu'est-ce qui a été éliminé dans cette réduction ? L'idéalisation de l'objet du transfert, l'agalma du SsS, reste alors « l'en soi » de l'objet a, imprédictible, sa pure fonction de cause tenue par l'analyste. Alors quel est le deuil au juste ?

Des deuils il y en a beaucoup et de genres divers. Ce deuil là est un deuil type programmé par le processus. Il concerne le savoir comme objet. L'amour de transfert est amour du savoir dit Lacan, autrement dit c'est le savoir supposé qui donne à l'analyste son statut d'objet, en ce sens ce n'est pas n'importe quel objet mais celui d'un amour nouveau. Le désêtre de l'analyste ce n'est pas qu'on lui désuppose le savoir, c'est qu'avec le savoir acquis par l'analysant dans l'analyse un aperçu a été pris sur les limites de ce que je peux savoir, et que quoique l'on articule, c'est je cite : « savoir vain d'un être qui se dérobe ». Quand on a franchi le seuil d'entrée d'une analyse, qu'on est dans l'espace du transfert donc, on est dans l'attente du savoir, sous la forme très simple d'une attente de mise en mots. Pas en raison d'un goût particulier des mots mais parce que cette impulsion vers la mise en mots « se motive suffisamment du trait unaire », du S1. Et on peut entrer même si des mots on en a peu, autrement dit même si on est pas très cultivé, puisque la dite culture c'est la culture des mots. On vise à mettre en mot ce que l'on est, on voudrait se mettre en mot, tout entier, avec l'idée que ça va permettre de faire autrement. Mais notez-le, que signifie cet espoir que la mise en mot change quelque chose ? Elle signifie que le procédé postule, implicitement, que l'on est motière, fait de l'étoffe des mots, et on voudrait savoir... sa motière. Voilà pour l'espoir.

Et puis on fait deux constatations : impossible de tout mettre en mots, les mots y manquent, et c'est un réel qui tient à la nature même du langage ; Du coup, les mots qui me représentent ne me représentent pas tout, ma motière est toujours en question. Mais d'un autre côté, il y a des mots en trop que je ne savais pas, qui émergent de *malangue*, et font lapsus dans ma parole, et sans fin, même après la dite fin. Donc des mots que l'on ne saura jamais, un lapsus pouvant toujours en chasser un autre, le Un incarné restant incertain. L'insu de ma motiéralité se révèle par là. Lacan a parlé de l'en soi de l'objet a, il faudrait parler de l'en soi de ma motière.

L'amour du savoir, le savoir pris comme objet et l'attente qu'il engendre débouche donc sur de l'insuccès, (il y a aussi du succès mais je le laisse de côté) et là je mesure, pour la première fois vraiment, le bien fondé de l'écriture de Lacan, insu que sait. Ce fait, de l'insuccès motive suffisamment un temps de turbulence, dans lequel le sujet incrédule ne veut pas croire aux limites en question, encore moins accepter cette impasse du SsS. Alors, ce qui fait la vertu du passeur, c'est qu'il est cet insu que sait, et c'est justement ce qui permet de le coupler au passant et sur le mode du trait d'esprit. Le trait d'esprit n'est pas l'histoire drôle, il produit un effet de sens dans le non sens qui n'est de personne en particulier, qui se transmet de l'un à l'autre puis au tiers quelconque comme un universel. La condition cependant c'est la langue partagée qui supplante la particularité de chacun. Dans la passe, ce que passant et passeur ont en partage au delà de leur différences individuelles, ce n'est pas seulement *lalangue*, c'est ce que j'appelle aujourd'hui l'insu de qui sait, que vous mettiez cet insu au compte de l'en-soi de l'objet ou du réel. Le passant en a fait son succès, su que sait, à écrire des deux façons, le passeur il l'expérimente encore, oscillant entre espoir et insuccès, savoir acquis et savoir troué. Insuccès, là encore à écrire comme vous voulez. Alors il peut s'en affliger, plus ou moins d'ailleurs, mais surtout craindre, angoisse, que ce soit une mauvaise passe, sans issue. Eh bien, rien de tel sans doute que cette inquiétude, cette intranquillité, pour qu'il puisse saisir au vol la solution qu'un autre qui est passé par là, le passant, aura trouvée.

Je résume donc pour conclure ce que je voulais dire aujourd'hui. De passeur à passant il y a même problème, mais pas même issue. Ce problème se formule de façons diverses chez Lacan, mais dans toutes ses évocations de la passe il est situé : « savoir vain d'un être qui se dérobe », ou impasse du SsS, ou mirage de la vérité. Que faire avec cette découverte et comment la supporter après tous les espoirs qu'on avait mis dans le transfert ? C'est parce que la réponse manque encore au passeur, donc par sa difficulté même, qu'il sera sensible éventuellement à la réponse que l'autre, son passant, a cru trouvé, et qu'il pourra la transmettre au cartel. C'est en effet le modèle du mot d'esprit. J'en conclus donc que pour désigner un

passer, tâche des AME dans notre Ecole, il faut avoir une idée de ce qu'est le problème type de la phase finale de l'analyse au-delà des problèmes particuliers que chaque analysant tâche de résoudre dans son analyse.

**Elisabete THAMER (France)**

## « Le discernement du passeur »

Ma fonction de passeur étant finie depuis quelque temps, c'est donc avec un certain recul que j'aborderai la question du « discernement du passeur ». Je distinguerais trois « moments » de discernement. Trois discernements qui me semblent noués dans le dispositif de la passe, mais que je dénouerai pour essayer d'en dégager une logique.

Premièrement, un discernement que j'appellerai « préalable », un discernement opéré dans la propre cure de celui qui sera désigné passeur, moment de passe, et qui ne semble pas être toujours décelé par l'analysant au moment de sa désignation. Deuxièmement, le discernement qui est en jeu dans le recueil du témoignage des passants. Troisièmement, le discernement face au cartel de la passe et à l'École.

Ces trois moments de « discernement » sont facilement retrouvés, parce qu'ils font invariablement l'objet des travaux des passeurs, qui parlent ou bien de l'impact de l'expérience sur leur propre analyse ; ou bien de l'élaboration des passes entendues ou bien des effets sur leur position face à l'École. Ce croisement est corrélé à la fonction même du passeur, fonction qui est charnière dans le dispositif de la passe et de son lien à l'École. Leur désignation dépend a fortiori de la conception qu'a leur analyste, un AME, de la fin de l'analyse. Le dispositif de la passe engage ainsi une bonne partie de l'École : analysants, AMEs, passants et cartels. Lisez à ce sujet l'excellent article de Jacques Adam, « Passe et garantie », paru dans le dernier *Mensuel*.

### 1.) *Le discernement « préalable »*

Dans un court texte de 1974, très ardu par ailleurs, la « Note sur le choix des passeurs », Lacan dit que pour recueillir un témoignage, il faut une autre *dit-mension*, je le cite : « celle qui comporte de savoir que l'analyse, de la plainte, ne fait qu'utiliser la vérité ». Ce qui m'amène à vous parler d'un discernement « préalable » se fonde sur mon expérience singulière. Je peux vous dire avec certitude qu'avant un moment de virage bien précis dans mon analyse, je n'aurais pas pu être un passeur. Et pourquoi ? Il se trouve qu'avant ce moment, l'idée que j'avais de la passe était teintée d'un mélange de méfiance et d'un vague intérêt épistémique. Méfiance, parce qu'à l'écoute ou à la lecture des témoignages de passe, tout cela me paraissait assez « farfelu », un peu « tiré par les cheveux ». Je ne voyais pas comment un rêve, un lapsus, un mot ou une lettre, par exemple, auraient pu changer radicalement la vie de quelqu'un. Cela ne me semblait pas être « vrai ». Il n'est pas nécessaire de développer ici comment le rapport à la « vérité » comptait pour moi... Il a fallu donc que mon rapport à la vérité soit irrémédiablement touché, c'est-à-dire que la vérité fantasmatique se dévoile comme *fixion* (avec un *x*). Ce virage a été enclenché, pour ma grande surprise, par l'apparition d'un élément de *lalangue*, qui cette fois-ci, n'a pas été happé par le tourbillon du sens. Ce qui auparavant m'apparaissait « farfelu » à l'écoute ou à la lecture des témoignages, j'en avais finalement éprouvé la portée. À ce moment précis, la chute du postulat transférentiel était irrémédiablement entamée. « Je savais » qu'il y avait-là quelque chose d'absolument inédit, non comparable avec des soulagements successifs que j'avais rencontrés à travers un long parcours analytique. Je le savais, et je n'en avais pas besoin que mon analyste me le confirme. C'est la raison pour laquelle, lorsque j'ai reçu le premier coup de fil d'un passant, cela a été en réalité « une surprise qui n'en était pas une ».

Je profite de l'occasion pour relancer un débat sur un point qui ne fait pas l'unanimité, me semble-t-il. Il s'agit du fait d'« informer », ou non, l'analysant de sa désignation comme passeur. Je précise au passage que je n'en avais pas été informée par mon analyste.

Je me demande tout simplement, quelle serait la nature de cette « information », toute courtoise fût-elle ? Un énoncé du type « je vous ai désigné comme passeur », pourrait équivaloir à une énonciation du type « vous êtes dans la passe ». Quelle serait la visée de cette « information » ?

Je ne prétends pas apporter une réponse à cette question, mais en soulever deux conséquences : l'une possible, l'autre nécessaire. Une conséquence possible, c'est que cette « information » devienne une interprétation, ce qui relancerait la machine transférentielle lorsque l'analysant se dirigeait vers la sortie. Une conséquence nécessaire, inévitable, est que l'analysant, en étant informé de sa désignation, restera forcément dans l'attente (et quelle attente !) du coup de fil d'un passant, ce qui peut ne pas avoir lieu. Que devient donc la désignation qui ne se noue pas à l'acte d'accepter ou non la fonction ?

## 2.) *Le discernement du passeur face au témoignage*

On attend du passeur un « témoignage juste ». Il me semble évident qu'un témoignage « juste » ne soit pas un travail de transcription *ipsis litteris* du matériel recueilli ni un exercice de théorisation de ce même matériel, parce que cette tâche revient au cartel, qui « ne peut pas s'abstenir d'un travail de doctrine », dit Lacan dans la « Proposition » de 1967 (p. 256 des *Autres écrits*). Le passeur ne doit pas non plus se poser en analyste (Congrès « Sur la passe » à La Grande Motte, 1973).

Il n'y a pas de mode d'emploi pour l'exercice du passeur, chacun devant se débrouiller comme il peut, c'est-à-dire à partir de sa propre expérience d'analysant et de ce qu'il a pu savoir du dispositif. Cela étant dit, aucune « connaissance » ne pouvant éluder le réel impliqué dans cette transmission radicalement singulière qu'est la passe. C'est une épreuve pour le passeur, qui doit trouver sa façon de faire face au transmissible et à l'intransmissible de l'expérience. Lacan disait, plus d'une fois je crois, qu'il ne fallait pas en « vendre la mèche » au passeur, c'est-à-dire pas de *briefing*, comme l'on dit actuellement.

C'est ainsi, sans guide ou formule préalables, que le passeur organisera le témoignage entendu pour l'exposer au cartel. Un discernement de la part du passeur est donc exigé. Que retenir ? Comment organiser le témoignage ?

Dans mon expérience, j'ai recueilli trois témoignages et un fil logique s'est dégagé tout naturellement de chacun d'entre eux. Ma tâche a été sans doute allégée par cela, mais j'imagine que ce n'est pas toujours le cas.

Il me semble que la façon dont se dénoue l'analyse du passeur peut interférer directement dans la façon de recueillir et d'organiser un témoignage. On peut considérer que selon le point où le passeur est dans son analyse, il pourrait, par exemple, privilégier le roman familial relaté par le passant en détriment d'avènements du réel dont il ne saisit pas la portée, ou vice-versa, c'est-à-dire comme je l'ai vécu dans ma propre expérience et dont je vous ai déjà parlé à Rome. Le premier témoignage que j'ai recueilli, encore sur le vif et dans l'enthousiasme de la portée de ce qui se passait dans mon analyse, je l'ai compris très vite. Un événement réel, central dans ce témoignage, avait été d'une telle évidence pour moi, que je n'ai pas cherché à saisir les coordonnées de ce que cet événement avait pu modifier chez ce sujet. Résultat : devant le cartel, cela ne faisait pas démonstration. Nous voyons ici comment le discernement du passeur se noue inéluctablement à sa propre expérience analysante.

Mais... parce qu'il y a un mais, et c'est le génie du dispositif de Lacan : chaque acteur du dispositif est décompleté par l'autre. D'une part, il y a un deuxième passeur. L'autre passeur aurait pu saisir, lui, quelque chose de ce qui m'aurait échappé ou qui aurait été imprégné d'un reste symptomatique quelconque de ma part. De l'autre, ce que le passeur transmet au cartel,

ce qui y résonne, va toujours au-delà de ce que son témoignage énonce. C'est d'ailleurs le but de la passe : qu'un dire se démontre. Un dire qui se définit exactement d'*ex-sistit* aux dits, et qui, dans la passe, ferait preuve de l'émergence d'un désir inédit.

Je me suis d'ailleurs demandée pourquoi la passe ne deviendrait-elle pas une sorte de « téléphone arabe »...? En voici un exemple : lors d'une soirée d'École, j'écoutais une collègue qui avait été membre d'un cartel de la passe devant lequel j'avais témoigné. Témoignage qui, de surcroît, avait conduit à une nomination. Elle évoquait, dans son exposé, quelques éléments de l'histoire du passant et je me suis mise à penser : « ce n'est pas exactement comme ça que j'ai raconté cette histoire ! » Cette pensée a eu un effet de *Witz* pour moi, me faisant aussitôt sourire. Pourquoi ? D'une part : parce ce que ce que j'ai raconté au cartel était probablement aussi une déclinaison de ce que le passant pense m'avoir transmis. D'autre part, parce que cette petite touche de « téléphone arabe » concernant le récit du passant et qui, dans ce cas, ne concernait qu'un détail, n'a rien enlevé à la conviction engendrée par le témoignage. Ce petit événement fut pour moi une confirmation de plus que ce qui fait preuve, c'est un dire qui se démontre au-delà du récit.

### 3.) *Le discernement du passeur face au cartel*

C'est dans la rencontre avec le cartel que l'expérience du passeur s'accomplit, non seulement parce qu'il y dépose ce qu'il a recueilli du passant et qu'il part sans participer à la décision du cartel, mais parce que le passeur y rencontre en quelque sorte « l'École ». Il peut constater à ce moment-là, à partir des questions que lui pose le cartel, par exemple, que nous ne sommes pas tous au même diapason sur la passe, ni sur la compréhension de ce qui sanctionne une fin d'analyse. Dans mon expérience, ce ne fut qu'après avoir rencontré le premier cartel et m'être engagée davantage dans le travail de notre communauté, que j'ai réalisé que le grand Autre de la garantie de l'École n'existe pas. C'était pour moi « la chute du cartel supposé savoir », expression de Maria Luisa Sant'Anna à Rome et que je trouve bien heureuse. La conséquence immédiate fut que cela, au lieu de me désespérer, a allégé ma tâche. D'un côté, j'ai pris le temps de considérer, dans la mesure du possible, ce qui pourrait éventuellement être important pour le travail du cartel, n'hésitant pas à demander des précisions à un passant sur un point qui me ne semblait pas clair, ou en lui demandant s'il avait quelque chose à dire sur un aspect qu'il n'avait pas évoqué spontanément lors de son témoignage. De l'autre côté, je me suis sentie davantage concernée par le travail d'École, en me sentant convoquée à y apporter ma petite pierre.

Je profite également de l'occasion pour aborder un autre point, disons, pratique. Il me semble évident qu'il y a une temporalité propre à la fonction de passeur, qui est dans le vif du dénouement de sa propre expérience, vif qui ne dure pas éternellement. Il y a par ailleurs une contrainte pratique que le secrétariat de la passe doit gérer, notamment l'équation entre le nombre de demandes de passe et le nombre de passeurs. D'un côté, un passeur ne s'improvise pas et, de l'autre, on ne peut pas dire à un passant qu'on va l'inscrire sur une file d'attente. Il y a urgence. Mais il me semble important que le secrétariat de la passe ne perde jamais de vue tantôt le temps des passeurs dans le dispositif, tantôt le nombre de passes par passeur. C'est bien le cas, j'en suis sûre. Si je le fais remarquer ici, c'est à cause d'un double tranchant existant dans le fait de rester trop longtemps dans la fonction ou de recueillir un nombre important de passes. Non seulement parce que ce vif passe ; mais aussi parce que si le passeur devient un passeur « sérieux », j'entends « sérieux » au sens de « série », il aura sans doute un gain épistémique considérable, mais il risque aussi « d'apprendre » ce qui est censé être transmis. Et, dans ce cas, il y a menace que le passeur devienne un « fonctionnaire » du dispositif.

Cette expérience reste pour moi une expérience inoubliable. Je remercie encore tous les acteurs du dispositif que j'ai rencontrés. Cette expérience confirme pour moi – parce qu'elle installe au cœur de l'École ce qui doit se réaliser dans chaque cure – le manque fondamental

de l'Autre de la garantie, l'impossibilité de dire vrai sur le réel, les impasses de la transmission. Il ne faudrait pas qu'on essaye de palier à ces impossibles en touchant au dispositif, comme si le peu de nominations étaient signe qu'on rate quelque chose qu'on pourrait ne pas rater. Le but de la passe étant, avant tout, d'empêcher que les analystes oublient l'acte qui fonde leur pratique. Certes, la passe est une garantie précaire et cela peut paraître un paradoxe. Mais, selon Lacan, dans son « Discours à l'EFPP », c'était exactement de ce précaire qu'il attendait que se sustentent l'analyste de son École (*Autres écrits*, p. 271).

## Frédérique DECOIN-VARGAS (France)

### « Le discernement du passeur »

Pourquoi ne pas le dire ? J'ai été très heureuse de mon expérience de passeur, tout comme je suis heureuse que l'on m'ait offert l'occasion d'en parler pour la première fois aujourd'hui.

Non pas que l'aventure ait été sans embûches et sans désillusions, mais c'était bel et bien une aventure et elle reste inoubliable.

#### *La désignation*

Tout d'abord, il y a de la fierté à être désignée passeur. Quand même, cela fait 12 ans que l'on a son analyste « à la bonne », grâce à lui on est presque sortie de l'ornière, on conseille à tout le monde d'aller le voir, on l'a détesté parfois de nous avoir abandonnée, de ne pas nous avoir fait confiance et voilà qu'il nous désigne.

Alors, on peut être fière, comme un enfant de 2 ans à qui les parents confient cérémonieusement la tâche de les aider à mettre le couvert. Il y a d'abord la jubilation de faire partie des « grands », vient ensuite la prudence et le sérieux nécessaires à l'accomplissement de cette lourde charge.

Du point où j'en étais à ce moment là dans ma cure et de la valeur interprétative de l'acte de mon analyste, je ne me souviens malheureusement plus. Ce qui me semble être un souvenir mais qui n'est peut-être qu'une reconstruction dans l'après-coup, c'est que cette désignation m'était apparue alors comme la légitimation de mon transfert à l'École. Mon analyste avait pris acte d'une question qui me travaillait depuis bien longtemps déjà : la question de la fin de l'analyse et de la passe.

Venue à l'analyse avec la plainte de ne jamais finir ce que j'entamais, je m'étais effectivement retrouvée à en idéaliser fortement l'issue, cependant que ça n'en finissait pas et que l'expérience se produisait.

Ainsi, la connaissance que j'avais du dispositif de la passe dans l'École soutenait-elle depuis des années, mon désir d'analysante. A quel moment était-ce devenu si important ? Je me pose aujourd'hui la question. Je pense, à y regarder de plus près, que la passe est devenue indispensable pour moi à partir du moment où l'analyse a commencé à produire de l'insupportable, c'est-à-dire sans doute, à dévoiler le réel. Je savais que c'était un mal nécessaire, voire salutaire, et pour m'en convaincre il y avait la passe. A chaque moment d'intense angoisse et/ou désespoir générée par la cure je lisais et relisais le recueil de textes sur la passe intitulé « *Retour à la passe* », et me disais à chaque fois que si je souffrais autant au moins ce n'était pas pour rien, c'est que j'étais dans la passe avec les effets libérateurs que ça semblait impliquer ! Sauf que ce n'était jamais la bonne, et que mon analyste trouvait, à tous les coups, le moyen de me dire avec pénétration : « l'analyse n'est pas finie... » (qu'il faut entendre avec le ton « vous le constatez vous-même » et je ne pouvais que le constater effectivement)

La passe m'a donc accompagnée pendant très longtemps et l'image qui me vient est celle du bus que l'on attend. La passe pour moi, ça a été comme lorsque l'on attend un bus, on l'attend depuis un certain temps, suffisamment longtemps et il n'arrive toujours pas, on songe à partir mais l'on se dit que ce serait dommage de s'en aller maintenant, qu'il va certainement arriver bientôt et que l'on n'a quand même pas patienté tout ce temps pour finir à pieds sous la pluie et puis s'il arrivait juste quand on part.

Je me disais : après tout ce temps en analyse ce serait trop bête de partir sur cette fin-là, cette fin que l'on sent ne pas être une fin mais juste un arrêt dans la chronologie de la rencontre avec l'analyste. Etre passeur, m'a donné envie de continuer encore, le bus allait forcément arriver très vite, dans quelques secondes à présent, quelques secondes qui jusqu'à aujourd'hui auront duré 3 ans...

### *Le passeur analysant*

Fierté, satisfaction... 6 mois passent, puis tout-à-coup, la première passante fait irruption dans votre quotidien.

C'est, en effet, les mains dans l'eau de vaisselle que je reçois le premier appel téléphonique après tirage au sort. Il y a quelque chose d'un peu angoissant dans ce surgissement au beau milieu de ce que la vie peut offrir de plus prosaïque. Au fond, lorsque l'on est passeur on ne choisit jamais le moment... On ne choisit pas le moment d'être désigné, on ne choisit pas le moment du tirage au sort et de la mise en route du processus, c'est ainsi jusqu'à la transmission au cartel. C'est une expérience, tout sauf confortable, qui nous éloigne de l'illusion du « prêt-à-porter », à aucun moment il ne s'agit d'être prêt, lorsque l'on dit oui ce n'est pas que l'on est prêt, peut-être est-on simplement prêt à dire oui.

Le passeur dit oui à une expérience qui le désigne au point où il en est dans son rapport d'aliénation / séparation d'avec l'Autre. L'avancée dans l'analyse lui permet d'accepter de jouer le jeu d'une situation où l'imaginaire n'a que peu de prise (pas de représentation, pas de modèle) et où la garantie que pourrait offrir l'Autre est mise à mal.

Car, si la névrose lui permet de se soutenir d'une « assurance-vie », à savoir d'un Autre qu'elle fait allègrement consister dans le fantasme et qui tout déplaisant qu'il soit le ramène toujours à du connu, du solide, du solidaire, la responsabilité du passeur et son engagement suppose au contraire sa solitude. Il y a deux passeurs, certes, mais chacun se doit d'être là, et L'Autre aura beau amener un mot d'excuse afin de justifier son absence, le rendez-vous aura été manqué.

Le « discernement » de son analyste l'a propulsé dans cette expérience, il ne s'est pas trompé sans doute, mais la « plaque sensible » n'est pas encore passé d'un Autre à l'autre, ne s'est pas encore démise de sa jouissance mortifère. La plaque est mouvante, ce qui ne va pas sans faille.

Ainsi, dans l'après-coup, je me demande si un incident qui s'est produit pendant le processus à un moment où je devais transmettre un des témoignages, n'a pas été l'expression symptomatique de mon aliénation à l'Autre sous la forme d'un acte manqué. J'étais enceinte et une pathologie de la grossesse dont je n'avais pas encore connaissance a trouvé le moyen de se manifester quelques jours avant la rencontre avec le cartel m'obligeant à me rendre d'urgence à l'hôpital.

Quand les médecins m'ont annoncé que je ne pourrais sortir que dans quelques jours, j'ai été catastrophée à l'idée de ne pas pouvoir me rendre au rendez-vous avec le cartel. Le cartel de son côté s'est acharné à trouver des solutions pour que la rencontre ait lieu avant la date limite, à savoir (dimension internationale de la passe oblige...) avant le retour au Brésil du « plus-un ». Une solution semblait permettre une issue... Mais les médecins, devant mon affolement, en ont décidé autrement ! Reculant la date de la sortie, ils ont tranché. La rencontre devenait impossible. Quel soulagement... L'Autre était là de nouveau, je n'étais plus

seule : non, vous ne devez pas sortir! Vous n'avez pas le droit ! Au lit ! Je continuais de ne rien choisir mais j'étais de nouveau en lieu connu. Quel délice que cette impuissance...

En fait, le passeur est un analysant qui, comme le dit Lacan, de l'enseignant qui émane du discours psychanalytique, est amené « à ne produire rien de maîtrisable, malgré l'apparence, sinon au titre de symptôme. » (« Allocution sur l'enseignement » in *Autre écrits*)

Le passant, lui aussi, est un analysant lorsqu'il vient parler au passeur : « ... c'est à eux (aux passeurs), qu'un psychanalysant, pour se faire autoriser comme analyste de l'Ecole, parlera de son analyse, et le témoignage qu'ils sauront accueillir au vif même de leur propre passé sera de ceux que ne recueille jamais aucun jury d'agrément. » (« Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole »)

Je me permets de souligner cela concernant la dimension de transmission de la psychanalyse qui est attendue de l'Analyste de l'Ecole. Ce dont l'analysant demandant la passe a à faire la preuve c'est qu'il a « du » psychanalyste (« l'acte psychanalytique »), à savoir que son acte se fera d'une place d'objet, mais il se trouve que cette preuve ne peut être énoncée qu'à partir d'un dispositif où il est analysant c'est-à-dire d'un discours qui met le sujet divisé en place d'agent. Si ce n'est pas comme analysant que le passant vient témoigner, il y aura sans doute peu de chance que quelque chose soit saisi de son désir d'analyste, ainsi, il me semble qu'un passant qui serait nommé AE aurait fait non seulement la preuve de ce désir mais offrirait aussi la garantie d'une transmission de la psychanalyse qui serait une transmission analysante c'est-à-dire pas-toute.

Le passeur analysant n'en est pas au point de l'analysant passé à l'analyste, il transmet avec son symptôme, je dirais même malgré son symptôme, ce qui implique le risque de se « déshonorer à laisser la chose incertaine », tandis que, ce symptôme, c'est justement ce que désire transmettre l'analysant passé à l'analyste. Le désir qui advient pour lui est de faire de ce symptôme, « cause de son horreur de savoir », une cause, sa cause.

### *Le discernement*

Transmettre avec son symptôme est périlleux. Cela m'a conduite, je l'ai dit plus haut, au rendez-vous manqué, à l'acte manqué, mais le risque qui peut tout aussi bien en découler est le manque de « discernement ».

Le terme de « discernement » choisi pour l'intitulé de notre table ronde m'a semblé très pertinent dès que j'en ai lu la définition précise après l'avoir relevé dans le programme. D'après le Petit Larousse le « discernement » est « la faculté de juger et d'apprécier avec justesse ; le sens critique ». Au sens littéral c'est « l'action de séparer, de discriminer », étymologiquement « *discernere* » signifie « séparer ».

Ce terme dans son sens littéral de « séparation » est immédiatement entré en résonance avec ce que j'étais en train de décrire du processus de recueil, de construction et de transmission des témoignages.

Pour chaque passe, il a fallu faire preuve de discernement c'est-à-dire qu'il y a eu effectivement à procéder à l'action de séparer, corrélative de celle de « se » séparer.

Nous l'avons vu, la question de la séparation est en jeu dans le choix du passeur puisque celui-ci est désigné à un moment où quelque chose se joue d'une désaliénation à l'Autre qui fait vaciller la visée agalmatique jusqu'alors point de mire (mirage) où se logeait sa vérité.

De ce fait, le passeur est a priori « en passe » et c'est là qu'il est, me semble-t-il attendu, de se séparer de l'objet qui lui est transmis afin de pouvoir le transmettre à son tour. Ce n'est pas le jour de la transmission au cartel que cette séparation a lieu mais bien avant, dans le temps où ça travaille.

J'avais pris le parti de prendre le plus de notes possible, c'était pour moi un passage obligé. Connaissant mon inclination à l'oubli et souhaitant avoir le texte des passants au plus

près de leur énoncé, il me semblait, en effet, grandement préférable d'en garder une trace écrite.

Cette prise de note a été, dans un premier temps, un effort de maîtrise, mais je me rends compte dans l'après-coup (à savoir au moment où j'écris), qu'elle m'a aussi permis de lâcher prise. Sachant que j'avais des notes à peu près fiables, j'ai pu soigneusement ranger mes cahiers pendant des mois jusqu'à ce qu'un membre du cartel nous prévienne de la date de la transmission. J'ai donc relu mes notes entre les deux témoignages qu'il y a eu pour chacune des 3 passantes, une fois après, ensuite, j'ai laissé « mijoter » et c'est quand j'ai eu la date de rendez-vous avec le cartel que je me suis attelée à une construction, reconstruction, plus ou moins nécessaire selon les passes.

Je pense pouvoir dire aujourd'hui, que ce que j'ai fait intuitivement il y a 3 ans, à savoir cette mise de côté des textes, était la mise en acte d'une tendance que j'avais acquise à la fois dans l'expérience de mon analyse, mais aussi dans celle de ma formation à la psychanalyse dans notre Ecole. L'égarément dans les concepts lacaniens transmis par des enseignants et non des profs, m'avait effectivement conduite à me laisser imprégner... A écouter sans comprendre, à lire sans saisir, à extraire par endroit ce qui résonne, à accepter d'oublier. J'avais acquis là une confiance dans le dilettantisme, constatant, qu'au fur et à mesure, dans ce bain de dires et d'écrits, des articulations se constituaient qui, de surcroît, se vérifiaient dans la clinique.

Le fait de relire mes notes et de les travailler des mois après les témoignages, m'a permis, au moment voulu, de vivre des retrouvailles avec certains des textes. Et, indéniablement, ces retrouvailles m'ont ouverte à des trouvailles.

Je dois dire que pour l'une des passes le témoignage était si construit que je l'ai transmis au cartel dans sa structure, celle-ci me semblant significative, sans que ce temps de rupture ne soit particulièrement opérant, pour une autre passe, les retrouvailles m'ont permis d'extraire un « fil rouge » dans un discours qui était de l'ordre de l'association libre, mais c'est pour une passe, en particulier, que cette manière de procéder m'a évité de succomber à la fascination toute imaginaire et m'a permis de me dégager des affects produits. Si cela n'avait pas été le cas je serais passé à côté de la transmission.

Car l'oubli a provoqué la surprise, l'étonnement, c'est-à-dire un décollement.

Je me suis retrouvée indécise devant mes notes qui me sont apparues tout-à-coup d'une « inquiétante étrangeté ».

Ce qui surgissait du récit biographique de la passante était-ce, comme je pensais m'en souvenir, une action réelle, ou bien s'agissait-il d'une scène fantasmée, ce qui me semblait sur le coup le plus probable ? Il manquait des éléments dans ma prise de notes pour corroborer l'un ou l'autre de registres, mais il me semblait bien me souvenir que ce n'était pas fantasmatique, pourtant ça ne pouvait que l'être... Bref, l'incertitude dominait, cependant que je réalisais combien l'enjeu à distinguer, ici, les registres, était de taille.

Sans ce doute lié aux lacunes de ma prise de notes, mais surtout à l'oubli supposé, supposé du fait du temps écoulé entre le recueil des témoignages et la relecture, sans ce doute, donc, il n'est pas sûr qu'un écart se serait creusé dans ma perception. Cette incertitude a en effet mis l'accent sur un réel qui a bouleversé mon point de vue sur ce qui avait été transmis et m'a rendue certaine de l'essentiel.

J'ai transmis au cartel mon étonnement et ce qui demeurait du surgissement de ce doute, et comme nous étions avec l'autre passeur, côte à côte, j'ai pu l'entendre « confirmer » de manière très fiable ce qui traversait ce témoignage.

Le moins que l'on puisse dire c'est que je n'ai pas été fière de cette transmission au cartel, rigoureuse par certains aspects, mais aussi trouée et claudicante.

Je ne me suis pas trouvée franchement « brillante » devant ce parterre de psychanalystes des plus « brillants », mais un rêve produit dans la foulée m'a ramenée à

l'essentiel et a contribué, je pense, à modifier ma position vis-à-vis de mon engagement pour la psychanalyse.

Dans ce rêve, justement j'avais fait une transmission au cartel très brillante, vraiment exceptionnelle, tout le monde le disait... le passant (c'était un homme) avait été désigné AE (ce qui n'a été le cas pour aucune de mes passantes) et tout le monde s'en réjouissait. Sauf que je commençais à m'en vouloir beaucoup d'avoir été si brillante, car je me rendais compte que le passant désigné n'était peut-être pas si à même d'avoir cette place dans l'Ecole. La superbe dont j'avais fait preuve avait été bien trompeuse et je le regrettais amèrement.

Si je me souviens de ce rêve alors que j'en ai oublié beaucoup d'autres, c'est qu'il m'indiquait que, justement, je ne m'étais pas trompée. Je n'avais certes pas été brillante dans cette dernière passe mais l'essentiel était passé et c'est ce qui importait au fond. Ainsi, j'étais confortée dans ce mode de transmission que j'avais exploré comme passeur. Je pense que mon engagement dans l'Ecole s'en est trouvé autrement enraciné.

Plus généralement, le côté « père-version » du rêve nous indique peut-être qu'à se défaire de l'amour pour le père, l'hystérique peut parvenir à entrer dans un discours autre, un discours qui fait lien à partir d'un impossible.

## **Béatrice TROPIS (France)**

### **Passeur de témoignages...**

### **« pas-sant » effets...**

Il y a plusieurs années, un « ça ne va pas », difficile à supporter, à surmonter, a fait effraction dans ma vie.

Face à cet effondrement subjectif, je voulais parler à quelqu'un, être écoutée, afin d'être soulagée de cette souffrance, avoir une réponse à ce qui m'arrivait.

Ne sachant pas vers qui me tourner, je demandais une adresse à une professionnelle avec qui s'était instauré un transfert de travail. Je prendrai alors rendez-vous avec un psychanalyste.

Cette rencontre avec la psychanalyse a été décisive dans ma vie.

D'années en années, de séance en séance, au fil des maux et des mots, de déchiffrage en déchiffrage, d'acte analytique en acte analytique, ma souffrance psychique va progressivement s'apaiser et ouvrir vers un travail analytique.

Cette expérience d'analysante m'a conduite à m'intéresser à la psychanalyse en dehors de la cure. J'ai participé alors à des conférences, à des cartels..., où entre autre la question de la passe était débattue sans pour autant faire question pour moi. Elle restait du côté d'un idéal.

J'ai effectué deux tranches d'analyse avec deux analystes différents.

Dès la première rencontre avec le second analyste et à ma grande surprise, la question de la passe va surgir.

Quelques années plus tard au cours de ma cure va se produire un rêve fondamental. Fondamental, car il était effet de vérité.

Ce rêve va lever le voile sur un réel, dévoilant ce qu'il en était de ma position fantasmatique.

Ce qui c'est alors « entr'aperçu » l'espace d'un instant mon analyste par son intervention va l'acter, scandant ainsi l'effet de vérité éprouvé.

Cette rencontre vive va produire un virage dans le cours de mon analyse et ouvrir à un vacillement subjectif, un moment de franchissement.

Pourtant si la rencontre de ce « vif », de cet « instant de voir » va dynamiser, pulser le travail analytique, un retour à l'endormissement, au « ron-ron », à une « satisfaction du bla-bla » s'en suivra.

Jusqu'au jour où je serai réveillée par l'appel téléphonique d'une passante m'annonçant qu'elle m'a tirée au sort comme passeur.

Cet effet de surprise, dans l'instant de l'annonce, a produit un tel bouleversement, un tel enthousiasme, que seul le consentement s'est imposé. Je ne mesurais pas dans l'instant ce que ce oui allait impliquer ni ce qu'il allait engendrer comme effets.

Cette désignation et mon consentement ont eu non seulement un effet de relance dans ma cure, mais ont aussi réveillé un désir de savoir. Désir qui va faire arrêt à une quête de sens infini, au déchiffrement du savoir inconscient dans lequel je m'étais alors bien installée.

Ainsi dès la première séance après l'appel, un questionnement et un mouvement de « retour » sur mon trajet analytique vont s'imposer à moi.

Ce « vif » rencontré dans le rêve va alors « ré-sonner » à nouveau dans mon dire. Résonance qui va faire tourner le cours de ma cure autrement en produisant notamment un épurement, une relecture à partir de ce point.

C'était retrouver, retourner, vers ce moment de passe pour essayer de cerner ce qui s'était produit dans cet instant là, pour essayer d'en attraper des petits bouts de savoir.

Je voulais savoir en quoi, et qu'est-ce qui faisait que mon analyste considérait que de là où j'en étais dans ma cure, je pouvais me faire passeur d'un réel en jeu dans l'expérience d'un autre.

A la suite de l'annonce et avant le premier rendez-vous avec la passante, je me lançais dans des rencontres avec d'autres passeurs et dans des lectures théoriques.

Je recherchais un savoir, je cherchais à me rassurer, car j'étais face au doute, à la peur de me tromper, de ne pas y arriver. Je voulais trouver une garantie en me conformant, en me collant à ce que disait l'Ecole de la fonction de passeur et de la passe.

Ce travail ne m'apportera nullement « La » réponse espérée et aura même un effet inverse de celui escompté. Je serai alors, envahie par l'idée de ne pas être à la hauteur, de ne plus rien savoir, mais aussi traversée par de multiples questions.

Comment, de cette place de passeur qui est dans ce moment de passe, « en-tendre » (tendre-vers) le passant qui lui est dans un temps autre, au-delà ? Comment repérer la mutation que le passant a traversée en fin d'analyse ?...

Dès la première rencontre avec la passante un désir vif va jaillir en mettant un terme à toutes mes élucubrations, à ma quête de savoir et va faire place au vide.

Je ne cherchais plus à donner un sens mais plutôt à m'en décoller, ni à comprendre, mais en attraper la musique, le mouvement, le rythme pour en transmettre la clef.

Cet effet d'assurance rencontrée et non de réassurance, m'a permis de quitter l'abri de cet Autre du savoir que je m'étais construit. Il m'a aussi permis de me déloger d'un vouloir faire un copier-coller de la théorie à la clinique de la passante et ainsi d'accepter de me laisser surprendre, enseigner, guider par le témoignage.

Dégagée de la doxa théorique j'accueillais les dires de la passante en prenant appui sur les effets subjectifs éprouvés lors de nos rencontres.

De même, j'entendais à partir des réponses de la passante que les questions pressantes que je lui posais n'étaient pas sans lien avec mes propres interrogations. Je cherchais dans son témoignage une réponse à qu'est-ce que le désir de l'analyste ? tout simplement !!!

Au cours de cette expérience de passeur, j'ai écouté le témoignage de deux passants à quelques mois d'intervalle et rencontré le même cartel de la passe.

Cette fonction de passeur pour laquelle je m'étais posée tant de questions, qui a réveillé l'intranquillité et qui m'a soutenue lors d'une rencontre avec un réel, va tracer en moi une marque indélébile.

Ce travail d'écoute, d'écriture, de transmission, a non seulement pulsé, dynamisé mon analyse, notamment à partir des questions que cette fonction de passeur a fait émerger mais aussi a fait lien à l'École au-delà du lien transférentiel analyste-analysante.

La nomination par le cartel de la passe d'un des deux passants a suscité un vif intérêt. Notamment un désir de témoigner de l'expérience de passeur, mais aussi, un désir de savoir en essayant de retracer, de reprendre à partir du texte de la passante ce qui a fait nomination et pourquoi ?

C'est dans des allers-retours entre le témoignage, les textes de Lacan et les textes riches d'enseignement des membres du cartel de la passe que je poursuivais mon chemin.

Le passant vient témoigner de son histoire intime auprès d'un passeur, inconnu de lui.

Le passeur écoute un passant, lui aussi inconnu de lui. Pourtant, cette rencontre entre deux inconnus dans ce dispositif de la passe ouvre sur un dire libre, un sans pudeur, une confiance spontanée.

Si jusqu'alors je pensais que l'histoire intime de chacun ne pouvait se parler que dans le monde clos de la cure, là, je ferai l'expérience qu'elle peut se faire témoignage auprès d'autres et hors lien transférentiel avec l'analyste.

L'écoute d'autres histoires singulières qui sortent de l'intimité de la cure, détachées, distancées de toute dimension dramatique pour se faire transmissible à d'autres a eu pour effet de dédramatiser, de désacraliser ma propre histoire, ma propre construction de fiction.

Ce travail de passeur va avoir pour effet de faire chuter ce qu'il en était de ma réserve pudique. Je me sentirai moins aux prises avec cette fiction sacralisée que je me racontai comme vérité. Un début de distanciation, de séparation d'avec mon histoire, d'avec l'univers intime du cabinet va ainsi se faire possible.

Participer au dispositif de la passe a dégonflé l'idéal que je m'étais construit. Idéal dans lequel je restais bien tranquillement confinée car il rendait la passe ainsi inaccessible.

Ainsi, l'écoute du trajet analytique des passants a permis de faire vaciller, de faire chuter certaines de mes représentations imaginaires, paralysantes et inhibantes.

De même la fonction de passeur et l'avancée du travail dans ma propre cure ont produit un changement dans mon rapport à l'Autre.

La fonction de passeur en effet nous renvoie à cela. D'une part, nous faisons l'expérience qu'il n'y a pas de modèle unique, standardisé, qui garantirait cette fonction. D'autre part le passant est dans un temps autre, un pas au-delà par rapport au passeur.

Entendre dans leur témoignage quelque chose de l'ordre d'une dé-consistance, où leurs dires ne sont plus assujettis à la demande de l'Autre, a fait coupure dans mon appel à l'Autre, coupure dans mon attente de recevoir de l'Autre ma propre consistance.

Cette confrontation à leurs dires a été un point d'appui dans la transmission faite auprès du cartel de la passe.

Parlant à partir de ce qui échappe au savoir, je ne cherchais plus à faire consister un Autre détenteur du savoir.

Enfin, de par l'accueil fait par chaque membre du cartel je me sentais doublement soulagée et libérée de ma demande de validation par l'Autre.

Cette expérience faite de rencontres simples et intenses restera inoubliable. Chacune d'elles a été d'une sincérité et d'une humanité telle qu'elles ont ouvert à... ma propre demande de passe.

Cependant, si la rencontre avec les passants a eu des effets vivifiants, ça se précipitait, ça se bousculait dans ma cure, je restais toujours dans une tergiversation concernant ma demande de passe.

C'est la rencontre avec un événement extérieur, la rencontre d'un réel, qui va faire ouverture à l'acte et fera disparaître mes éternels atermoiements.

Ça m'a « dé-passée », ça s'est imposé, « Je » n'en étais pas l'auteur.

Cette décision prise en un éclair, va marquer un avant et un après. Dans cet instant, je ne me poserai aucune question, aucun doute ne sera présent... il y aura plutôt un effet de soulagement, une chute de l'angoisse.

Cette tuché, je ne pouvais que l'adresser à l'Ecole, je voulais partager avec d'autres mon expérience de l'analyse, marquant ainsi un au-delà de la cure.

Suite à la traversée de cette expérience dans le dispositif de la passe comme passeur, puis comme passante et au-delà de mon intervention lors de la Rencontre internationale d'Ecole, je voudrais en conclusion parler de ce qui vient ponctuer une expérience de passe: la réponse de non nomination faite au passant.

Suite à la réponse du cartel de la passe, la possibilité offerte au passant de rencontrer un de ses membres est essentielle.

Expliciter les points repérés par le cartel qui n'ont pas permis de procéder à une nomination, élaborer et délivrer une réponse singulière qui inclus un dire faisant ouverture et donc suite à l'expérience, n'est-ce pas soutenir la passe dans l'Ecole ?

## Trinidad SANCHEZ-BIEZMA DE LANDER (Espagne)

### Le passeur simple scribe

Il y a quelques mois, j'écrivais pour la contribution du cartel de la passe numéro 2 dont j'étais membre, un petit travail que j'intitulais : « **La fonction du passeur** », et dans lequel je disais: « Ce moment particulier que ponctue la désignation... il est à mon avis très important de le cerner, et il serait même intéressant que l'École puisse se donner du temps pour en débattre, parce que désigner passeur, c'est pointer un moment constituant de l'analyse, qui est un dés-être, et il est aussi important en ce qu'il signe l'intervention d'un analyste... C'est donc un moment qui conjoint un virage et une interprétation. On ne peut mieux dire, l'un pas sans l'autre. »

Aujourd'hui je remercie l'Ecole de se donner ce temps, et de me permettre de vous présenter un petit écrit, qui a pour seule ambition de lancer un débat qui nous permette d'examiner ce que nous avons fait de la passe de Lacan, et, en particulier avec son évolution puisque nous savons qu'il s'agit d'une expérience qui est toujours en cours d'élaboration. Parce qu'il est de notre responsabilité de rechercher les effets de la passe sur le collectif, de même que la Proposition de 67 a été la conséquence de ce que les analystes de 56 étaient devenus.

#### Le passeur simple scribe

*« La tranquillité d'un dimanche matin - écrit Jorge Escobar - ... a été très tôt et à l'improviste, altérée par ce qui allait s'avérer en lien à mon analyse personnelle, une expérience clinique et subjective à caractère unique et parce qu'elle a marqué un moment crucial de ma relation à la psychanalyse, et de ce qui est et sera ma vie en tant que membre de cette Ecole. »*

*Le calme de ce dimanche de loisir et de repos a été subitement perturbé par le début d'angoisse produit par un appel téléphonique. A l'autre bout de la ligne, une voix... avec un accent étranger, m'annonçait: je suis untel, du Forum de telle ville, je me suis présenté à la passe, et, à la dernière Rencontre de L'Ecole à Buenos Aires, de la liste des passeurs, vous êtes sorti comme l'un des miens. Je serai avec vous dans ce but...*

*Je n'avais pas encore cessé de trembler, une sueur froide qui courait sur mon épaule n'avait pas fini de verser sa dernière goutte... et très vite, passé quelques effets produits sur mon corps par l'appel, j'ai compris que, sans l'avoir demandé, j'étais dans l'axe, au coeur de l'Ecole que nous avons héritée de Lacan. Quand je suis sorti de l'étonnement et du premier choc, je pus me souvenir que, parmi tous les balbutiements que je prononçais... j'avais consenti à écouter ce sujet dans la fonction requise.*

*Ce dimanche s'est écoulé sur un autre rythme, je dirais qu'il fût lent... l'appel avait provoqué un état subjectif assez curieux qui oscillait entre, d'un côté, la crainte de m'affronter à ce dispositif si renommé... mais d'un autre côté, associée à cette crainte, il y avait aussi l'émotion de me trouver dans cette instance. Mais ce jour de dimanche, comme il est écrit dans l'histoire des temps, devait prendre fin, et au lever de la lune j'ai commencé à réaliser que le jour avait suivi son cours et à sentir que, suite à la course des secondes, la date programmée pour la rencontre était plus proche. Le pari du passant était fait, mais le mien, comme passeur, aussi. La nuit est venue, et avec elle le rêve, plutôt un rêve qui confirmait que l'expérience me touchait, m'impliquait. »*

Passeur est donc un mot désignant un lieu qu'il est nécessaire de vouloir occuper. C'est un oui à l'École, un oui au lieu accordé par l'Autre, et prendre position dans ce lieu n'est pas sans conséquences. Le passeur a dû apprendre que "l'analyse, de la plainte, ne fait qu'utiliser la vérité". Le passeur peut savoir ou pas ce qui lui vaut d'occuper cette fonction. Lacan précise que le risque, "c'est que ce savoir il devra le construire avec son inconscient", et que le savoir qu'il tient de son inconscient "ne convient peut-être pas au repérage d'autres savoirs". Il conviendrait que son analyse serve de vaccin contre la compréhension ou l'identification avec le passant, pour laisser place à un autre type de saisissement face à ce qu'il écoute. Que son écoute soit au service du savoir, et non de quelque passion, aussi sensée qu'elle paraîsse. Lacan souhaitait des sensibles, ceux capables d'écouter "ce moment", de recevoir, d'écouter l'altérité sans se transformer en fonctionnaires du discours analytique.

Le passeur comme simple scribe, "plaque sensible", disait Lacan, ce qui n'empêche pas que, quand les choses ne lui semblent pas claires, il doive, par ses questions, vérifier ce qui lui est opaque, par ses questions qu'il devra ensuite transmettre au cartel.

Nous devons aussi attendre que les passeurs se fassent à leur mission, sachant que des dangers importants les guettent. Le plus grave étant l'identification au passant. Je crois que certains de nos cartels ont eu quelque expérience de cette difficulté. Identification qui permettrait, comme l'indique Martine Ménes dans Préludes 4, de faire de l'histoire un récit sans fin où le passeur imagine reconnaître les affres de sa propre insatisfaction dans les peines du passant et essaie de prendre parti avec elles, de faire front solidaire. L'autre, non moins importante, étant d'amener au cartel de la passe une construction théorique complexe, faite d'aller-retours de l'enseignement de Lacan, bouchant la possibilité de saisir derrière tout cela le témoignage d'un passant.

Peut-être appartient-il à l'analyste d'être vigilant quant à la désignation, sachant d'autant plus qu'elle est "*indépendante du consentement du sujet lui-même*" et que la pertinence de l'avertir ou non relève de son jugement, en tant que c'est une question qui relève strictement de l'acte analytique.

C'est donc sous l'effet de la surprise que le passeur découvre la passe. Surprise qui ne se réduit pas au moment de la désignation, mais qui s'amplifie bien plus, de ce qu'il n'y a ni règles, ni savoir a priori qui régissent ses rencontres avec ce qu'il ignore. Il est seul avec un savoir en lambeaux que lui a procuré son analyse et devant un vide. C'est une page blanche et il vaut mieux qu'il en soit ainsi pour que puisse s'y inscrire le juste témoignage de celui qui, supposant qu'il pouvait dire quelque chose, a pris le petit papier sur lequel son nom était écrit. Un nom qui indique quelqu'un en position d'entendre au-delà de sa singularité, qui n'est pas comblé par sa différence, qui n'est pas totalement pris dans son fantasme et de ce fait peut offrir un lieu, donner un espace pour que les paroles d'un autre se déposent, aient lieu. On espère alors une transmission juste qui puisse laisser passer ce qui est passé, sans que le passeur ait nécessairement une idée très claire de ce qu'il est en train de transmettre, une diffusion de la musique du passant qui puisse être recueillie et à son tour émise pour qu'elle résonne dans le cartel de la passe.

*Parce que*

*« La musique n'a pas besoin de justification... »*

*Elle ne rompt pas le silence {...}*  
*La parole, par contre, oui, a besoin de justification.*  
*Elle incorpore le silence,*  
*Le frémissement qui émane du senti... {...}*  
*La musique commence n'importe où.*  
*La parole commence avec l'homme.»*

Roberto Juarroz, Septième poésie verticale.

*Traduction de Anne-Marie Combres*

Table-ronde  
 « Le pari de l'A.M.E. et ses suites »  
 (09 décembre 2011)

**Carmen GALLANO (Espagne)**

## Le pari de l'A.M.E. et ses conséquences

L'intitulé de cette table ronde peut être lu de deux manières : le pari fait par l'Ecole au moment de nommer un AME et ses conséquences, et le pari que fait un AME lorsqu'il désigne l'un de ses analysants comme passeur et ses conséquences.

L'équivoque est intéressante car elle signale à la fois l'implication de l'AME dans la passe ainsi que la responsabilité de l'Ecole lorsqu'elle nomme les AME. Les conséquences de ces deux formes de pari sont connectées dans une chaîne rétroactive : du passeur, apte ou non à la transmission qui le concerne, à l'AME, orienté ou non comme analyste dans cette désignation, jusqu'à la Commission Internationale de la Garantie (CIG) qu'il l'a nommé lui, en visant la responsabilité qui lui est confiée de désigner des passeurs, sans exclure les Commissions Locales de la Garantie qui font leurs propositions d'AME et les AME de sa communauté qui ont pu le suggérer. Nous voyons comment les AME prennent part dans cette chaîne de conséquences pour la passe puisqu'il y a des AME à chaque échelon qui produit la liste des AME, et que chaque AME, du seul fait d'avoir été nommé comme tel, peut désigner des passeurs.

Ainsi, notre Ecole implique-t-elle clairement les AME dans la passe, spécialement parce qu'ils peuvent aussi être élus pour composer la CIG qui constitue les cartels de la passe. Ce sont ces cartels qui, après avoir écouté les témoignages des passeurs, ont pour charge de nommer les AE. Par conséquent, les AME peuvent intervenir dans la nomination des AE.

Ce n'était pas ainsi dans la première procédure de la passe que Lacan a instaurée en 1967 à l'EFPP. Les AME n'avaient aucune participation qui ait des conséquences sur la passe car seuls les AE pouvaient désigner des passeurs ; seuls les AE et les passeurs – en plus de Lacan comme directeur de l'Ecole – pouvaient faire partie du *Jury d'agrément* prêt à recevoir et à authentifier les passes des passants. Plus tard, en 1969<sup>1</sup>, Lacan introduit les AME dans le dispositif de la passe en leur permettant d'être élus par l'Assemblée et faire partie du *Jury de la passe* ; chose curieuse, ils deviennent AE du seul fait d'être élus. Or, déjà en 1967, nous pouvons lire qu'un AME devenait AE si l'un de ses analysants était nommé AE.

Les textes sur la passe produits à l'EFPP, ceux de Lacan et ceux des instances de son Ecole, font apparaître que, à contrario de ce qui avait été affirmé en 1969, les titres d'AME et d'AE ne sont pas si indépendants que cela. Cependant, après neuf ans d'expérience de la passe, au Congrès de Deauville (1978)<sup>2</sup> - celui où Lacan conclut « *c'est un échec complet, cette passe* » - Lacan commence son allocution en disant : « C'est une *idée folle* de dire qu'il n'y a que les A.E qui pouvaient désigner les passeurs ». Et, pour justifier cette « idée folle » - la sienne –, il ajoute : « C'est en quelque sorte une garantie ; je me suis dit que quand même les A.E. devaient savoir ce qu'ils faisaient ». Dans cette même allocution de Deauville, et en se basant sur l'expérience acquise, Lacan conclut « que le résultat n'est pas plus éclairant (...) quand on voit des passants qui sont toujours ou bien déjà engagés dans cette profession d'analyste » ;

<sup>1</sup> « Principes concernant l'accession au titre de psychanalyste dans l'École freudienne de Paris ». Scilicet 2/3. Janvier 1969.

<sup>2</sup> Jacques Lacan. Intervention aux Journées de Deauville sur la passe, janvier 1978

c'est pour cela qu'il n'est pas spécialement intéressé par le fait que les AME se présentent à la passe, alors que dans son premier brouillon de 1967, il les invitait à le faire<sup>3</sup>.

Je ne veux pas m'étendre sur les variations que Lacan a introduites au cours du temps à propos de la participation des AME dans la passe et sur la plus ou moins grande disjonction entre les titres d'AME et d'AE. Simplement, j'apporte des éléments de mes lectures pour signaler qu'il n'y avait aucune rigidité chez Lacan pour mettre à l'épreuve l'expérience de la passe et les différentes significations des titres d'AME et d'AE. Le fait est qu'après la dissolution de l'EFP, l'ECF a établi – si je me souviens bien, dès le tout début – trois choses qui restent d'actualité dans notre Ecole, l'EPFCL :

- que le titre d'AME n'est octroyé que par nomination de la Commission de la Garantie dont les membres doivent être AME.
- que seuls les AME peuvent désigner des passeurs et
- qu'ils peuvent se porter candidats pour intégrer les cartels de la passe, tout comme les AE et les passeurs.

Cette possible et contingente implication des AME dans la procédure de la passe n'est pas sans conséquences, d'où une plus grande responsabilité éventuelle des AME. Que ceux-ci ne se contentent pas de ce qui leur vient de l'Ecole : ce titre de « garantie de formation suffisante »<sup>4</sup> et cette reconnaissance de leur exercice professionnel d'analystes et de leur capacité à élaborer quelques textes pour l'Ecole qui leur procure une place significative dans la communauté analytique et face au corpus social.

La nomination d'un AME est un pari de l'Ecole de la passe car rien ne garantit que cet AME se sente suffisamment concerné comme analyste pour déceler si un de ses analysants, après un moment de passe clinique, « peut faire un passeur » ; rien ne garantit qu'il soit animé par le désir de participer à l'expérience de la passe dans les cartels de la passe et rien ne garantit qu'il souhaite contribuer aux avancées de l'Ecole dans les fonctions et les obligations de la CIG. Voilà pourquoi je tiens à souligner que bien que les conséquences de la nomination d'un AME dans ce qu'il fera pour cette Ecole de la passe et comment il le fera lui soient offertes, elles ne sont que contingentes et sa propre responsabilité à cet égard n'est que celle qu'il pourra assumer.

Car il y a une béance nette entre les critères définis par Lacan qui président à la nomination des AME et qui visent à garantir la formation analytique dans l'Ecole et à l'extérieur et la logique de la passe, qui vise à garantir l'authentification d'un AE, c'est-à-dire, qu'il y a eu transmission de ce qui fait qu'un analyste le soit dans son acte. En elles-mêmes, les deux garanties ne coïncident pas du tout. La procédure de la passe est un pari sur la transmission de la psychanalyse afin de démontrer la singularité d'un désir de l'analyste chez un passant. La nomination d'un AME est d'un autre ordre car on ne peut pas évaluer le désir de l'analyste en acte, même si on essaie de répondre avec rigueur aux critères de ce qui est reconnu du style de pratique et des écrits de quelqu'un. En 1975, interrogé par la Commission qui nommait les AME sur quels étaient ses critères de nomination, Lacan répondit « c'est ce qu'on appelle le bon sens, c'est-à-dire la chose du monde la plus répandue. Le bon sens, c'est ça : celui-là, on peut lui faire confiance, rien de plus »<sup>5</sup>. Il ajoute que « c'est un principe de pur fantasme, de fantasme collectif » et que « c'est ça que ça veut dire, le principe de réalité »<sup>6</sup>.

Alors, reste à savoir quel serait le fantasme collectif partagé par ceux qui sont impliqués dans la nomination des AME qui leur donne assez de bon sens pour discerner si un

<sup>3</sup> Jacques Lacan. *Une procédure pour la passe* publié dans *Ornicar?* n°37 « Ce titre constitue une invitation de l'Ecole à se présenter à la qualification d'A.E. ».

<sup>4</sup> Jacques Lacan. Proposition du 9 octobre 1967.

<sup>5</sup> Clôture des Journées des cartels de l'EFP. Avril 1975. Maison de la chimie, Paris, Lettre de l'Ecole freudienne, 1976, n° 18, pp. 263-270.

<sup>6</sup> *Ibid.*

membre de l'École qui pratique la psychanalyse leur semble fiable, je dirais même, assez fiable pour être un bon fonctionnaire du discours analytique et présentable comme analyste pour la société.

Par conséquent, le pari que fait la Commission d'agrément lorsqu'elle nomme un AME n'assure en rien que ce dernier s'appropriera à son tour du pari de transmission qui est mis à l'épreuve dans la passe, qu'il pourra désigner des passeurs ou être éligible pour intégrer les cartels de la passe. Ceci est si contingent qu'il y a beaucoup d'AME, par exemple en Espagne, qui ne comptent parmi leurs analysants aucun qui soit susceptible d'être désigné passeur parce que leur clientèle est composée de ce qu'on appelle "Messieurs tout le monde", étrangers à l'École. Par ailleurs, il n'y a pas profusion, dans les plusieurs pays, de candidats à la CIG. Donc, ne rêvons pas trop concernant les AME et restons plutôt à nous interroger sur les conséquences du pari que fait un AME quand il désigne un passeur et sur les conséquences sur son désir, lorsqu'il se porte candidat et qu'il est élu pour intégrer les cartels de la passe.

Afin d'alimenter le débat, et à partir de mon expérience particulière, j'avancerais que les conséquences générales du pari de la nomination d'un AME se vérifient à **l'extérieur** de l'École moins que par le passé car, de nos jours, on ne fait plus trop confiance aux institutions, mais davantage à l'extérieur dans la communauté des Forums et de l'École.

Je dirais que les conséquences sont d'un autre ordre lorsqu'un AME désigne un passeur. Premièrement, celle qui intéresse le plus l'École, je l'appellerais **extime** car le point de vue intime de l'AME sur ce qu'est un passeur et son rôle dans la transmission de la passe se manifeste à l'extérieur du dispositif, en contribuant à ce qu'il y ait des passes. La transmission du passeur est conditionnée par la façon dont celui-ci se laisse impressionner par le témoignage du passant, tout en sachant l'interroger ; cette transmission devient ultérieurement effective lorsque, avec son propre style, le passeur va livrer ce témoignage au cartel, non sans émettre un jugement intime sur sa rencontre ou pas avec la surprise d'une passe. Dans le cas où le passeur ne s'est pas révélé apte à sa fonction, un retour à son analyste-AME comme quoi son jugement intime a été malheureux me paraît indispensable afin que, dans cet après-coup, l'AME s'interroge lui-même si sa nomination était ou non bien orientée. Il pourra également vérifier ceci en mesurant l'effet de son acte dans l'analyse de son analysant désigné comme passeur. J'appellerais cette seconde conséquence - celle qui intéresse plus l'analyse de cet analysant - **intime**, car elle se dégage à l'intérieur de cette cure analytique et indépendamment du fait que l'analysant soit au courant de cette désignation qu'il découvrira uniquement s'il est tiré au sort par un passant.

J'ai vérifié qu'il était préférable de ne pas communiquer sa désignation à l'analysant car ainsi, les effets de cette surprise pourront renseigner l'analyste sur la position subjective de l'analysant-passeur et, surtout, car les effets de cette désignation sur l'analysant ainsi que l'expérience qu'il aura vécu comme passeur peuvent donner un bon coup de pouce vers la conclusion de son analyse, le conduire à mieux identifier les obstacles qu'il rencontre pour se faire à l'acte analytique et ces restes de ses impasses subjectives, et peuvent l'inciter – chose souhaitable mais qui n'est pas toujours le cas – à se présenter plus tard lui-même comme passant. Ainsi, les conséquences de ce qui oriente un AME lors de la désignation d'un passeur seront en jeu et seront jugées à la fois dans le dispositif de la passe et dans les avancées de cette analyse.

En ce qui concerne les conséquences du désir de l'AME de s'impliquer dans la CIG et les cartels de la passe, je dirais que pour moi, celles-ci m'ont permis, dans l'intime de mes cures, d'être plus éveillée comme analyste ; dans l'extime, de me prononcer dans le cartel sur les témoignages de passe et, à l'extérieur, d'élaborer un peu plus de savoir sur ce que je ne savais pas de la psychanalyse et que j'ai saisi grâce aux passants, aux passeurs et aux membres des cartels de la passe : c'est un bon coup de pouce au désir de savoir qui ne se maintient pas tout seul, ni toute seule, mais en lien avec d'autres de l'École.

## David BERNARD (France)

# D'expérience(s)

A quelles conditions une psychanalyse comporte-t-elle des suites ? Dans sa *Préface* à l'ouvrage d'August Aichhorn, *Jeunes en souffrance*, Freud nous livre sur ce point une indication. Questionnant la référence à la psychanalyse dans une pratique clinique et les conditions de sa transmission, Freud y fait valoir que, une chose est de s'intéresser à la psychanalyse, toute autre d'avoir à son sujet des convictions, vérifiables en acte. Avoir des convictions analytiques nécessite en effet, précise-t-il, d'avoir vécu l'analyse « à même son corps »<sup>7</sup>.

Tâchons de ne pas comprendre trop vite cette thèse de Freud, pour lui donner son poids. Elle pourrait premièrement nous conduire à réinterroger la place du corps dans les scissions d'une cure psychanalytique, et ce qu'à son terme, celle-ci introduit comme modifications dans sa *mise en jeu*, dans ou hors-analyse, pendant ou après. Bien des expressions de notre langue « commune » attestent de cette présence du corps. Ne parle-t-on pas d'*entrée* dans l'analyse, comme de sa *sortie*, sans compter de l'un à l'autre les *franchissements* opérés, et les *marques* que ceux-ci laisseront. Autant d'expressions soulignant avec Freud que c'est avec son corps qu'un sujet s'en-gagera dans une analyse, sans quoi il n'y sera pas même entré. Mais, expressions qui suffisent aussi à déduire de cette phrase de Freud que la psychanalyse est d'abord et avant tout une *expérience*, à entendre dans son étymologie même. Expérience dérive du latin *experiri*<sup>8</sup>, dont la racine indo-européenne *per* renvoie à la fois à l'idée de traversée, d'épreuve et de risque. L'expérience analytique comporte donc le corps affecté, ce par quoi ce corps passera, sans quoi elle ne saurait avoir de suite qui soit autre qu'identification, voire occupation mondaine. « Etre passé par cette expérience »<sup>9</sup>, voilà ce qui d'un psychanalyste, dira Lacan, est exigible.

Il y a donc lieu de parler, ainsi que Freud et Lacan n'ont cessé de le faire, de l'*expérience* analytique, terme qui inclut bien l'idée d'une suite. Mais dire ce qui ici fait expérience, de même que, ce que la psychanalyse fait des expériences de chacun, me paraît autre chose. En effet, il y a bien des expériences, à commencer par celles dites de la vie. Mais pour ne pas me perdre dans leurs déclinaisons, j'en reviens à ce sur quoi Freud et Lacan auront mis l'accent dans leur clinique : l'expérience d'une jouissance et, ou, d'un manque dans l'Autre, S(A barré). Au terme, l'expérience de la langue et du langage, et de comment ceux-ci nous affectent, *via* le corps. Qu'il s'agisse en effet de l'expérience énigmatique de la psychose ou de l'expérience de « la réalité sexuelle »<sup>10</sup> dans la névrose, c'est en réponse à ces expériences que se constituent les symptômes. En quoi il y aurait à distinguer l'expérience, du symptôme qui en répond, lui-seul interprétable.

Mais il faut ici préciser. Ainsi que Lacan le démontre dans le cas de Hans, l'expérience de la réalité sexuelle est en effet la rencontre traumatique de la jouissance hors corps que constitue la jouissance phallique. « Que cette jouissance soit phallique, c'est l'expérience qui en répond »<sup>11</sup>, écrit-il en 1974. Il s'agit là de la rencontre d'une jouissance étrangère au sujet, le laissant dans l'embarras d'une question : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? », où se corrént et le Réel de la jouissance, et l'impuissance du signifiant à en rendre compte. En cela, l'expérience est aussi ce qui aura laissé seul le sujet, sans le secours d'aucun Autre pour en répondre, et

<sup>7</sup> Freud S., *Préface à Jeunes en souffrance*, de August Aichhorn, éd. Champ social.

<sup>8</sup> Munier R., « Réponse à une enquête sur l'expérience », in *Mise en page*, n°1, Mai 1972, cité par Lacoue-Labarthe, *La poésie comme expérience*, Paris, Christian Bourgois, 2004, p.30, 137.

<sup>9</sup> Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », in *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, 1985, n°5.

<sup>10</sup> Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *op. cit.*

<sup>11</sup> Lacan J., « Préface à l'Eveil du Printemps de Wedekind », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.561.

marqué au corps par cette épreuve. L'expérience de l'être parlant est donc une expérience de séparation, mais qui ne fait que le reconduire à sa séparation originelle. Elle est ce par quoi le sujet dans sa vie est passé, et repassera, « lieu de vide »<sup>12</sup> autant qu'épreuve du réel.

De là, Lacan peut alors poursuivre. Si l'expérience est un *réveil* forcé du sujet le conduisant à une question, alors le symptôme en sera la réponse. C'est faute de savoir comment appeler ce dont il fait l'expérience dans son corps, que *s'inventera* le savoir inconscient, et que s'élaborera son travail de chiffrage de la jouissance en quoi consiste le symptôme. Ici, le Séminaire *Encore* marquera alors une différence d'avec celui des *Quatre concepts*. L'expérience ne sera plus seulement définie comme *tuché*, rencontre manquée du réel, mais comme la cause d'une incorporation du savoir inconscient, et de son usage de jouissance. Le savoir sera défini comme joui en lui-même, dès lors que le sujet se sera fait « entrer (ce savoir) dans la peau par de dures expériences »<sup>13</sup>. L'expérience serait également ce moment où, avance Lacan en 1975, se produit cette coalescence originelle entre les signifiants de la langue, et une jouissance étrangère au sujet. Y reconnaître la constitution du noyau indéchiffrable du symptôme, ce savoir sans sujet, pose alors la question : jusqu'où un sujet peut-il dire, sans impudence, *mon* symptôme ? Par ailleurs, l'expérience à quoi répond le symptôme est-elle nécessairement l'expérience de la jouissance phallique ? Ainsi, qu'en est-il de la possibilité d'un symptôme, et du savoir inconscient qui le porte, qui répondraient à l'expérience de la jouissance Autre ? Que celle-ci affecte et s'éprouve est une chose, qu'elle puisse constituer dans le réel la raison d'un symptôme déchiffrable dans l'analyse en est une autre.

Distinguons alors, ainsi que le proposait Colette Soler<sup>14</sup>, ce qui des affects propres à la névrose se résout par l'analyse, de ceux, quant à eux irréductibles, que promettent les expériences du réel duquel le sujet ne sera jamais à l'abri. La question étant de cerner ce qu'entre les deux, symptôme et expériences, change pour la suite l'expérience d'une analyse. L'offre analytique recueille en effet le récit des expériences du sujet, jusqu'à pouvoir déchiffrer par quel savoir inconscient il y aura depuis longtemps répondu. Seulement, voilà qui à son tour pourra constituer une expérience quand, chemin faisant, le sujet sera reconduit jusqu'à ce point où l'Autre manque. Ainsi Lacan souligne t'il cette expérience en quoi consiste le passage au désir de l'analyste et ce, dès son Séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, indiquant qu'au terme de l'analyse didactique, le sujet doit « atteindre et connaître (...) le niveau de l'expérience du désarroi absolu »<sup>15</sup>, là où il n'y a à attendre d'aide de personne. Et nous savons que le dispositif de la passe visera notamment à recueillir le témoignage de ces expériences. Seulement, ici viennent les particularités de la psychanalyse. En effet, dire que l'expérience analytique rejoint à son terme celle du désarroi absolu est dire aussi qu'elle doit être radicalement distinguée de toute expérience d'initiation qui ferait consister un Autre, de toute assomption mystique qui délivrerait au sujet « un sens au-delà de la réalité ». L'expérience analytique est donc non seulement le contraire d'une initiation, mais l'expérience faite de sa non existence. Au point, en conclura plus tard Lacan, que, je cite, « l'analyse est en somme la réduction de l'initiation à sa réalité, c'est à dire au fait qu'à proprement parler, il n'y a pas d'initiation »<sup>16</sup>.

Voilà qui nous conduit alors au paradoxe qu'il y aurait ici à retomber sur un sens dit commun, fut-il d'Ecole. Or ce fut bien là une préoccupation de Lacan, qui attendait justement du dispositif de la passe qu'un sujet, dans son témoignage, ne cède pas sur son expérience. Toutefois, en ce point où devrait donc passer l'authenticité d'un témoignage, il relève une difficulté, qui est double. Premièrement, le sujet pourra toujours tordre son témoignage pour le mettre au pas de l'autorité, des signifiants maîtres du moment. Difficulté connue, à laquelle

<sup>12</sup> Lacan J., « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », in *Autres écrits*, op. cit., p.356.

<sup>13</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p.89.

<sup>14</sup> Soler C., « Le dire sexué », in *Hétérité* n°6, p.119.

<sup>15</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p.351.

<sup>16</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p.30.

cependant Lacan en ajoute une autre, et qui concerne cette fois directement les cartels de la passe.

L'*Introduction à l'édition allemande des Ecrits* y conduisait déjà, où Lacan estimait nécessaire de rappeler avec Freud qu'il n'y a d'analyse que du particulier, que chaque séance doit être considérée comme la première, bref, que les « expériences ne sauraient s'additionner »<sup>17</sup>. Mais situant là une difficulté structurale, il y revient dans sa conférence à Genève, et cette fois explicitement au sujet des cartels de la passe. Ecouter un témoignage sans aussitôt le réduire à des connaissances déjà acquises, sans aussitôt le ranger dans un casier, voilà qui est chose « très difficile, parce qu'évidemment *le propre de l'expérience est de préparer un casier*. Il nous est très difficile, à nous analystes, hommes ou femmes d'expérience de ne pas juger de ce cas en train de fonctionner, de ne pas nous souvenir à son propos des autres cas »<sup>18</sup>. C'est donc là un autre versant de l'expérience que Lacan n'oubliait pas<sup>19</sup>, et contre quoi il aura pensé la fonction même de passeur. Eclairer, au regard de la fonction d'AME, les raisons de cet empressement au casier serait alors une autre façon de ne pas l'oublier, à défaut d'y échapper. Car « il est clair, dira t'il, que nous ne pouvons nous *nettoyer* de ce qui est notre expérience »<sup>20</sup>. J'en déduis que l'expérience, là-aussi, colle au corps. Et que Lacan en tira les conséquences non seulement pour la pratique analytique, mais pour l'avenir de son Ecole.

**Patricia MUÑOZ (Colombie)**

## L'AME est responsable du progrès de l'École

La volonté de la communauté analytique étant de placer le dispositif de la passe au cœur de notre École et par conséquent notre intérêt principal étant l'acte analytique, la question de l'AME est fondamentale.

Nous avons pris partie pour la passe et nous lui avons donné une place de première importance, un très grand poids, trop grand peut-être trouveront certains. Cependant, je considère que les effets dans l'école son importants, essentiellement les effets « proprement analytiques, en étant le questionnement de l'analyse de l'analyste », comme dit Collette Soler dans l'éditorial Wunsch 4.

Depuis le début de son enseignement, Lacan s'est toujours intéressé à la formation des analystes et par conséquence à la fin des analyses, dans l'Acte de la fondation de l'Ecole il dit « Les problèmes urgents à poser sur toutes les issues de la didactique trouveront ici à se frayer la voie par une confrontation entretenue entre des personnes ayant l'expérience de la didactique et des candidats en formation ». Dans cette phrase, on voit comment Lacan utilise les termes de didactique et candidat en formation, les même termes que dans l'IPA, pourquoi ? Pour Lacan la hiérarchie qui régnait à cette époque était associée à la détention et, *les déviations que montre la psychanalyse et la hiérarchie qui règne – et que nous désignons, bienveillamment on nous l'accordera, comme celui d'une cooptation de sages. La raison en est que cette cooptation proment un retour à un statut de la prestance, conjoignant la prégnance narcissique à la ruse compétitive*, comme il le dit dans la Proposition du 67

<sup>17</sup> Lacan J., « Introduction à l'édition allemande des Ecrits », in *Autres écrits*, *op. cit.*, p.556

<sup>18</sup> Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *op. cit.*

<sup>19</sup> Y compris pour lui-même. Cf Lacan J., Séminaire RSI, leçon du 15/04/1975, in *Ornicar ?* n°5, 1975/1976.

<sup>20</sup> Il poursuit : « Freud insiste beaucoup là-dessus, et si c'était compris, cela donnerait peut-être la voie vers un tout autre mode d'intervention – mais ça ne peut pas l'être », in Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *op. cit.*

L'expérience de la passe dans le cœur de l'École permet de confronter ceux qui ont plus de parcours et plus d'expérience, qui souvent oublient ce moment de passe de l'analysant à l'analyste, avec les plus nouveaux, ceux qui sont encore dans la brèche comme dit Lacan. C'est la façon dont Lacan subvertit les hiérarchies existantes dans les communautés analytiques de l'époque, en les mettant au même niveau pour qu'ils se nourrissent les uns des autres. En soulignant le terme didactique, Lacan efface la différence entre analyse didactique et thérapeutique de l'IPA, élevant ainsi le concept de didactique pour « tout analyse ».

C'est dans la proposition où Lacan institue le titre d'AME, en tant que garantie offerte par l'École. L'École le reconnaît comme psychanalyste *qui a prouvé être tel*, et celui-ci doit *devenir responsable de son progrès*. L'analyste est celui qui peut permettre à ses analysants de finir leurs analyses, de plus, il est le seul qui puisse désigner des passeurs, désignation essentielle pour la mise en route du dispositif de la passe et donc de la transmission dans la communauté. Sans cette fonction, tout le dispositif se bloque, la responsabilité de l'AME n'est pas n'importe quoi.

Nous ferons un bref rappel de comment se passent les choses dans notre région, en ce qui concerne la nomination de l'AME. Dès le début de la mise en route de notre École, il était nécessaire de nommer les premiers AME, cette tâche a été réalisée en tenant en compte d'une expérience déjà parcourue. Nous avons nommé ceux qui étaient dans l'ancienne association dont nous faisons partie, dans les régions où il n'y avait pas eu d'AME nommé, comme dans notre communauté. Le premier CIG a proposé quelques noms et ainsi nous avons été désignés malgré le fait que nous n'ayons pas été depuis longtemps dans la pratique analytique. Après dix ans d'expérience en tant qu'École, les critères pour la désignation de l'AME sont devenus plus exigeants, comme il se doit. Nous voyons ici l'exemple de ces « effets proprement analytiques » sur la communauté.

En ce qui concerne la désignation de passeur, l'une des fonctions des AME qui est à l'heure actuelle une préoccupation pour nous étant donné le peu de passeurs désignés, je voudrais me centrer sur les particularités de ce qui selon moi se passe dans notre région. Nous menions l'expérience de la passe de l'École Lacanienne depuis moins longtemps, même au Venezuela, et bien qu'il y avait une École, le dispositif fonctionnait depuis très peu de temps. Mais, il me semble que le cœur de l'affaire n'est pas tant l'expérience récente du dispositif que les difficultés pour finir les analyses, une fin qui permette l'acte, le passage de l'analysant à l'analyste.

Il y a eu un groupe d'analystes qui sont arrivés lors de la dictature en Argentine, ils se sont installés et ont permis un enseignement et une clinique, mais ils suivaient principalement le courant Kleinien et de l'IPA. C'est vers la fin des années 70 que nous avons eu connaissance de l'enseignement de Lacan et de sa clinique, presque en même temps qu'il était invité par Diana Ravinovich au Venezuela, à ce qu'il avait appelé : rencontre avec ses lecteurs latino-américains. Ceci a fait que la rencontre et l'option de continuer sa théorie et sa clinique impliquent non seulement un changement dans la conception théorique de la psychanalyse mais aussi un changement de l'analyste.

Étant une communauté petite et jeune (bien que certains d'entre nous soient déjà d'âge mûr), dans de nombreux cas il n'y a pas eu le temps nécessaire pour arriver à une fin d'analyse. Il est courant parmi nous que celui qui veut mener son analyse jusqu'à la fin change d'analyste, soit qu'il peut investir au niveau du transfert à un autre collègue soit qu'il parte à l'étranger à la recherche de la possibilité de finir son analyse.

Nous savons tous que dans la pratique l'installation en tant qu'analyste ne coïncide pas avec la fin d'analyse de celui qui s'installe. Par conséquent, les opportunités de conduire ses patients jusqu'à la fin d'une analyse sont lointaines, pour ne pas dire impossibles. Et peut être qu'il n'a pas été nécessaire d'attendre Lacan pour situer le problème dans le cœur des explications sur les obstacles aux analyses. Déjà Freud, très tôt en 1910, dans les articles sur les perspectives futures de la thérapie analytique, faisait avertissait qu'un analyste pouvait amener

ses analyses seulement aussi loin que ses propres complexes le lui permettaient : « Depuis qu'un grand nombre de personnes exercent la psychanalyse et échangent leurs expériences, nous avons remarqué que chaque psychanalyste peut arriver seulement où lui permettent ses propres complexes et résistances intérieures.<sup>21</sup> »

Peut-être ne pourrions-nous pas conclure sur qu'elles sont les raisons du peu de nombre de désignation de passeurs. Notre expérience dans l'École, l'effet que l'expérience de la passe a eu dans notre communauté, nous montre non seulement que la fin d'analyse est possible mais aussi la nécessité d'un travail rigoureux, théorique et clinique. Ce sont l'effervescence de la passe et ses effets analytiques qui indiquent non seulement aux analystes mais aussi aux analysants, qu'il y a une manière différente de faire avec le symptôme et avec la castration.

Ainsi que nous l'avons dit au début de notre texte, le fait d'avoir la passe au cœur de notre École, ne doit pas nous faire penser que l'on peut l'instituer comme un lieu d'exigence, comme un nouvel idéal, mais comme une cause qui interroge chaque fois plus, pour rendre compte de ce qu'est une fin d'analyse. C'est pour cette raison que certains se demandent si réellement ils ont fini ou non leur analyse. Nous voyons dans notre pratique clinique qu'il y a beaucoup d'expériences d'analyses qui pendant plusieurs années se retrouvent arrêtées, sans pouvoir arriver à une conclusion, ce qui les rend interminables.

Pour conclure cette réflexion sur l'AME nous irons à un texte essentiel sur la fin d'analyse, la préface de l'édition anglaise du séminaire XI. Lacan nous y rappelle que ce qui précède l'analyse est l'urgence, un appel, une demande, et que la réponse de l'analyste est dans la satisfaction de cette demande et ainsi, pouvoir arriver un jour à cette fin de course à la recherche de la vérité dans laquelle les deux partenaires s'engagent, vérité qui finit par se reconnaître comme un mirage. Il se demande aussi comment quelqu'un peut-il se consacrer à satisfaire ces cas d'urgence. La réponse de l'analyste est un aspect singulier de l'amour du prochain, une signification particulière du service, au ras du sol, en ce qui concerne le sens de l'articulation éthique. Lacan nous invite à réfléchir sur notre action lorsque nous acceptons de satisfaire ces cas d'urgence.

Dans les deux dernières phrases de la préface Lacan dit : « Je signale que comme toujours les cas d'urgence m'empêtraient pendant que j'écrivais ça. J'écris pourtant, dans la mesure où je crois le devoir, pour être au pair avec ces cas, faire avec eux la paire <sup>22</sup> » Je voudrais signaler une difficulté de traduction, il dit « les cas d'urgence m'empêtraient » l'expression utilisée en français par Lacan est « m'empêtrant ». Il y a deux traductions en espagnol d'*empêtrer* : *Liar* et *enzarzar*<sup>23</sup>, RAL du latin *ligare*, attacher et assurer les ballots avec des cordes, envelopper une chose en l'attachant, au sens figuré et familier, tromper quelqu'un, l'embrouiller en le compromettant. Faire alliance avec quelqu'un, comme exemple : se compromettre dans une situation difficile, s'emmêler, s'embrouiller ou compliquer avec quelque chose, s'associer ou s'allier avec quelqu'un, se joindre à un homme et à une femme comme s'ils étaient mariés sans l'être. Dans cette définition ils ont évoqué les difficultés, le compromis, et le lit d'amour.

Lacan nous dit que pendant qu'il était en train d'écrire cette préface, il était enveloppé, attaché par des cas d'urgence, cependant, il écrit pour faire avec eux une paire et être là avec eux. Je pense que cette phrase résume le travail de l'AME, sa clinique et le Bien dire de cette expérience. Finalement rappelons-nous la réponse de Lacan à la télévision à la question Que dois-je faire ?, il dit « C'est ce que j'ai fait de ma pratique tirer l'éthique du Bien-dire ».

<sup>21</sup> FREUD Sigmund, « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique » (1910)

<sup>22</sup> LACAN, Jacques, « préface à l'édition anglaise du *séminaire XI* », in *Autres Ecrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 573.

<sup>23</sup> *Lier* et couvert de ronces

## Bernard NOMINÉ (France)

### Sur L'A.M.E

Que n'a-t-on pas dit sur ce titre d'AME depuis que Lacan en a fait la proposition pour son école ? Ce n'est pourtant pas ce titre qui fit le plus grand bruit mais plutôt celui d'AE. Là était la nouveauté, l'aventure, la subversion.

L'AME, c'est plutôt une concession faite au modèle institutionnel classique. Peut-être une façon de cadrer l'aventure de la proposition de la Passe.

C'est sans doute pourquoi la question de l'AME n'a pas donné lieu à des débats bien passionnants.

Généralement, dans notre histoire, je pense à ceux qui comme moi ont participé à l'Ecole de la Cause Freudienne, puis à la naissance de l'Ecole Européenne de Psychanalyse pour connaître enfin l'Association Mondiale de Psychanalyse, généralement, quand on entend parler de l'AME, c'est plutôt pour s'en plaindre. Il faut quand même remarquer que généralement on s'en plaint quand on n'en fait pas partie, quand on n'a pas reçu cette marque de reconnaissance. Une défiance à la Groucho Marx est rarement observée.

Outre les raisons subjectives, il y a sans doute, dans le principe même de ce statut d'AME quelque chose qui pousse à la défiance. C'est que ce statut d'AME soit proposé comme garantie. Aussitôt surgit la question : que s'agit-il de garantir ? La psychanalyse ou l'institution des psychanalystes ?

Pour garantir la psychanalyse, et quand bien même cette tâche relève de l'impossible, on a mieux que l'AME. La passe paraît plus adéquate.

S'il s'agit alors d'une garantie que se donne une institution de psychanalyse pour choisir ses membres, alors il n'y a rien d'étonnant à ce que l'AME soit le symptôme de l'institution. Dans son prélude, Xavier Campama propose cette lecture : l'AME « *symptôme de la proposition*. » Et il nous brosse le portrait robot de l'AME qu'il a connu dans la communauté espagnole de l'AMP, un « *travailleur décidé* ». Il aurait pu aussi bien évoquer *le guerrier appliqué* dont on nous vantait les mérites à l'époque ou toute autre forme de *servitude volontaire*.

Que l'AME porte la marque de la communauté qui l'a choisi, quoi de plus naturel ? Comment pourrait-il en être autrement ? Cette marque n'est jugée « infamante » que pour ceux qui ne la portent pas. Puisque l'AME est reconnu par une communauté d'AME, on a les AME que l'on mérite puisqu'on les a voulus comme cela. L'AME ainsi promu devrait être assez sage pour assumer la part d'imposture de ce titre qui à vrai dire lui donne plus de devoirs que de droits.

C'est dans cette optique là que lorsque nous avons quitté l'AMP pour fonder l'Ecole des Forums du Champ Lacanien, nous avons reconduit d'office le titre d'AME des collègues qui l'avaient reçu de cette institution. En bons révolutionnaires cubains, nous aurions pu du passé faire table rase. Nous ne l'avons pas voulu. Une nouvelle liste d'AME nommés par la première CIG a corrigé les manquements provoqués par la politique de l'AMP.

Ce qui n'a pas manqué de créer ce que certains ont pu considérer comme injuste, à ne pas se retrouver dans la première liste. La deuxième CIG aura pu corriger les manquements de la première et ainsi de suite.

Ce qui me semble intéressant de noter, c'est que si l'analyste ne s'autorise que de lui-même, en tant qu'analyste membre de l'Ecole, ce n'est pas de lui-même qu'il s'est autorisé. Ce n'est même pas de lui-même qu'il s'est proposé. Il n'a jamais été prévu que l'on candidate à ce titre. D'où le contresens de la position de celui qui crierait à l'injustice.

Si le passant se propose à l'expérience, si les membres du cartel de la passe font acte de candidature, il faut remarquer que ni le passeur, ni l'AME ne rentrent, en tant que tel à l'Ecole du fait de leur décision. Théoriquement l'AME n'est pour rien dans ce qu'il représente pour ses pairs. C'est en cela qu'on peut effectivement le considérer comme symptôme de l'Ecole. C'est bien parce qu'il est symptôme qu'on préfère qu'il soit présentable pour l'extérieur. Ce n'est pas le critère le plus honorable, mais enfin, ça compte. C'est pourquoi il est proposé par les instances locales.

Si je m'interroge sur le sens qu'a la fonction de l'AME dans l'Ecole, je la vois à trois niveaux.

Au niveau de la désignation du passeur. L'AME doit savoir reconnaître parmi ses analysants celui qui est susceptible de fonctionner comme passeur. L'AME produit le passeur. C'est une responsabilité importante. Mais il ne peut pas le produire à la demande. On sait ce que vaut ce que l'on ne fait qu'à la demande. L'AME produit le passeur. Le passeur fait signe du type d'analyse qu'il fait avec son analyste. La désignation du passeur est symptomatique. D'où la prudence, voire la timidité à désigner des passeurs.

Au niveau de la proposition de nouveaux AME. L'idée générale, c'est de proposer un collègue que l'on connaît et qui « a fait ses preuves ». Reste à savoir ce que l'on considère comme preuves.

Chacun peut avoir ses critères. Je vais vous donner les miens.

Je ne proposerai comme AME qu'un collègue à qui j'adresserai volontiers quelqu'un qui veut faire une analyse. Cela implique que le collègue ait fait la preuve qu'il sait être à la place de l'analyse pour accueillir une demande d'analyse.

Mais aussi qu'il ait fait la preuve qu'il sait accompagner ses analysants jusqu'au terme du processus.

A ce propos, connaît-on le devenir de ses analysants ? S'intéressent-ils à la psychanalyse et à notre école en particulier ?

Autrement dit, le futur AME est repérable, selon moi, plus pour ce qu'il produit que pour ce qu'il est. Produit-il du psychanalyste ? Va-t-il pouvoir désigner des passeurs ?

Parmi ce qu'il produit, je suis sensible aussi à ses contributions, articles travaux exposés dans nos rencontres.

Pour moi, l'AME est quelqu'un qui doit faire preuve de sa volonté de participer à l'élaboration de savoir dans l'Ecole.

J'aborde là la troisième fonction dévolue à l'AME dans l'Ecole. Et là il est temps de dire que ces trois lettres de l'AME se lisent âme en français. Ame, c'est l'anima latine. La fonction de l'AME est aussi d'animer, d'orienter, de transmettre sans cesse le virus de la psychanalyse à l'extérieur mais aussi bien à l'intérieur de l'Ecole.

Je vais terminer par une métaphore.

En lutherie, l'âme d'un violon, c'est une petite pièce de bois assez ordinaire, en général c'est de l'épicéa, que le luthier introduit d'un geste expert dans le violon une fois terminé. Cette petite cheville de bois située sous le chevalet, en transmet les vibrations à la table d'harmonie et les propage jusqu'au fond de l'instrument. L'âme est donc en grande partie responsable de la sonorité du violon.

Cette petite cheville de bois ordinaire qui œuvre dans le secret et qui est donc loin de ressembler à un bâton de maréchal, me semble assez adéquate pour nous donner l'image de ce que nous attendons d'un AME dans notre école.

## Échos de la Troisième Rencontre Internationale I

### Débat suite à la table ronde « Le discernement du passeur »

Transcrit par Albert Nguyên

Ce « digest » a été composé à partir des interventions de : J. Adam, S. Alberti, S. Aparicio, C. Barnier, R. Casalprim, F. Decoin-Vargas, D. Fingerhann, C. Gallano, A. Lopez, F. Marone, C. Mongobert, M. Mosconi, M. L. de La Oliva, C. Pascual, A. Quinet, T. Sanchez-Biezma, C. Sepel, C. Soler, M. Strauss, E. Thamer, M. Urlan

(Vous trouverez dans le *Wunsch* 13 des échos de la deuxième table ronde de la journée du 9 Décembre intitulée « Le pari de l'AME et ses suites »).

Après les interventions que vous avez lues ci-dessus, un débat s'est engagé, dont vous pourrez lire ci-dessous les principaux points abordés. Comme toujours, le temps nous a manqué pour pousser plus avant les questions. Nul doute cependant, eût égard au débat permanent que la procédure de la passe nécessite et alimente dans notre Ecole, qu'elles seront de nouveau soulevées et développées ici ou là, et dès juillet à Rio de Janeiro lors du Symposium sur la passe. Le débat est réordonné en fonction des questions qui se sont posées et des réponses apportées.

*La question de l'information du passeur lors de sa désignation :*

D'une façon générale, les intervenants ont fait montre d'un certain accord quant au fait que la désignation par un analyste d'un analysant à la fonction passeur n'a pas en règle générale à lui être communiquée. Lacan l'a indiqué à plusieurs reprises, et si une fois il a dit que « par courtoisie » le passeur pouvait être informé, ce n'est pas la règle générale. L'effet de surprise de la désignation a été évoqué ainsi que sa nécessaire pertinence. L'intérêt de la non-désignation tient à ce que le passeur doit répondre en acte à la sollicitation d'un passant, il a à répondre : oui ou non, sans penser, sans réfléchir, et la fonction de la hâte de l'acte est en jeu. C'est un bon test pour savoir si le passeur a été désigné avec un bon discernement. Et, par ailleurs il a aussi été signalé la possible absence de surprise : celle-ci témoigne alors du fait que si la désignation a été faite au moment opportun, le passeur peut très bien ne pas ressentir de surprise lorsqu'il est appelé. La surprise par contre peut surgir au moment du « précipité » de la transmission qu'effectue le passeur. En tout état de cause l'expérience du passeur, elle, est marquée du sceau de l'inédit et de la contingence de la rencontre avec les passants.

Il a aussi été question de la satisfaction du passeur, ce qui a ouvert une question sur les différentes satisfactions rencontrées : satisfaction de fin, satisfaction du passeur. Quelle est la satisfaction en jeu ? On peut discuter de la validité des termes employés : satisfaction, enthousiasme, en tout état de cause il s'agit d'un affect positif. Pour un des participants l'essentiel est que le passeur satisfasse le dispositif (plus que lui-même).

De toute évidence ce qui importe c'est de bien distinguer la désignation et l'effectuation de la tâche de passeur. La désignation survient à un moment de l'analyse qui résulte d'un gain de savoir qui laisse pourtant une part importante à l'insu.

*L'effectuation de la fonction passeur :*

Deux écueils pour le passeur ont été notés : celui de s'identifier au passant et celui de s'identifier à la langue de l'École, à ses textes, c'est à dire à l'Autre. Le discernement du passeur est capital pour la validité de notre passe.

*L'effet de séparation :*

L'idée d'un effet de séparation occasionné par la nomination a été avancé. Il semble quand même que l'effet de séparation ait à être produit avant, et justement pour provoquer la désignation. Néanmoins dans sa cure le passeur pourra constater des effets de séparation dans la suite de son parcours analytique. La question de son devenir analyste notamment se pose.

*Le fonctionnaire du discours analytique et l'intranquillité :*

Le passeur comme plaque sensible n'est pas une notation de Lacan. Il est préférable de parier sur une certaine intranquillité du passeur qui est quelqu'un en quête de comment trouver mieux, quelqu'un qui balance entre ce trouver mieux et quelque chose d'autre dont il peut se demander ce que c'est. Il est par ailleurs relevé que le cartel aussi balance : à quel moment ce qui se présente est suffisant, ne requiert plus le fréquent « encore un peu plus » ?

Une certaine tranquillité du passant une fois qu'il a trouvé sa solution se commute-t-elle en intranquillité d'une autre sorte : passe-t-il d'une intranquillité subjective à une intranquillité psychanalytique ?

Il semble bien qu'il y ait une contradiction dans les termes, il ne peut y avoir de fonctionnaire du discours analytique qui, de structure, est intranquille. Et pourtant lorsque Lacan parle de fonctionnaire du discours analytique, ce qu'il met en question c'est l'habitude, la capacité des analystes à appuyer sur les bons boutons au bon moment. C'est possible parce qu'une grosse part de l'analyse réside dans l'élaboration du transfert qui marche toute seule si on ne l'empêche pas. Il appartient à l'École d'intranquilliser pour que de l'intranquillité on fasse ressort d'élaboration, de production, de progrès. Le fonctionnaire du discours psychanalytique profite du dynamisme autonome du transfert. La question de savoir s'il pourra amener son analysant au delà ne se pose pas car cela ne dépend pas de l'analyse.

« Turbulences » peut avantageusement remplacer intranquillité car en effet dans ce moment de turbulences de la passe, une question latente existe chez les passeurs, les passants et le cartel : trouver l'issue qui fait vraiment un analyste.

*La tâche du passeur :*

Un accent important a été mis sur le fait que « passeur » est essentiellement une fonction, et qui plus est une fonction transitoire. D'autre part, comme plus haut signalé, il doit savoir interroger et avoir une position active.

Si le consentement du passeur est condition nécessaire, elle n'est pas suffisante, la passivité n'est pas de mise, le passeur doit savoir interroger le passant, être actif même s'il n'est pas encore dans l'acte analytique, faire le saut de l'insu que sait à l'insu de qui sait. Ceci implique qu'il ait une certaine distance par rapport à la fonction qu'il doit assumer. Ceci rejoint la question du discernement et de la satisfaction : comment ajuster, pour les AME le fait que le passeur doit « être la passe » tout en maintenant cette distance par rapport à sa fonction. Dans la mesure où il n'y a pas de garantie de la transmission, il est proposé une solidarité entre tous ceux qui participent au dispositif, sans avoir cette inquiétude d'une transmission « successful » à tout coup. Comment désigner un passeur qui ait cette distance, comment savoir s'il en a le profil à l'avance ?

La solitude rétorque un participant est le lot du passeur qui ne s'appuie plus sur sa cure, qui n'a pas son analyste avec lui, et qui est confronté au cartel (ces points reprenant la question des effets de séparation).

A été avancée l'idée que le passeur ait à écouter au-delà de sa singularité.

Le problème du passeur est qu'il faut qu'il travaille mais il ne faut pas que le travail préfabriqué des textes fasse écran. A quoi il a été ajouté que travailler ou être actif n'élimine pas l'insu dans la transmission.

*Savoir interroger : question cruciale pour la fonction passeur.*

Elle comporte, pas tant de lire entre les lignes car ce n'est pas la place du passeur ni celle du cartel mais interroger peut se faire de deux façons : on peut interroger à partir de ce qu'on sait mais le passeur interroge à partir de l'insu de un qui sait, ce qui diffère du jury composé de gens bien établis, et il y a une différence et non une identité entre celui qui est passé et le passeur. Il convient d'interroger par rapport à la vérité, à la séparation d'avec la vérité, le rapport à la vérité doit avoir été touché pour le passeur (ce pourquoi la séparation a lieu avant la désignation). L'acte, le rapport à l'acte, les conditions de possibilité de l'acte font partie de ce « savoir interroger ».

*Le passeur et l'Ecole :*

S'il n'est pas requis que le passeur soit membre de l'Ecole, il vaut tout de même mieux qu'il en ait une idée, qu'il ait une idée de ce que Lacan a dit de la passe. Ceci n'est ni formel, ni bureaucratique, mais se place au niveau de la façon dont le passeur se situe par rapport à l'analyse, à la périphérie de l'Ecole au minimum.

Le temps du passeur : si on s'accorde sur le fait qu'il s'agit d'une traversée alors le temps du passeur est limité car une traversée a une fin. La durée par contre est fixée un peu « au pif », elle ne peut être complètement assurée.

*Conclusion :* le discernement du passeur n'est pas ineffable. Certes il n'y a pas de modèle mais il y a une logique de la cure. D'autre part des turbulences résultent du discours analytique : de l'inattendu surgit dans la passe, pour le passant et les passeurs et pour les cartels de la passe.

## Répliques des dispositifs locaux aux débats

**Antonio QUINET (Brésil)**

### Sur l'A.M.E. dans notre École

A partir des débats sur l'AME dans notre école qui se sont tenus pendant les journées de décembre à Paris, ce qui est clair pour moi c'est l'importance des AME principalement par rapport au dispositif de la passe. Mais pas seulement. Nous avons effectivement trouvé quelques indications de Lacan qui, d'une certaine façon, si elles ne déprécient pas l'importance du titre d'AME, elles l'atténuent pour le moins, comme par exemple l'AME comme symptôme de l'École par rapport à l'Autre social et comme l'âme de l'École. Cependant, en reprenant sa fonction d'être le titre que l'École confère à celui à qui elle reconnaît sa formation dans l'École, il s'agit là d'une réponse de l'École à la société dans laquelle elle se situe. C'est quelque chose qui doit être pris en compte, surtout ces temps derniers où se discute la réglementation de la profession de psychanalyste par l'état. Effectivement, l'École doit pouvoir proposer une réponse distincte de celle donnée par l'état. L'AME est ainsi une réponse de l'École. Il s'agit d'une réponse éthique puisqu'en désignant un AME, l'École garantit l'éthique (ce qui régit les actes) de ces analystes désignés par elle, non seulement face à la communauté qui se constitue dans et autour de l'École, mais aussi pour les non-analystes et les analysants à la recherche d'analyste.

D'un autre côté, en ce qui concerne la passe, il est fondamental de considérer que l'AME est celui qui propose les passeurs parmi ses analysants, devenant ainsi responsable de la passe du fait que le passeur est un « sine qua non » du dispositif de la passe. Dans mon expérience en tant que membre du cartel de la passe, j'ai pu constater l'importance de cette désignation par l'analyste, c'est-à-dire comment un passeur peut faire passer un témoignage et comment un autre peut y faire franchement obstacle, l'obscurcir et ne pas permettre que le témoignage du passant passe réellement au cartel. Si avec Lacan nous disons que le passeur est la passe, nous ne pouvons pas dire que l'AME ne le soit pas également. L'AME fait partie de l'âme du dispositif de la passe.

*Traduction de Claire Parada*

**Rosa ROCA (F7- Espagne)**

### Un bref commentaire

En mettant en tension les travaux qui eurent lieu pendant les journées avec les récits des expériences des passeurs nous constatons que tous se réfèrent de quelque façon à ce que Colette Soler appelle "zone de turbulences"? Depuis cette zone, le passeur écoute le passant, qui lui-même est passé par elle et a pu y apporter une solution propre, solution qui doit d'être transmise au passeur et du passeur au Cartel de la Passe. Le passeur est sensible à la réponse apportée par le passant parce que pour lui-même, il n'a pas cette réponse. Il est dans la turbulence mais la réponse lui manque. Le passeur sait quelque chose de l'inconsistance du sujet supposé savoir mais "comment la résoudre?" La réponse donnée par un autre lui servira-t-elle?

Comme nous le disait Trinidad SANCHEZ : “Passeur est un mot qui désigne un lieu qui exige qu’on veuille l’occuper [...] un nom qui signale la position de quelqu’un qui peut écouter au-delà de sa singularité”. Un mot qui désigne un lieu, un nom qui signale une position.

Nous ne savons rien de ceux qui ont répondu “non “ pour occuper ce lieu, mais grâce aux témoignages, il semblerait que le “oui” s’impose seul, sans pensée préalable, la dite demande prenant effet sur le corps.

Dire oui à occuper ce lieu ne garantit pas celui qui peut écouter au-delà de sa singularité, toutefois c’est une condition pour que ce soit mis à l’épreuve, pour que “laisser passer ce qui est passé” ait son opportunité. De fait, que “le passeur soit la passe” nous confronte au manque de garantie dans la nomination d’un analyste. Il n’y a pas de dispositif de la garantie qui garantisse les analystes. Le dispositif de la passe pose de fait, en la personne du passeur, qu’il n’y a pas de garantie, qu’il n’y a pas d’Autre de l’Autre, il y a un autre au travers duquel quelque chose peut se transmettre, mais cet autre n’est pas un simple appareil de transmission. Il est plaque sensible et en tant que tel, il a une sensibilité déterminée. Sensibilité qui d’une part, permettra que quelque chose s’inscrive là, d’autre part elle déterminera la forme dans laquelle cela se fera.

Chacun des récits des passeurs nous relatent avec clarté ce qui supposa, et comment fut vécu le moment de l’appel qui les changerait en passeur s’ils en acceptaient l’offre et ils disent aussi, mais moins clairement, le moment consacré aux témoignages de passe. Là se manifeste la singularité de chacun et son moment analytique. La clarté revient à nouveau lorsqu’ils nous parlent des conséquences qu’ont prises pour eux de faire partie d’un cartel de la passe. Deux conséquences sont à souligner que l’on retrouve dans tous les cas : dynamisation de leur propre analyse et ré actualisation du lien à l’Ecole.

Pour tous, on constate d’abord l’effet de surprise de la désignation, et deuxièmement un désarroi face à une expérience qui requiert d’eux non pas un savoir déjà constitué mais de se confronter à un non savoir qui peut rendre compte d’un savoir-faire de l’autre en comptant avec son symptôme. Rien ne règlera ses rencontres avec ce qu’il ne sait pas. Cependant il est nécessaire que celui-ci, préparé pour la surprise, c’est à dire qu’il soit capable de se laisser surprendre, ainsi seulement il évitera les dangers qui dérivent de l’identification au passant, comme la compréhension qui serait hors lieu.

“Etre préparé” et surprise semblent des termes antinomiques mais ils ne le sont pas. Lorsque le passeur est appelé par le passant qui lui communique sa désignation, il n’est pas préparé à cette surprise qui en bien des cas, le remue jusque dans ses racines, lui posant alors tout type d’interrogations, depuis l’interrogation sur le désir de son analyste et e qui a pu faire que son analyste le propose, jusqu’aux interrogations sur ce qu’on attend de lui et comment il peut faire pour le faire au mieux. Cependant dans le recueil du témoignage, ces interrogations ne sont pas permises, (ce qui ne signifie pas qu’elles ne soient pas présentes) elles ne sont pas permises parce qu’il s’agit principalement, non pas de savoir écouter, ceci reste du côté de l’analyste, mais de savoir attendre en tenant compte de ce que dit Lacan à propos de ce que savoir attendre signifie : cela signifie que dans l’attente, il s’agit d’accueillir la surprise, permettre que la surprise ait lieu.

Lorsque Trinidad Sanchez dit : le passeur est un nom qui signale la position de quelqu’un qui peut écouter au-delà de sa singularité” je crois qu’elle signale cette position de savoir attendre, point dont les A.M.E. ont à tenir compte dans la désignation des passeurs. Attendre la surprise ne tue pas la surprise, cela permet d’être dans les conditions de l’accueillir, de telle sorte qu’elle résonne autrement que comme identification. L’identification dépend du moi tandis que la résonance dépend de l’inconscient. La transmission du témoignage, pour que passe quelque chose, se doit de faire résonner l’inconscient du passeur et le passeur doit s’arranger avec cette résonance pour que quelque chose s’en transmette au Cartel de la passe.

Pour comprendre la structure de la passe et le lieu du passeur, il n’est pas trop de prendre en compte la structure du mot d’esprit et son mode de transmission, mais au-delà, il ne faut pas perdre de vue que l’essence même du mot d’esprit est de renverser les semblants afin que toujours soit mise à mal la consistance de l’autre, en rendant manifeste son inconsistance.

*Traduction de Lydie Grandet*

Ana ALONSO y

Maria Luisa DE LA OLIVA (Espagne)

## Quelques considérations sur l' A.M.E.

Au moment de commencer ce travail à propos de ce qui a été discuté sur l'AME lors de la III Rencontre Internationale de l'École, nous nous sommes vite rappelées que dans la *Proposition*, comme souligne le travail de Patricia Muñoz (1), Lacan attribue le titre d'AME à celui ou celle à qui l'École « reconnaît comme psychanalyste ayant fait ses preuves » (2), et il « doit se faire responsable de son progrès », il s'agit donc d'un titre de garantie que l'École octroie à certains de ses membres, tant par rapport à la formation de l'analyste que par rapport à l'extérieur de la propre Institution.

Freud avertissait déjà des conditions préalables pour être analyste dans « L'avenir de la thérapie psychanalytique » (1910), texte auquel le travail de Patricia Muñoz renvoie aussi: « *Aucun psychanalyste ne va au-delà de ce que ses propres complexes et résistances lui permettent, raison pour laquelle nous exigeons que tout débutant commence ses activités avec une auto-analyse et la fasse de plus en plus profondément, au fur et à mesure qu'il amplifie son expérience dans le traitement des malades. Celui qui n'arrive pas à faire une telle auto-analyse peut être sûr de ne pas être en mesure de traiter analytiquement un malade.* »

Donc, avoir fait preuve d'être à la hauteur de ce titre et être capable d'accompagner l'analysant jusqu'à la fin sont, selon les propositions de Bernard Nominé (3), des questions à tenir en compte au moment de proposer quelqu'un comme AME.

Pour ce faire, on suppose qu'il l'aura fait lui-même aussi, c'est-à-dire, qu'il sera arrivé à la dernière étape, qu'il aura trouvé une issue, et ne sera pas resté coincé ou bien n'en sera pas sorti par ennui. Ce qui nous semble donc fondamental c'est sa position en tant que sujet analysant qui a atteint la position d'analyste, qu'il ait fait la passe ou pas.

Bernard Nominé ajoute une autre condition pour être AME, celle d'être capable de fonctionner comme *âme* de l'École, ce que nous entendons comme une disposition à continuer de soutenir un désir de savoir par rapport aux autres.

L'AME, dans les tout premiers moments de la création de l'École, n'avait aucun rapport direct avec la passe ; cependant, souligne Carmen Gallano (4), au fur et à mesure que Lacan mettait l'expérience de la passe à l'épreuve, il a attribué un sens différent aux titres de son École.

Un AME aujourd'hui a deux façons de participer au fonctionnement du dispositif de la passe: soit il peut nommer des passeurs, soit il peut se présenter au CIG, et faire ainsi partie des Cartels de la Passe. Évidemment, il peut participer aussi du dispositif en tant que passant, mais cela se fait indépendamment de son titre d'AME.

La nomination d'AME c'est ce qui lui donne accès, c'est ce qui lui permet de participer au fonctionnement du dispositif ; ce n'est toutefois pas à partir du titre qu'il le fait, mais en tant qu'analyste pouvant occuper légitimement pour d'autres la place de la cause, comme nous dit Colette Soler dans « Le passeur » (5). Elle explique que l'AME doit savoir le « *problème type* » de la phase finale pour pouvoir désigner un passant.

Dans son autre texte, « La fin, les fins » (6), Soler pose que dans tous les cas où le travail de transfert a conduit au « *je ne peux pas savoir* » de la fin, au « *je ne peux pas ramener le symptôme à zéro* », il y a une constatation de ces deux limites, et le sujet peut donc se situer par rapport à eux, et c'est là justement que commence le problème de la fin possible. Elle affirme qu'il y a « *des indices type* » de cette constatation. Dans la continuation de l'analyse ce sera un sujet qui accepte, assume d'être ce qu'il est en réalité, et cela inclut les impossibles à dire, savoir et changer, en nommant tout cela le réel comme impossible. Les élucubrations finissent, il ne

pense plus à ce qu'il est et il peut agir. Ce sujet, « *il peut aussi se prêter légitimement, pour d'autres, à tenir la place de la cause. Je dis légitimement car il sait que l'issue est au bout* ».

Le dispositif de la passe se nourrit des effets qu'il produit. Ces effets affectent l'ensemble de l'École, et pas seulement ceux qui y participent de manière directe. Le sort en est jeté pour le passant, qui témoigne devant un passeur, qui à son tour transmet les résonances de ce témoignage devant le Cartel de la Passe, soit ceux qui donneront leur réponse au passant. Le sort en est jeté aussi pour l'AME et le passeur, qui ne sauront qu'ils ont été désignés que sous forme de surprise. Tous les deux, AME et passeur, n'ont pas sollicité la désignation, et dans ce sens il y a surprise pour les deux. Dans la Rencontre nous avons beaucoup parlé du consentement du passeur, soit, quelque chose de l'ordre de l'éthique, mais nous n'avons pas parlé du consentement de l'AME lorsqu'il reçoit la nomination.

En effet on parle plus de la responsabilité du passeur que de celle de l'AME. Dans tous les témoignages des passeurs (on peut le lire dans certaines de leur affliction), ils se demandaient s'ils étaient ou pas à la hauteur de leur fonction. On peut constater le poids de la responsabilité qui leur revient au moment d'être désignés, et aussi comment ils tentent d'y trouver des réponses par la voie du savoir, quête qui s'avère infructueuse, puisque ce n'est pas à partir du savoir qu'ils peuvent accomplir leur fonction mais justement à partir du non-savoir. On ne lit pourtant pas de témoignage à propos des effets qu'une nomination d'AME peut produire. Bien sûr que le titre d'AME est une reconnaissance de la part de l'École, qui d'autre part implique plus de devoirs que de droits, comme l'a dit B. Nominé, mais il nous semble que l'on ne tient pas en compte la portée qu'a l'AME quant à sa participation dans le dispositif.

Oui, bien sûr on peut lire les travaux d'AME qui ont participé au dispositif, il y a aussi des travaux de passeurs et de passants, qu'ils aient été nommés AE ou pas, mais il n'y a pas de travaux à propos des effets d'une nomination d'AME.

On parle de la marque qui reste dans le passeur après avoir participé de la passe, marque indélébile pour beaucoup, mais on ne parle pas de la marque de l'AME, en tant qu'âme de l'École (puisqu'il soutient la garantie de l'École), on ne prend pas suffisamment en compte ces questions.

Peut-être qu'une des marques de l'AME c'est qu'il reçoit une garantie de l'École, garantie qu'il n'avait pas demandée et qui en plus n'est pas soumise au temps.

Une autre caractéristique qui distingue l'AME par rapport aux autres participants du dispositif, c'est que le titre est impérissable, ne périmé pas. La temporalité du passeur et de l'AE est telle qu'on estime que ses fonctions puissent venir à périmer, soit parce que dans le cas du passeur il arrive un moment où il retrouve sa propre sortie en tant qu'analysant, soit parce que si un AE continue plus que ce qu'il faut, il peut faire caste. Pourquoi alors ne considérons-nous pas de faire la même chose avec l'AME? Serait-ce parce que sa fonction n'est pas uniquement en rapport avec la passe?

Que le titre d'AME ne soit pas périssable ne fait pas des AME une caste? Pourquoi le titre n'est-t-il pas révisable?

Étant donné qu'une des fonctions et des responsabilités de l'AME est celle de désigner les passeurs, cela implique tout d'abord pouvoir discerner, pouvoir accompagner un analysant jusqu'à la fin, comme nous l'avons déjà dit. Mais il faut y ajouter la possibilité réelle de désigner des passeurs, c'est-à-dire, il faut tenir en compte les réalités de chaque lieu et la façon dont s'y jouent les transferts, puisque d'habitude ceux qui commencent leur formation décident de faire leurs analyses avec des "notables", ce qui ne veut pas dire exactement que leurs choix transférentiels soient faits pour ce seul motif.

Cela implique que l'AME qui n'a pas d'analysants en formation difficilement pourra désigner un passeur qui puisse participer au dispositif, non parce qu'il n'y ait parmi ses analysants certains qui soient dans un moment de passe, mais en raison de leur

méconnaissance et de leur indifférence par rapport à ce qu'est une École de Psychanalyse, connaissance considérée nécessaire pour pouvoir procéder à une nomination.

Voilà pourquoi il convient de distinguer chez l'AME la condition de ce qu'il puisse légitimement discerner pour nommer un analysant passeur, et d'autre côté si la réalité de ses analysants lui permet de le faire.

C'est une différence entre réalité et possible. Il y a là quelque chose de paradoxal, un paradoxe qui explique d'ailleurs la disproportion entre le nombre d'AME et de passeurs puisque, logiquement, on pourrait attendre que s'il y a beaucoup d'AME il y aurait aussi beaucoup de passeurs. Nous n'aborderons cependant pas ici la question du peu de demandes de passe.

On a soulevé des questions intéressantes à ce propos-là pendant la Rencontre Internationale, et il vaut la peine d'y revenir : la méthode qui octroie le titre d'AME est-elle toujours valable ? Ne devrait-on innover ?

En guise de boutade, nous nous interrogeons : pour corriger les effets de ce paradoxe, ne serait-ce pas le cas de nommer deux types d'AME, ceux qui peuvent désigner des passeurs et ceux qui ne le peuvent pas ? N'existerait-il pas en effet une telle différence, implicite, entre les AME ?

Nous avons aussi songé si ne conviendrait-il pas réviser périodiquement la fonction des AME comme une façon de tenir toujours vivant le désir et faire en sorte qu'on n'accumule pas de suffisances, comme s'il s'agissait d'une caste. Comment le faire, comment sensibiliser les AME, les intraquilliser ? Comment faire en sorte que l'AME ne s'accommode pas ni s'assoie dans un siège de « *suffisance silencieuse* » (7) (Juan del Pozo) ?

Bernard Nominé s'est servi de deux métaphores dans son travail sur l'AME (3) : le *violon* et le *virus*. Dans la construction d'un violon on aménage une pièce de bois sous un chevalet, qui transmet les vibrations à la table d'harmonie et les propage jusqu'au fond de l'instrument. L'AME, en tant qu'âme, serait donc en grande partie responsable de la sonorité du violon. Pour ce qui est de la, celle du *virus*, il dit : « *transmettre sans cesse le virus de la psychanalyse à l'extérieur mais aussi bien à l'intérieur de l'École* ».

L'image du violon implique qu'il y ait un trou, puisqu'il ne résonnerait pas s'il n'était pas creux. Il doit y avoir donc ce trou, ce vide (qui renvoie au désir). La deuxième métaphore implique par son tour que pour transmettre un virus l'AME soit préalablement contaminé et, si une contamination s'avère nécessaire c'est parce que dans l'École il se peut qu'il y ait cure, soit, absence de virus ou plutôt, qu'il y a un vaccin contre le virus. Comment faire donc pour agir en tant qu'anti-vaccin ? Comment désactiver les effets du vaccin ?

N'est-ce pas une contradiction que l'AME soit un titre impérissable, comment attendre de l'AME qu'il contamine l'École, sans cesse, avec le virus de la psychanalyse ?

Si le risque de l'AME c'est de s'accommoder, de devenir membre d'une caste, de tomber malade de la maladie du sommeil, ne serait-ce pas trop attendre qu'eux-mêmes se réveillent, contaminent l'École avec le virus inguérissable de la Psychanalyse ?

Le titre d'AME ne serait-il pas recouvert par un éclat qui ne s'explique pas, puisqu'il implique plus de responsabilités alors que dans plusieurs pays, c'est un titre qui n'a aucune reconnaissance ?

Ne pourrait-on pas penser que le CIG puisse vérifier après-coup les effets d'une nomination d'AME, dans son double versant de front sur l'extérieur et à l'intérieur de l'École ? Comment pourrait-on le faire sans tomber dans une pratique équivalente aux exigences que s'appliquent par exemple aux professeurs universitaires et sans que cela puisse être pensé comme l'idée de l'autre de l'Autre ?

Pour conclure, la difficulté si évidente pour la relève des générations dans l'École de Psychanalyse n'aurait-elle pas en partie des rapports avec toutes ces questions ?

*Traduction de Elisa Fingermann et Cícero Oliveira  
Révision de Dominique Fingermann*

#### NOTES

- (1) MUÑOZ, Patricia. « L'AME est responsable du progrès de l'École » texte présenté à la III Rencontre Internationale de l'Ecole (2011).
- (2) LACAN, Jacques. "Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'École" In : Autres Écrits. Paris : Seuil, 2002, p.243.
- (3) NOMINE, Bernard. "Sur L'A.M.E.", texte présenté à la III R. I. E., 2011.
- (4) GALLANO, Carmen. "Le pari de l'AME et ses conséquences" texte présenté à la III R. I. E., 2011
- (5) SOLER, Colette. "Sur le passeur"- texte présenté à la III R. I. E., 2011
- (6) SOLER, Colette. "La fin, les fins" - texte présenté à la III R. I. E., 2011
- (7) DEL POZO, Juan: "L'AME des-installé" In : *Wunsch* 11 In : IF-EPFCL, 2011.

# L'analyse, ses fins, ses suites

Albert NGUYÊN (France)

## L'École à l'épreuve de la passe

*De l'épreuve à la preuve*

Pour ouvrir cette Troisième rencontre, je voudrais d'abord saluer tous les collègues étrangers qui ont fait le voyage, parfois très long, pour participer à cette troisième rencontre dont le titre est, comme vous le savez tous : « L'analyse, ses fins, ses suites ». Je salue aussi bien sûr tous les collègues français, et je forme le vœu que ces trois journées de travail et d'échanges que nous allons avoir soient agréables, riches, studieuses...et efficaces.

Cette Troisième Rencontre, comme sa dénomination l'indique vient après la première, à Buenos Aires où les débats étaient centrés sur la question de l'AE et de la passe, plus la question des effets sur l'École. Vous pouvez en lire les interventions dans le Wunsch N°8. La deuxième Rencontre a eu lieu à Rome, centrée par la question de la passe et du Réel (Wunsch N°10). Il est donc assez facile de suivre le fil : la passe est au cœur de l'École, et sur les deux versants, épistémique et institutionnel, les deux étant noués sur de nombreux aspects.

Cette première journée a son titre : « **L'École à l'épreuve de la passe** », elle va se dérouler en deux temps, une table ronde ce matin intitulée : « **Le discernement du passeur** », qui va interroger cette place et cette fonction du passeur. Cet après midi une deuxième table ronde sera consacrée plus spécialement à l'AME sous le titre : « **Le pari de l'AME et ses suites** ». Pour ces deux tables rondes nous avons choisi l'option d'interventions courtes pour laisser une grande plage de temps aux débats, persuadés que nous sommes que ces deux thèmes cristallisent de multiples questions autour de la passe. Vous entendrez donc, comme indiqué sur le programme, 5 interventions dans chaque table ronde, chacune sera animée par deux modérateurs.

Pour introduire la Journée je vais dire quelques mots qui, je le souhaite, contribueront à ouvrir ce thème de l'École à l'épreuve de la passe, sur lequel il y a beaucoup à dire. A tout le moins que la passe intranquillise l'École en lui « infligeant » une épreuve. Il n'est pas obligatoire d'échouer lors d'une épreuve, il arrive même quelquefois, comme on dit, que le sujet ou l'École sorte grandi, plus fort, de l'épreuve. C'est en effet ce que l'on peut souhaiter comme issue favorable à ces Journées.

Et donc aujourd'hui nous nous centrons sur le passeur et celui qui le désigne, l'AME. Qu'est-ce qui les rassemble me suis-je demandé ? Le réel, puisque passeur et AME sont tous deux concernés par ce que j'appellerai « l'Épreuve du Réel ». Autrement dit il y a l'épreuve du passeur, et l'épreuve de l'AME, le passeur fait l'épreuve du passant et l'AME est à l'épreuve du passeur.

L'épreuve du passeur s'ordonne autour du fait qu'il entend le témoignage, entendre supposant un certain entendement, que sa capacité à transmettre est au premier plan et elle dépend, au-delà de cette fameuse sensibilité que nous avons pu lire dans les nombreux Préludes qui ont été écrits avant la Rencontre (J'en profite pour remercier au passage tous ceux qui ont bien voulu ou souhaité écrire pour animer cet avant-Rencontre). Elle dépend donc, au delà de la sensibilité du passeur à ce qui se présente comme témoignage de la passe, de la possibilité et de la capacité à dégager une logique du témoignage, ce qui a fait parler de « passeur logique ». En effet il s'agit bien pour le passeur, à partir des entretiens avec le passant, de construire ce qu'il transmet au cartel.

L'épreuve de l'AME, elle n'est pas moindre, même si nous avons jusque là surtout parlé du passeur et du passant. L'AME désigne un analysant passeur, et le moins qui puisse être attendu de cette désignation, c'est le discernement de l'AME. Nous avons appelé la première table ronde « Le discernement du passeur », l'AME est logé à la même enseigne. Un autre volet de cette épreuve est le retour que peut faire le cartel et les interrogations que telle désignation peut faire naître dans la conduite, la direction de la cure, et puis cette autre facette de l'épreuve qui ne s'arrête pas avec la désignation mais se poursuit avec les retours dans la cure des effets de la désignation. Quels effets aura eu la passe, les témoignages entendus sur le passeur ? On sait qu'ils sont variables, mais rarement anodins.

*La réponse, la solution à l'épreuve : la preuve, les preuves*

Qu'attend-on du passeur ? Que le passeur soit celui qui ne rate pas la passe – et pour qu'il la transmette – encore faut-il qu'il n'en soit pas trop loin lui-même, y compris pour la transmettre à son insu. Qu'il ne vienne pas faire bouchon du témoignage est bien le minimum attendu.

Le passeur n'est pas sans savoir, mais il n'a pas encore pris acte de ce qu'il sait. Comme le dit Lacan, il est sur la brèche de résoudre le problème, contrairement au passant qui entre dans la procédure à la fois parce qu'il sait ce qu'il a appris de sa cure et parce qu'il sait que face au Réel, il reste ignorant, toujours. S'habituer au Réel, expression de Lacan ne peut pas vouloir dire en réduire les effets, le banaliser mais au contraire y faire face, y tenir tête (texte de L. Izcovich Wunsch 11) et comment ? Construire, inventer à chaque fois la réponse à ce Réel toujours là, même s'il ne se manifeste qu'en éclairs. Je dis toujours là, à la même place, et comme impossible parce que S(A-barré), J(A-barré), la forclusion du rapport sexuel, sont toujours là, et il s'agit d'y faire face, ce que dit le « savoir-y-faire » avec son symptôme.

Nous parlons de rencontre avec le Réel, je crois qu'on peut aussi bien parler de permanence du Réel, voire d'immanence du Réel. Et sans doute peut-on attendre, voire exiger de l'analyse qu'elle permette à l'analysant de supporter le poids de ce Réel. C'est bien parce que le Réel est pesant que nous parlons d'allègement. L'allègement ne concerne pas tant la réduction du fantasme ou des symptômes que le savoir acquis sur le Réel. Ce qui est lourd à porter à l'entrée d'une analyse n'a pas le même poids à la fin de l'expérience, et c'est bien pourquoi Lacan a pu parler de « peser la fin » (de l'avoir pesée).

Le poids de la fin est un poids qui leste, beaucoup plus qu'un poids qui empêche, qui plombe. C'est bien davantage – solution de l'inertie de jouissance – un poids qui rend leste, un poids qui rend preste.

Le passeur franchit-il le mur du son ? Je ne crois pas tant qu'il le franchisse que le mur lui renvoie le son. Il est le mur, le Réel sur lequel les sons viennent s'écrire : l'écriture inscrit la rencontre du mur et du son. Et c'est cette opération qui fait, qui signe cette fonction du passeur en « passeur à réaction ». Le passeur ne dort pas, n'est pas une caisse enregistreuse, mais au contraire une caisse de résonance, encore faut-il ajouter, sélective, puisqu'il ne transmet pas les sons tels quels. Il sélectionne mais que sélectionne-t-il, et à partir de quoi, que transmet-il des conditions de l'acte ?

Il me semble que sur ce point de la transmission il n'est pas possible de faire abstraction de ce qu'on peut appeler la doctrine, la conception de la passe dans l'Ecole et donc dans les cartels de la passe, à laquelle peu ou prou le passeur se réfère.

On a parlé du passeur candide, naïf. Il est candide dans la mesure où il n'y a pas de modèle de passe, pas de modèle de témoignage. Mais là où il l'est moins, candide, c'est dans la mesure où il lit les textes de Lacan sur la passe, les travaux publiés dans l'Ecole, dans la mesure où il se rend à des Séminaires, des conférences, fréquente les Collèges cliniques : de fait il ne peut pas ne pas avoir entendu parler au minimum du gain épistémique que constitue le travail sur l'inconscient réel, de la place des affects dans la conception de la fin de l'analyse. Et du

coup, il sait que l'attente de l'Ecole se situe – toujours – à la pointe de l'élaboration conceptuelle, même si l'expérience la contredit, la vérifie ou la fait surprendre.

De ce que je dis là, deux conséquences se dégagent qui nous ramènent à l'AME :

Il ne peut pas désigner passeur un analysant qui n'aurait aucune idée de l'Ecole, de ses travaux. L'analyse personnelle ne suffit pas, même si elle est condition nécessaire, le rapport à l'analyse et le lieu où ce rapport peut s'exposer, ne peut être passé sous silence. La position du passeur dans le travail de l'Ecole est donc à prendre en considération.

2eme conséquence : le passeur est passeur d'une Ecole, il n'y a pas d'en-soi du passeur, il est appelé à fonctionner dans un dispositif d'Ecole, et la nomination comme AE du passant dépend de cet autre dispositif qu'est le cartel de la passe auquel il adresse sa construction.

Une conséquence s'en déduit : il faut, AME ou passeur, ou autre d'ailleurs, s'interroger au-delà des formules canoniques telles que l'inconscient réel, la satisfaction de fin, interroger tout ce qui peut faire bouchon, slogan, mot d'ordre, modèle. D'où l'intérêt, et chaque témoignage devrait pouvoir renseigner sur ce point, de se positionner dans l'ordre des conditions de possibilités de l'acte, des conséquences et celui de la conclusion de la cure.

Peser une analyse se fait à partir des conséquences qu'elle produit pour le sujet. Ce changement de valence du poids de fin d'analyse, l'AME ne saurait l'ignorer, c'est ce qui peut rendre son épreuve plus légère, ne serait-ce que parce qu'alors toute désignation d'un passeur se fait avec discernement.

Si j'ai évoqué cette épreuve de l'AME et sa solution par la preuve, c'est parce que, de cette désignation, il en a des retours, des effets dans la cure, et à partir de ces retours, il peut savoir si cette désignation était opportune (cf le texte de C. Gallano dans le Wunsch 11). Cela se juge aux effets dans la cure du passeur.

Un autre point concernant l'AME : le rapport au savoir, et en particulier au savoir nouveau – nouveau ne renvoie pas à un savoir qui n'existait pas, mais à un savoir qui n'était pas lu, pas venu au jour (par exemple l'ICSR comme l'appelle C. Soler, l'inconscient réel). L'épreuve de l'AME se poursuit là puisque ce savoir ajouté change la Direction de la cure et la conception même de l'inconscient, et sans doute aussi l'Ecole si l'on en tire les conséquences.

### *Conclusion*

L'Ecole à l'épreuve de la passe, c'est aussi bien l'Ecole à l'épreuve de la vie : je veux dire que la doctrine en débat, la doctrine qui s'élabore dans l'Ecole rend la psychanalyse vivante, conduit à une prise en considération de l'en-puissance de la vivance. C'est tout de même un résultat assez enthousiasmant.

C'est pourquoi nous pouvons espérer par exemple que les différences entre les zones géographiques, tant dans la désignation des passeurs que dans la nomination des AME trouvent au cours de cette Rencontre à s'accorder, ce qui n'empêche pas que quelques idées neuves puissent sortir de ce qui sera dit du rapport du parlêtre à l'inconscient réel et des conséquences que cela emporte pour la conception de l'analyse et de ses suites.

## **Colette SOLER (France)**

# La fin, les fins

J'ai dit « la fin, les fins », comme on peut dire « l'analyse, les analyses », une par une dans leur diversité inéliminable.

Parler de la fin de l'analyse au singulier, comme Lacan l'a toujours fait, suppose que l'analyse est un processus ordonné, et que sa course possible n'est pas aléatoire, ne fluctue pas au gré des particularités de chaque analysant. L'analyse n'est donc pas un voyage de-ci de-là,

car le voyage selon Lacan c'est plutôt pour les non dupes. Autrement dit les aléas du un par un, que nous connaissons bien, sont subordonnés à l'ordre du discours analytique, puisque tout discours est un ordre. Il ne s'agit pas là d'une distinction entre les expériences qui seraient particulières et la théorie qui serait généralisante, il s'agit d'une expérience au singulier qui loge les particularités sans les éraser. J'ai dit le discours analytique comme tout discours, mais il a entre tous une particularité : c'est un discours optionnel, on ne le souligne pas assez. On choisit d'y entrer, on prévoit et on essaye d'en sortir. Autrement formulé, son lien est inauguré par un acte et suspendu à ses effets. Ce n'est donc pas ce que Lacan appelle un discours établi, et c'est un point commun avec l'amour. Les autres, les établis, le discours du Maître notamment, sont certes historiques, on peut s'interroger sur le moment de leur fondation, mais on y est logé d'origine, sauf cas de psychose, sans avoir à le choisir. De même, le discours hystérique n'est pas inauguré par un acte. On évoque, certes, l'originelle et obscure décision de l'être, mais ce n'est pas la même chose. Un discours établi est supporté par des institutions spécifiques, et on pourrait aller jusqu'à penser qu'avec l'IPA, Freud a tenté de faire passer le discours optionnel au discours établi. C'est raté : le discours de l'analyse est à établir en permanence et non pas sustenté par ses Associations, l'histoire nous l'a appris.

#### *Le débat sur la fin*

Je vous soumetts une petite curiosité en matière d'option : tout analyste accepte de parler de l'analyse au singulier et même plus que ça, il admet, fut-ce implicitement, qu'il y a une entrée. Il l'admet dès lors qu'il revendique sa différence d'avec les psychothérapies, ce que tous les analystes font. Or, les psychothérapies se définissent, entre autre chose, de ne pas avoir d'entrée, c'est-à-dire de commencer dès la première rencontre avec le psychothérapeute. Qu'il y ait des conditions d'entrée ne fait pas vraiment débat dans le mouvement analytique, et depuis l'événement Lacan on admet que l'entrée type, autre nom pour dire structure d'entrée, se définit par la mise en fonction du sujet supposé savoir. On l'admet même dans l'IPA, et alors même que cliniquement chaque transfert est toujours particulier. Par contre quand Lacan a dit la fin, et quand nous le disons encore, la majorité objecte. Même parmi lesdits lacaniens beaucoup rechignent à dire la fin au singulier comme on dit l'entrée au singulier et reviennent au pragmatisme du cas par cas, autrement dit à l'analyse sans fin car le terme serait aussi multiple que le sont les analysants. Pourquoi admet-on si aisément l'entrée type malgré la diversité des cas, alors que l'on nie tout aussi volontiers la sortie type au nom de cette même diversité ? Est-ce seulement parce que parler de la fin c'est mettre en question l'analyste qu'elle produit ? Voilà en tout cas la question qui s'est peu à peu mise en forme pour moi à partir non pas des échanges dans notre École, mais des échanges avec les collègues extérieurs qui contestent cette fin. Ils sont si nombreux qu'il faut bien qu'il y ait quelque chose de réel qui fonde ce que j'ai appelé une curiosité.

#### *Le commencement de la fin*

La question de la fin ne se pose qu'à partir de la phase dite finale, évoquée très tôt chez Lacan, reprise de Balint, et encore redéfinie dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », en 1976. Curieusement cette expression n'est plus en usage, peut-être a-t-elle été chassée par le mot « passe », pourtant c'est une phase-type, inhérente au processus, tout comme la mise en fonction du transfert qui ouvre ce processus. C'est d'elle que Lacan parle encore dans cette préface, quand il mentionne la façon de balancer l'embrouille entre le réel hors sens et la vérité menteuse. Cette phase commence, paradoxalement, quand les réponses ont été obtenues, autrement dit quand le travail de transfert a porté tous les fruits qu'il est capable de produire. On les connaît : bénéfice thérapeutique, une part des symptômes d'entrée a bougé, « ça va mieux » comme on dit ; un fruit didactique aussi, l'analysant en sait un bout sur lui-même. À l'entrée, le transfert postulait le savoir inconscient sur la base du « je ne sais pas » de l'analysant. Il ne savait pas pourquoi il souffrait dans les symptômes qui l'amenaient, il ne

savait pas ce qui, de lui, fondait cette souffrance. On attendait donc, et il attendait, deux choses : une réduction de la souffrance symptomatique et aussi la levée du « je ne sais pas ». À la fin, le bout de savoir, sur quoi porte-t-il ? Toujours sur la jouissance. D'abord sur le fantasme de désir, mais ça laisse le sujet quand même divisé par l'objet cause. Ensuite sur le reste de jouissance inamovible mais opaque du symptôme, au-delà de ses remaniements obtenus par la voie du sens.

Dans les deux cas, ce bilan thérapeutiquement et didactiquement positif va donc de pair avec une perception des limites de ce que l'on obtient par le sens : rien qui ne lève la division par l'objet et la jouissance opaque du symptôme. La conclusion du processus ne pourra donc pas prendre forme langagière au sens où elle ne pourra pas exhiber un signifiant capitonnant assuré. Ceux qui vous assurent qu'ils l'ont trouvé se leurrent en chœur. Ces limites peuvent être situées conceptuellement par la voie de la logique et de la topologie, jusqu'au nœud borroméen, mais il n'empêche qu'elles s'expérimentent pathétiquement, et plutôt dans la douleur : castration irréductible, et de jouissance et de savoir. Horreur. Au « je ne sais pas » de l'entrée répond un « je ne peux pas savoir » de sortie, sur un inconscient pourtant toujours là à me diviser. Ce « je ne peux pas savoir » est au fond une forme de savoir a-transférentiel, en tout cas un gain de savoir, et c'est la fin des moyens de l'inconscient-langage sous transfert. La phase finale commence là. Je convoque à nouveau Balint qui l'avait remarquablement perçue, la définissant comme un temps où le travail de transfert ne produit plus rien de neuf et où pourtant les effets majeurs de l'analyse se produisent. Ce n'est pas par hasard que Lacan le cite chaque fois qu'il parle de la fin, car le fait qu'il l'ait perçue, alors qu'il la pense si différemment, indique que la logique du processus domine même l'idée que l'analyste s'en fait.

Il y a donc des degrés de l'expérience. Ce terme désigne simplement le déroulement diachronique de la structure. De ce fait il y a des analyses qui s'arrêtent en cours de processus, avant la phase finale, d'autres qui y entrent mais n'en sortent pas et d'autres qui trouvent une issue : ça fait déjà au moins trois degrés-types. Quand l'analyse s'arrête avant la phase finale, le sujet lève donc l'option, ce peut être pour des raisons variées, soit à cause des satisfactions déjà obtenues ou bien par découragement devant les incertitudes de ce qui reste à parcourir. C'est souvent le cas et généralement ça mène aux reprises d'analyse. Mais il y a aussi des analyses qui se perpétuent sans aller jusqu'à la phase finale en raison des satisfactions liées à la parole transférentielle qui produisent parfois des « fans » de l'analyse. J'ai rencontré une personne, à l'étranger, qui était en analyse depuis 30 ans, enchantée d'y être, et qui me disait qu'elle entendait bien y rester toute sa vie, tant l'espace du transfert lui paraissait précieux. Rien à redire à cet analysant heureux, surtout dans notre monde de desubjectivation, c'est un choix. À l'opposé, le degré ultime que Lacan a tâché de préciser, c'est la sortie de la phase finale, et c'est de ceux-là dont Lacan disait en 67 qu'ils n'ont plus envie d'en lever l'option, ce qui fait que la sortie est une autre entrée, celle qui fait l'analyste.

### *Variété et degré*

Quant à la variété de l'expérience, qui ne fait pas de doute, Lacan disait qu'il faudrait en construire la série. Cette variété se présente dès l'entrée, elle tient d'abord à la nature et à la consistance des symptômes, très variables d'un sujet à l'autre, et qui font plus ou moins prévaloir l'attente thérapeutique ou l'intérêt didactique. Elle se déploie sous transfert et se dépose dans la variété des signifiants propres à chacun, mais aussi la variété du sens qui n'est jamais commun, pas même propre à chaque structure clinique, Lacan l'a clairement marqué dans l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits*. » C'est la variété des vérités particulières, que l'on traque dans l'analyse. Je rappelle ce propos de Lacan : de la plainte, l'analyse ne fait qu'utiliser la vérité. À charge pour nous de savoir ce qu'elle laisse de côté, et la question est de savoir comment cette variété s'inscrit en variété de fin. Toute la question est de saisir ce qu'est la phase finale. Pour l'instant, je souligne que si les degrés sont ordonnés et définis par la

structure de l'expérience, non par la variété des cas, il est bien clair que ce qui préside aux stases et aux avancées dans cette structure, disons aux passages, n'est pas commandé par la structure, mais dépend des particularités analysantes.

Plus spécifiquement elle dépend de ce que nous appelons, faute de mieux, position du sujet, soit sa position par rapport au réel et à la vérité, à savoir son éthique. On peut dire qu'avec le trauma d'origine, l'éthique ainsi définie est le ressort majeur de la variété des cas d'analyses, et sans doute est-ce ce qui décide ou non de la traversée de la phase finale. Ce n'est pas une opération de l'inconscient, qui lui, est un imperturbable, c'est une réponse du côté du sujet qui *a* cet inconscient sans sujet comme il *a* son corps. Cependant évoquer ainsi l'éthique est suspect d'obscurantisme si on ne peut pas dire quel est le ressort de l'éthique d'un sujet. On ne va quand même pas ici évoquer la nature, ni l'obscur décision de l'être, belle notion mais qui ne nous avance pas beaucoup dans l'ordre des raisons, car elle en est la limite. La position par rapport au réel antinomique à toute vraisemblance, ce réel là étant celui du symptôme dans son orthographe classique, entre symbolique et réel, il est probable, sinon démontrable, qu'elle n'est pas complètement aléatoire. Je fais l'hypothèse que cette position éthique est fonction du *sinthome*, soit du dire constituant du nœud dans lequel le symptôme réel est mis à sa place, incontournable mais limité, et ne constituant pas le tout de la jouissance d'un parlant puisqu'il y a aussi la *joui-sens*. Je désignerais volontiers du terme de jouissance-sinthome la configuration de l'accrochage des diverses jouissances dans le nœud. Cette configuration est variable d'un parlant à l'autre et lui est plus ou moins favorable, je veux dire plus ou moins douloureuse et plus ou moins insupportable. Et, point essentiel, en subordonnant le nouage borroméen au dire de nomination, Lacan le subordonne du même coup au lien social, ce qui ne laisse au sujet qu'une part de responsabilité puisqu'il n'y a pas d'auto-nomination, même chez Joyce qui sans l'agrément du public, n'aurait été qu'un mégalomane de plus.

Quoiqu'il en soit, cette réponse propre à chaque sujet ne s'énonce pas, elle se manifeste en affects, avant de le faire en acte. Les affects qui répondent dans le sujet à ce qu'il a découvert dans l'analyse sont l'index de son rapport singulier au réel. C'est la thèse que j'avais mise à jour et qui est conséquence de l'inconscient-*lalangue*, comme savoir insu mais qui a des effets réels pas seulement dans l'imaginaire mais aussi dans le réel. A ce niveau du comment un sujet fait face au destin que lui fait l'inconscient, je pourrais dire aussi bien que lui fait son sinthome, pas de réponse type, c'est la limite des nécessités de la structure et l'entrée de la contingence. La phase finale est type, parce que ce sont les nécessités langagières s'exerçant dans l'élaboration de transfert qui la conditionnent. Par contre la réponse d'affect au solde du processus ne l'est pas, c'est vraiment du un par un, et pas seulement dans l'analyse d'ailleurs. D'où l'idée de Lacan qu'il s'agit de se reconnaître entre congénères, tout comme dans l'amour au fond.

Je voudrais donc maintenant ordonner diverses figures de la contingence finale, telles que j'ai pu les apercevoir.

### *Trois figures de la fin*

Il y a des analyses qui s'arrêtent sur ce que j'appelle une fixation, avec un x, de vérité. Que la vérité ait structure de fiction sans x, ça implique qu'elle ne se fixe pas : elle est toujours changeante, courant derrière son propre mirage. La fiction c'est un mixte de symbolique et d'imaginaire. Arriver à faire fixation avec un x de la vérité, soit fixer une vérité, c'est un changement possible, qui met un terme à l'élaboration de transfert, mais sans ouvrir à la phase finale. Dans ce cas, le sujet, recueillant ce qu'il a construit sous transfert du sens de ses symptômes, se reconnaît dans la façon dont il structure sa relation aux autres, et à la réalité en général, il y consent. Je pourrais dire qu'il s'identifie assez à son fantasme pour croire qu'il connaît sa vérité, et méconnaître qu'elle n'est pas toute, la confondre au fond avec son réel, en

tout cas l'aimer. C'est une autre solution que l'identification au symptôme. Elle ne sort pas de ce que Lacan nomme « fiction de la mondanité », et passe à côté si on veut de l'inconscient réel (ICSR) par une fixation de sens, mais néanmoins elle permet d'arrêter le processus, et non sans satisfaction. Rien à redire au fond. Elle aussi met fin à la plainte, et d'autant mieux que l'analyse, « de la plainte n'a fait qu'utiliser la vérité <sup>24</sup> », disait Lacan. Dans ce cas le sujet s'il fait la passe témoignera de sa vérité propre, plus que du mensonge de la vérité.

Autre cas de figure, la stase dans la phase finale. Le sujet ne méconnaît pas le hors sens qui fait limite à la vérité, il peut même en faire l'épreuve répétée, mais il ne veut pas y croire, il reste un incrédule de l'ICSR. Il s'installe alors dans les interminables satisfactions moroses de l'embrouille, propres à la phase finale, ne cédant pas sur son amour du mirage. Et, s'il s'arrête, ce sera par désenchantement ou simple lassitude de qui a reconnu les limites, peut-être même aperçu son horreur de savoir, mais sans qu'aucune *Aufhebung* subjective ne le soulève. Et dans ce cas, s'il ne fallait pas gagner sa vie, probable qu'il sortirait du champ. À défaut d'en sortir, la psychanalyse sera pour lui seulement un job comme un autre. On peut dire que Lacan s'est évertué pour que la psychanalyse ne soit pas seulement un job, la question est encore présente dans la « Préface », mais une subversion. Serait-ce de l'idéalisme, invendable par les temps qui courent ? Je crois personnellement que Lacan avait raison, même du point de vue du réalisme. Parce qu'au fond si la psychanalyse devait s'éteindre, il y aurait quand même pour elle deux façons de défunter : ou bien, étant sortie de son extra-territorialité, disparaître dans le marais des psy et ce serait la fin de tout avenir, ou bien disparaître sans se renier, du fait que sa subversion propre serait devenue obsolète dans le discours du temps — ce qui laisserait au moins ses chances à un retour possible. Ceci pour dire que la question des suites, qui se pose pour chaque analyse, est strictement nouée aux suites éventuelles de la psychanalyse elle-même. Ce pourquoi Lacan donnait à la passe une incidence politique.

Enfin, une fin par sortie de la phase finale. Quand le travail du transfert a conduit au « je ne peux pas savoir » de fin auquel il faut ajouter le « je ne peux pas ramener le symptôme à zéro », reste à prendre acte de ces deux limites et à se situer par rapport à elles. Là commence le problème de la fin possible, mais au sens où le possible c'est ce qui peut ne pas se produire. En tout cas Lacan a produit des index de cette prise en compte accomplie, qui devraient permettre de la reconnaître, et ce sont des index types là encore, mais tous, des index d'affects. On n'a pas assez accentué ce point. Je les rappelle : dans la « Proposition », c'est la paix qui viendra marquer la fin de ce que j'ai appelé les turbulences ; dans « L'étourdit », c'est le deuil achevé, ouf ! Dans la « Préface », c'est la satisfaction qui marque la fin. Autant dire que l'analysant, s'il est passé, eh bien dans les suites de l'analyse, ce sera un sujet qui désormais assume d'être ce qu'il est de réel, et ça inclut ce qu'il est d'impossible à dire et à savoir. Lacan a nommé ce qu'il est d'impossible, d'abord « en-soi de l'objet *a* », puis réel antinomique à toute vraisemblance. Ça n'empêchera quand même pas l'analysant d'avoir une idée de ce qu'il est comme *sinthome* incluant le fantasme. Dès lors, finies les élucubrations, il ne pense plus à ce qu'il est, il peut le mettre en acte, car les conditions de l'acte ont été réalisées. C'est ça le côté dynamisant de la fin de l'analyse. Et alors, il peut aussi se prêter légitimement, pour d'autres, à tenir la place de la cause. Je dis légitimement car il sait que l'issue est au bout.

Dans les trois cas que j'ai évoqués la variété s'ordonne dans l'ordre du discours et commande aux divers arrêts et franchissements. La question dès lors est de savoir celle qui convient pour faire un analyste. Lacan à partir de 1974, et pas avant, préconisait de choisir, il a même plusieurs fois employé le mot de trier, seulement ceux que marquent ces affects positifs qu'il a nommés enthousiasme ou satisfaction, affects qui, selon ses derniers textes sur le thème, sont requis d'urgence. Dans le premier cas, celui de la « Note italienne » de 1974, l'urgence c'est que la psychanalyse continue à faire « prime sur le marché », elle concerne donc

<sup>24</sup> Lacan J., « Note sur la désignation des passeurs », inédit.

l'extension de la psychanalyse et sa survie dans la civilisation du capitalisme. Dans le second, la « Préface » de 1976, l'urgence c'est de faire l'analyse finie, d'un analyste possible, celui qui peut accompagner les turbulences de la fin parce qu'il a expérimenté l'issue possible. Intension donc. Les choix qu'il préconisait ne sont pas de caprices, ils suivent strictement ce qu'il a élaboré de la structure, et des degrés du processus qu'elle commande.

Mais, et voilà le « mais » de la résistance à la passe et à l'idée d'une fin identifiable, résistance présente en sourdine même dans les Écoles où elle est instituée, les degrés impliquent qu'il n'y a pas de parité entre les analystes. Autrement dit, et Lacan l'a formulé dès 1967, il y en a dont on peut attendre davantage pour la psychanalyse. Avec la passe il proposait de l'évaluer, il disait même de le mettre en cause « aux fins d'examen<sup>25</sup> ». Propos évidemment intempestifs aux oreilles de tous ceux qu'anime l'idéal de parité si fort dans notre époque, alors même que certains croient que les idéaux ont disparu. Chez les analystes lacaniens, on admet aisément qu'il n'y a pas de parité entre les jouissances des deux sexes, mais la disparité des analystes ça fait grincer. D'autant que *l'hystorisation* de l'analyse propre, reduplique l'impossible en jeu dans l'analyse. Alors on veut bien à la rigueur juger des praticiens, admettre qu'il y en a de meilleurs que d'autres, mais pour ce qui est de l'être analyste des analysés c'est autre chose. Lacan lui-même s'est trouvé confronté au fait que pour faire le tri, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, d'où l'idée de s'en remettre aux congénères. Faire appel aux congénères ce n'est pas faire appel au savoir. Au sens propre, biologique, les congénères ce sont ceux qui ont même jouissance et même mode de reproduction. Dans le cas présent les analystes sont dits congénères, car on espère qu'ils ont traversé les mêmes changements de désir et de jouissance, en parcourant tous les degrés du processus jusqu'au désir de l'analyste. On ne fait que l'espérer, en fait. Ce qui me ramène à ce que j'ai déjà dit en d'autres circonstances, que ce qui compte dans le dispositif de la passe, ce sont moins les nominations, toujours aléatoires, que le travail d'École que le dispositif produit, quand il y a une École évidemment. J'entends par là non seulement les exposés mais le travail des passants, des passeurs, des cartels et ce qui s'en transmet qui peut être questionné dans l'ensemble. Je conclus : pour l'analyse, selon Lacan, c'est sa fin qui la constitue en expérience originale, faute de quoi elle n'est que l'expérience tout venant du transfert. De façon homologue, on peut dire que c'est ce travail d'École qui constitue l'École en expérience originale, faute de quoi elle n'est que le tout venant de l'association.

## CONTRIBUTION DES A.E.

**Marcelo Mazzuca (A.E., Argentine)**

### L'analyste analysant

C'est une expression que je prends d'un collègue du Foro Analítico del Río de la Plata (Matías Buttini), et qui d'une certaine façon synthétise au moins une partie du travail préparatoire que l'on accomplit à Buenos Aires, branché vers la Rencontre Internationale de l'École. Ce qui m'intéressa du travail que l'on fit à niveau local ce n'est pas tellement le statut du "analysé" sinon celui de la formation continue de l'analyste, et plus précisément la manière dont celui qui est passé à la place de l'analyste peut reprendre sa position analysante.

Sur ce point je me souviens toujours des mots de Lacan, qui privilégiait les formations de l'inconscient par dessus la formation de l'analyste. En ce qui concerne l'analyste, alors, il s'agirait plutôt d'un "produit" que d'une "formation". C'est pourquoi ma question: que se

<sup>25</sup> Lacan J., « Discours à l'EFPP », *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 19.

passé-t-il avec les formations de l'inconscient lors de la transformation produite par la fin de l'analyse? Deuxième question: quels sont les chemins par où transite la formation de l'analyste dans le cadre d'une École comme la notre?

Ces derniers temps on a suivi Lacan dans ses élaborations sur le lapsus et le symptôme –très présents dans la partie finale de son enseignement-, et l'on est à la tâche de mesurer les conséquences cliniques impliquées dans sa conception de l'inconscient réel. Mais alors, que dire du rêve, dont l'importance dans les témoignages des passants à déjà été suffisamment soulignée? Que se passe-t-il avec les rêves après la fin de l'analyse et l'expérience de la passe? C'est la question que j'essaie de répondre à partir de mon expérience personnelle.

Avant de le faire j'aimerais rappeler ce que la formation de l'analyste doit –au moins pour Freud- à l'usage de l'interprétation des rêves.

### 1. La formation de l'analyste et les formations de l'inconscient

On connaît le conseil que donnait Freud face à la question de: comment pourrait-on devenir analyste? : “À travers l'interprétation de ses propres rêves”. Il considérait cet exercice comme une “précondition”, à laquelle il ajouta bientôt une exigence plus grande: “celui qui prétende s'occuper de l'analyse des autres – disait Freud dans ses *Conseils au médecin* – doit se soumettre avant à une analyse avec quelqu'un d'expert”. Finalement, dans *Analyse terminable ou interminable*, cette condition prend la forme qui suit: acquérir dans la propre expérience de l'analyse la ferme conviction de l'existence des processus inconscients.

À cette condition, que nous admettons comme nécessaire mais pas suffisante, Lacan en ajouta d'autres que l'on pourrait considérer comme des “conditions supplémentaires” et les énumérer de la façon suivante: Une, la conviction qui fait référence à l'inconsistance de l'inconscient, et deux, la conviction qui réfère à l'inexistence du rapport sexuel. Et finalement - en ce qui concerne l'opération -, l'acte de destitution subjective, condition de possibilité d'émergence d'un désir subverti et rénové, un désir de savoir. Même ainsi, il est difficile de soutenir que le rapport à l'inconscient cesse d'exister. En tout cas, le désir qui l'habite en est transformé. On doit alors admettre et interroger l'aspect interminable de cette relation au désir inconscient et de la formation de l'analyste qui dépend de lui.

Pour ces raisons là, je pourrais sur certains aspects coïncider avec Freud, qui proposait aux analystes de reprendre son analyse tous les cinq ans, même si je n'accorde pas sur deux points que je considère essentiels. En premier, parce qu'il ne me paraît pas que l'on puisse déterminer d'une façon générale au bout de combien de temps un analyste doit reprendre sa position analysante. Cela – on le sait- se décide au cas pour cas. Mais fondamentalement – et ce serait ma deuxième objection- parce que je ne crois pas qu'il soit strictement nécessaire de revenir au dispositif freudien pour que l'analyste fasse une place à la condition analysante. Par exemple, Lacan la reprenait – à sa façon- dans le travail de son Séminaire.

Comme le dit Lacan lui-même dans *L'étourdit*, faire l'expérience de la fin d'analyse peut mener l'analysant à se fabriquer une “conduite”, sans pour cela supposer que son inconscient ait été totalement éliminé. Au contraire, c'est sur la base de son rapport à l'inconscient que l'analysé pourrait se faire une conduite. Dans la vie en général et dans son rapport à la psychanalyse en particulier, puisque c'est de cet inconscient - comme dit Lacan- qu' “il se vaut opportunément pour donner une interprétation”. À ceci près qu'il s'agit maintenant d'un inconscient qui a fait la preuve de ses impossibilités: le sexe, le sens, et la signification.

En synthèse, grâce à la proposition de Lacan la formation des analystes compte avec une voie alternative: celle du dispositif de la passe (tout particulièrement) et celle du travail d'École (en un sens plus large).

Mais alors, je reviens à la question initiale: après la transformation et le point de non retour opéré par la passe, quels sont les usages du rêve que l'on peut attendre de cette relation renouvelée à l'inconscient? On sait que le rêve en tant que réalisation du désir va dans une

direction contraire à l'acte. En ce sens, elle est plus une "irréalisation" qu'une "réalisation". Mais s'agit-il de son unique dimension? Ce n'est pas ce que pensait Lacan qui, dans son quinzième Séminaire disait du rêve ce qui suit: "C'est un phénomène qui a beaucoup d'autres dimensions, en outre d'être la voie royale à l'inconscient (...) il y a toute sorte de dimensions du rêve qui mériteraient d'être expliquées". Et en dernier ressort, l'affaire cruciale est l'usage que l'on fait de lui. Est-ce qu'il n'y a pas d'autre chemin vers le désir qui habite ce terrain fuyant du sens, un qui diffère du chemin du déchiffrement, dont l'objectif central est de mettre promouvoir le sens et de vectoriser la parole?

## 2. Les usages possibles du rêve

J'eus déjà l'opportunité de témoigner au sujet de quelques formations oniriques –que j'ai dénommé rêves-indices- qui avaient accompli pour moi une fonction différente: indices d'une position ou décision adoptée face au carrefour du réel, plus précisément face au fait que derrière le dit se cache un dire. L'exemple le plus clair, je le trouve dans un rêve produit une fois terminée l'analyse et avant mon expérience dans le dispositif de la passe. Voilà l'image du rêve: *deux ou trois doigts de ma main fondaient*. Un simple et limpide rêve de castration, sans aucune portée de sens. Tout au plus on pouvait en extraire un chiffre. Il était plutôt une réponse, une prise de position face à l'offre du dispositif de la passe, une procédure ouverte à une décision à prendre.

Je laisse de côté les détails de ce rêve-indice, charnière entre l'analyse et la passe. Je continue avec le récit du seul rêve, postérieur à l'expérience de la passe, où apparaît celui qui fut mon analyste. Je choisis ce rêve parmi d'autres, par ce qu'il indique d'un désir d'École.

La situation du rêve était comme suit: je me rendais à la maison-cabinet de mon ancien analyste, où se trouvaient aussi d'autres personnes qui semblaient former part d'un groupe d'étude. *L'ambiance était très décontractée et amusante. Sur une petite table s'appuyait un livre dont les couvertures étaient jaunes, avec quelques lignes d'autres couleurs (comme si c'étaient des serpentines), et avec quelques marques (comme si une partie de ses caractères étaient rayés). Il s'agissait d'une publication de celui qui fut mon analyste, avec ses collaborateurs, sur le sujet de l'acte analytique. Je demande avec intérêt quel est le contenu de la publication, mais mon ancien analyste lui ôte toute importance et valeur. Finalement je me retire de cette maison-cabinet, en sentant que je n'étais pas tout à fait bienvenu*. Jusqu'ici le rêve.

Ce que je pus avertir rapidement, c'est la ressemblance de la couverture du livre du rêve avec la version en papier que j'ai du *Séminaire 15*. Mais surtout la similarité avec le panneau publicitaire d'un des candidats au gouvernement de Buenos Aires. La stratégie publicitaire de cette campagne graphique était comme ça: il était exposé –sur un fond jaune avec des serpentines de couleurs –une photo avec le portrait de personnes avec qui évidemment le candidat à la présidence ne sympathisait pas du tout. Par exemple, une personne avec le T-shirt du River Plate (équipe de football avec qui je sympathise), rival historique du Boca Juniors (club duquel le Chef du gouvernement fut président). À cela s'ajoutait la légende: "vous êtes bienvenu". À ceci près que le panneau que j'avais vu pendant ces jours avait souffert d'une sorte d'intervention urbaine, qui valait comme interprétation. Sur le mot *VOS* ils avaient ajouté un trait à la lettre *V* (en la transformant en un *N*), et ils avaient en plus brouillé le caractère *S*, en transformant la phrase de "Vous êtes bienvenu" (*Vos sos bienvenido*) en "Vous n'êtes pas bienvenu" (*No sos bienvenido*). Jusqu'ici ce qui viendrait à la place du reste diurne qui motiva le rêve.

J'ajoute qu'en ces temps-là je m'intéressais à l'étude du Séminaire de Lacan sur l'acte psychanalytique, ce que finalement je fais en ce moment au sein d'un travail de cartel. Je m'étais dit à moi-même que je ne pouvais laisser passer plus de temps sans lire ce Séminaire en détail, à un moment où mon expérience de la passe et ma tâche comme AE étaient en train de perdre un peu de force et de vivacité. Evidemment, j'étais en train de chercher quelque Autre qui m'apporte le savoir sur l'acte psychanalytique, et j'entends que c'est d'ici que surgit la

valeur du rêve. C'est comme si je recevais cette réponse: *tu n'es pas bienvenu, il n'y a rien dans cette consultation ni dans ce livre qui puisse te servir. Tu devras t'arranger avec ce que tu as réussi à savoir sur l'acte à partir de ta propre expérience comme analysant, et éventuellement la reprendre depuis les limites de ce savoir.*

Alors, pour finir, je vous laisse quelques impressions du petit travail que comme "analyste-analysant" je fis de cette dernière formation onirique.

1. Première, que l'effet d'affect fut clair et tranchant: à partir de là je repris avec beaucoup plus de force et d'enthousiasme la tâche que je menais à bout en qualité d'AE.

2. Deuxième, que le mot *cartel* -seul élément du rêve qui admettrait fonctionner comme signifiant- représente le rêveur pour l'Autre de l'École et le pousse à la position d'analysant.

3. Troisième, que ce petit espace et ce bref lapsus temporel que le travail du rêve ouvre à nouveau et opportunément, actualise les bords de la lettre à travers lesquels l'acte trouve son point d'appui et sa condition de possibilité.

4. Quatrième et dernière, que le sens que j'attribuerais au rêve – s'il en avait un- serait le suivant: *il n'y a pas de doctrine de l'acte analytique qui assure sa subsistance.* Ce qui m'évoque un commentaire de Lacan que je cite pour terminer: "Il est très gênant – disait Lacan – que chaque psychanalyste soit obligé, puisqu'il est nécessaire qu'il y soit obligé, à réinventer la psychanalyse".

*Traduction de Marcel Ventura*

**Cora AGUERRE (A. E., Espagne)**

## Le devenir du symptôme

Au départ, le symptôme se présente comme souffrance, empêchement, barrage, ce qui va mal, comme le disait Lacan dans sa conférence la Troisième, "ce qui se met en travers". Pour que l'expérience analytique se mette en marche, il faut aussi que le symptôme se présente comme énigme, qu'on veuille en savoir quelque chose et que cette interrogation s'adresse à l'analyste.

Au début de sa pratique clinique, Freud postula et s'appuya sur le versant symbolique du symptôme mais très vite il remarqua qu'il y avait quelque chose qui résistait et qui insistait. Quelque chose se satisfaisait dans le symptôme et cette découverte le conduisit à ouvrir une nouvelle voie de recherche pour rendre compte de ce déplaisir paradoxal auquel le sujet était attaché, qui insistait et ne cessait pas.

Dans les Conférences d'Introduction à la psychanalyse, deux d'entre elles, "Le sens des symptômes" Conférence N° XVII et "Les modes de formation des symptômes", Conférence N° XXIII, dont Lacan recommande la lecture dans la Conférence de Genève sur le symptôme en 75 marquent le virage de Freud : la vérité du symptôme est en jeu et elle s'articule à la jouissance.

Dans la conférence N° XXIII, Freud indique: "Le symptôme reproduit d'une manière ou d'une autre cette satisfaction de la première enfance, déformée par l'angoisse qui naît du conflit". Il poursuit en disant que "la satisfaction qui naît du symptôme est de nature bizarre"<sup>26</sup>

Que le symptôme ait un sens joui est présent dans ces conférences. Freud l'appelle satisfaction et il s'agit d'une satisfaction dont le sujet se plaint. Freud évoque le conflit psychique inconscient, sous la pression duquel se forme le symptôme, comme mode de

<sup>26</sup> S. Freud. Conferencia de Introducción al Psicoanálisis. Conferencia XXIII: p.333. Volumen XVI. Amorrortu Editores.

jouissance. Il se réfère à la cause des symptômes : “Avec l’analyse des symptômes, nous avons connaissance du vécu infantile dans lequel s’est fixée la libido, et à partir duquel se sont formés les symptômes.”<sup>27</sup> Pour Freud, la clé de la formation des symptômes est pulsionnelle, et la satisfaction pulsionnelle est un réel.

La question du symptôme accompagne l’expérience analytique du début à la fin. Dans la passe, il s’agit de rendre compte de ce qu’a été le devenir du symptôme et comment, à partir d’un dispositif de parole, il est possible de changer quelque chose au noyau de jouissance. La satisfaction pulsionnelle est en jeu dans l’expérience analytique, et la question qui se pose est bien : comment le sujet peut-il trouver un nouvel arrangement avec la jouissance?

L’ombilic du symptôme, “la matière initiale”, avec laquelle le symptôme se nourrit, c’est ce que Freud appelle “le sexuel comme traumatique” et c’est aussi ce à quoi Lacan se réfère lorsqu’il dit qu’il n’y a pas de rapport sexuel. L’entrée du signifiant dans le vivant constitue un traumatisme, qui le confronte au sexuel et introduit le sujet à une discordance de laquelle il ne pourra pas sortir.

Il n’y a pas de rapport sexuel qui puisse se formuler dans la structure des êtres parlants. Le rapport sexuel ne peut pas s’écrire, il y a un trou, un hiatus entre deux modes de jouissance, le mode masculin et le mode féminin, qui ne permet pas la complémentarité du couple. Il y aurait là une vérité à partir de laquelle se construirait la vérité, la variété du symptôme. Freud postule que les symptômes sont toujours au service de la satisfaction sexuelle, ou pour le dire autrement, répondent à ce défaut du rapport sexuel, y répondent d’une façon singulière, ce que chacun rencontre à partir de la contingence pour pouvoir faire avec ce qui ne va pas. Lorsque nous faisons appel à un analyste, c’est que la réponse que nous nous donnons ne suffit plus à nous soutenir, pour pouvoir faire avec.

Dans la Conférence de Genève, Lacan, comme Freud dans la conférence XXIII, postule que les choses se produisent très précocement. Les symptômes se cristallisent très tôt pour le sujet, ils sont le résultat de la façon dont l’enfant s’est imprégné du langage. Dans cette conférence il parle de la marque qu’a laissé le désir des parents et de la façon dont l’enfant a été parlé par eux, comment s’est instillé une façon de parler. Il se demande: « Comment a-t-on pu à ce point méconnaître jusqu’à Freud, que ces gens que l’on appelle des hommes, des femmes éventuellement, vivent dans la parlote? » L’accent est mis sur la langue, sur la façon dont elle s’introduit et donne un corps. Le premier traumatisme serait donc celui de la langue qui marque le vivant. Il est tout à fait certain que c’est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel et tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C’est, si vous me permettez d’employer pour la première fois ce terme, dans ce *motérialisme* que réside la prise de l’inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n’a pas trouvé d’autres façons de se sustenter que ce que j’ai appelé tout à l’heure le symptôme »<sup>28</sup>. Il ne s’agit donc pas seulement de la parole parlée mais de celle entendue, pour tel ou tel dans sa particularité. Il y a un choix du parlêtre de privilégier certains signifiants parmi d’autres, et cela se retrouve tout au long de la cure et prend effet dans l’expérience analytique. Il y a certains éléments que le sujet choisit, qu’il privilégie parmi d’autres et qui déterminent son existence.

Dans mon témoignage, j’ai fait part du “Tu as été et tu restes très aimée” que j’ai entendu de l’Autre maternel dans mon enfance et qui a déterminé mon existence. L’Autre nous parle, et sa parole nous marque, nous imprègne, affecte le corps et fait sillon, elle prend effet sur le vivant. Ce “très aimée” me laissait dépendante de l’Autre dans une relation

<sup>27</sup> S. Freud - Op. Cit., p.334. Volumen XVI. Amorrortu Editores

<sup>28</sup> Op.Cit. Página 126.

fermée, étouffante qui m'apparaissait mortifère. Au très aimée, je répondais par un "se faire aimer" qui induisait un renoncement de vie. Je me trouvais prisonnière et je répondais, depuis un idéal, à partir des signifiants maîtres. Lorsque, à partir de l'expérience analytique et la chute des signifiants maîtres a pu s'opérer la séparation, ce "très aimée" se transforma, à partir de l'équivoque de la fin, certains verrous ont pu sauter, ne laissant que la partie libidinale, la trace du désir et de la vie. Un revirement du mortifère au vivifiant.

A partir de la parole, l'expérience analytique a des incidences sur le réel de la jouissance d'un sujet. De nouvelles inscriptions se produisent, elles ont des effets sur la vie et permettent un changement par rapport au désir et à la jouissance.

La parole fait marque. Par le biais de l'écriture, la parole creuse son sillon et tout ce qui est de l'ordre de l'écrit tourne autour du trait unaire, de l'Un. Marque de cette coalescence entre parole et jouissance, entre symbolique et réel. C'est grâce à cette coalescence que dans le dernier enseignement de Lacan le terme sujet est remplacé par celui de parlêtre. Les signifiants s'incarnent dans le corps, c'est pour cette raison que Lacan dit dans son séminaire que le signifiant est cause de jouissance.

Dans le symptôme est en jeu la dimension de la répétition et celle de la fixation. Le symptôme comme ce qui ne cesse pas de s'écrire et qui prend appui sur cette marque, sur cette trace, dont Lacan nous parle dans la Conférence de Genève. Il convient de distinguer la répétition du symptôme dans la cure de ce qui reste comme symptôme à la fin. Qu'est ce qui perdure, ce qui insiste comme trait, et qu'est-ce qui cesse, les verrous qui sautent dont parle Lacan. Lacan élabore le concept de répétition en 1964 et ce qui en jeu c'est le Réel. Les thèses qui se réfèrent à la répétition portent sur l'union entre le sujet et le réel. Dès que la répétition se manifeste sous une forme constante et non évanescence elle fonctionne comme indice du réel au cœur des phénomènes inconscients. La répétition c'est la réitération de la marque, de l'Un, contingence inscrite comme nécessité, qui concourt à l'écriture.

Dans L'envers de la psychanalyse, séminaire XVII Lacan énonce que le trait unaire c'est ce qui a fait marque, trait dans la relation à la jouissance. C'est un bâton et sa meilleure représentation c'est la trace de l'écriture. Il constitue l'élément de base de l'inconscient et opère doublement, d'une part il produit la jouissance, et d'autre part son vidage. Le trait unaire agit sur l'être vivant sur le réel, comme la science dit Colette Soler dans son livre « la répétition dans l'expérience analytique ». L'apparition des pulsions partielles est un effet de la marque qui fait surgir le trou, la faute et le pulsionnel en jeu. L'objet a a consistance de vide et s'aborde par le travail analysant. L'association libre amène le sujet a pouvoir circonscrire par la parole, le pulsionnel en jeu. Après de nombreux tours et détours à partir du dit et du non-dit, le dire en jeu s'éclaire. C'est seulement à la fin que l'objet apparaîtra avec cette consistance de vide. C'est au moment où chute l'Autre de la demande que l'objet a apparaît comme ce qu'il est, semblant. Derrière l'objet a il y a le vide, l'ouverture au réel de la structure.

La traversée du fantasme implique que le sujet s'approche du vide, ce qui peut s'avérer inconfortable. L'analysant se voue à la sécurité et au confort que lui confère le fantasme qui permet de voir toujours la même chose, qui rassure, bien que ce soit une fausse assurance. Le fantasme est la réponse que le sujet donne à la castration de l'Autre, au non rapport sexuel, et sa traversée confronte au trou. La question est alors de savoir si le sujet peut se séparer de cette demande de l'Autre dans son mode vivre la pulsion.

Dans *Télévision*, Lacan dit que le discours analytique promet du nouveau. Que serait le nouveau? Dans l'analyse s'agit-il seulement de lecture ou bien d'une expérience d'écriture? Qu'est-ce qui pourrait donner au parlêtre la possibilité de vivre autrement le pulsionnel, comment pourrait surgir la satisfaction de fin qui serait le grand virage au regard du

symptôme de départ, lequel se présente comme une plainte qui s'accompagne d'une satisfaction, une satisfaction qui implique la souffrance?

Dans le fantasme, est en jeu la castration et la tentative du parlêtre de fonctionner comme bouchon de la castration de l'Autre. Lorsque le sujet parle en analyse, il commence à se souvenir et percevoir le lieu qu'il a occupé pour l'Autre. L'analyse nous conduit à interroger le désir de nos géniteurs mais pas seulement, aussi notre implication dans la réponse. Ces questions sont présentes dans la cure à partir de la mise en place du transfert. La cure nous permet de nous séparer de l'Autre de la demande et de prendre en charge le désir et la jouissance en jeu. C'est un long parcours, cependant à partir de mon expérience je pourrais dire que nous passons beaucoup de temps en va et vient, percevant le lieu que nous avons occupé pour l'Autre mais il est difficile de le cerner clairement pour pouvoir en tirer les conclusions qui nous délogent de ce lieu. Dans mon témoignage, je disais que cela: "je le voyais et je ne le voyais pas"; je le voyais et il se voilait à nouveau puisque c'est une zone difficile d'approche.

L'expérience de la psychanalyse touche le fantasme, c'est une opération sur le fantasme et c'est ce qui se permet de sortir de l'embrouille, du pétrin, et qui permet de passer de l'impuissance à l'impossible. En analyse, grâce au moyen d'une opération symbolique, il s'agit finalement de délimiter quelle a été l'expérience spécifique de jouissance, le point de fixation de la pulsion, en tant que l'inscription d'une satisfaction au niveau du corps en lien à la demande de l'Autre. Se faire être. Se faire sucer, se faire entendre, se faire voir, mis en jeu dans le décours de l'analyse grâce au transfert qui à la fin apparaît un peu moins voilé. Nous nous plaignons de la gloutonnerie de l'Autre mais ce que nous découvrons c'est notre propre implication silencieuse et insistante dans ce se faire être. C'est pour cela que Lacan insiste sur le fait que la fin de la cure est en relation avec la traversée du fantasme.

Lorsque cela a lieu, du « se faire être pour l'Autre », du « être lié à la demande » à l'être du symptôme propre, il est possible d'aller au-delà de la demande et faire un autre usage du symptôme, non plus au service de l'Autre, mais plutôt en s'appuyant sur le symptôme. Dans le décours d'une analyse il y a le passage d'une position d'objet en fonction dans le fantasme à une position de sujet, sujet de désir ou parlêtre, selon le dernier enseignement de Lacan.

Le fantasme fonctionne comme défense face au désir de l'Autre. Et lorsque chute l'Autre, le sujet se confronte à la castration de l'Autre, à sa propre castration, il peut alors passer de l'aliénation à la séparation. Il n'y a alors plus d'écran qui permette de voir toujours la même chose, il y a plutôt la prise en compte de la contingence. La question de l'expérience analytique inscrit la traversée du fantasme et conduit à "faire voler en éclat le symptôme".

Dans mon expérience à partir de la traversée du fantasme, je me suis d'abord sentie enthousiaste, l'allégresse de fin, mais en repensant à ce moment, je reconnais qu'il y a eu pour moi un temps où je me trouvais un peu perdue. Quelque chose était tombé, je me sentais allégée et cependant désorientée. Il y eut pour moi un temps de silence, autre temps de travail et à partir de là, un pouvoir faire avec le symptôme, un pouvoir faire qui n'était déjà plus au service de l'Autre.

Peut-être pourrais-je dire que s'expérimente d'une nouvelle manière les limites et les possibilités et que le désir peut se réaliser. La décision de présenter la passe est aussi un acte, qui permet de sortir de l'indétermination et dans lequel on prend une décision. L'acte émerge là où il n'y a pas d'écriture à partir du "Il n'y a pas". Quelque chose saisit l'acte au-delà du sujet. L'expérience de la passe permet de réécrire l'histoire, de la nouer, mais cela concerne aussi l'expérience analytique. C'est pour moi un point très important de l'expérience de passe et de ses effets. Pour moi ce fût une expérience de

bouleversement, celle de transmettre à un autre, qui est aussi dans un moment de passe, ce qui à partir de la parole a pu être cerné et ses effets sur le devenir du symptôme. Bouleversement dans un premier temps et allègement dans un second temps.

Je vais tenter de l'articuler à partir de deux points.

Depuis l'hystérie jusqu'au virage final, la chute du père permet un changement très important à la fois un virage et quelque chose de nouveau. Sortir de la position de soutenir l'Autre et de l'insatisfaction, vers la possibilité d'un désir effectif. D'autre part, dans la cure et à la fin, il y a quelque chose du neuf qui s'inscrit. Dans l'hystérie, je dirais que le sujet peut passer de la non inscription de l'être en tant que sexué à assumer une position sexuée et accéder à la féminité. Le sujet hystérique a des difficultés avec son être sexué. La mascarade ne fait pas le féminin. Dans certaines occasions la mascarade est seulement un semblant mais la féminité ne se juge pas dans la possibilité de se faire désirer par l'Autre plutôt dans le pouvoir se faire semblant d'objet pour, de cette façon avoir accès à la féminité. Lorsqu'une femme est plus du côté du phallus, elle est protégée de la féminité aussi. C'est aussi ce qui est en jeu à la fin de la cure mais si nous parlons d'une nouvelle satisfaction, nous devons conclure que le désir, le corps et la jouissance sont aussi en jeu. Là serait ce nouveau qui peut s'inscrire, l'être sexué du sujet. Pouvoir consentir au Pas-toute de la féminité et au réel en jeu dans l'être féminin.

La castration est au centre de la question et le sujet féminin à partir de son expérience en analyse, créé, invente, une réponse qui ne vient plus uniquement du phallus. La castration cesse de ne pas s'inscrire et elle s'inscrit. Lacan le dit de différentes façons: "l'analyse fait de la castration sujet" ou bien "L'hystérique ne se perçoit comme castrée qu'à partir de l'expérience analytique."<sup>29</sup>

Pour Lacan, la question de la fin de la cure n'est pas tant le devenir de l'inconscient que le devenir du symptôme c'est à dire la façon de suppléer à ce qui manque dans la structure.

Dans mon témoignage j'ai mis l'accent sur le fait que pour moi, dans l'enfance, ce qui éveillait ma curiosité c'était ce que je voyais et j'écoutais autour de moi, les avatars de ma famille. La rencontre très tôt avec la mort, la folie, et la sexualité marquèrent un intérêt tout particulier pour vouloir savoir comment on faisait avec cela. Le savoir m'allégeait, rendait cela moins insupportable. Cela me laissait très impatiente, essayant de tempérer, de résoudre les conflits, de les entendre. J'étais de quelque façon la confidente mais cela m'empêchait de m'investir avec succès pour apprendre, pour étudier, toujours occupée, absorbée, habitée par ces autres questions, par les misères et les drames familiaux. Le scolaire me paraissait vain, sans aucune importance. Pour ces raisons, cela faisait symptôme pour moi, et adolescente, je fus accompagnée vers un analyste tant ma position me laissait dépendante de l'Autre, angoissée et inhibée. Ce que je voyais et que j'entendais, me dépassait, me faisait souffrir et me laissait dans une jouissance mortifère qui m'étouffait.

L'expérience analytique permet que ce qui constituait un obstacle, une souffrance, puisse se transformer et que, de cette curiosité, de ce vouloir savoir ce qui animait les autres dans la vie, comment ils faisaient l'amour, le désamour, la folie et la mort, de ce tissu, à partir de la traversée du fantasme et de l'expérience du vide, ma curiosité puisse devenir désir de l'analyste qui se tresse avec le symptôme.

Il s'agit d'une curiosité délimitée, d'un vide curieux reprenant les paroles de Colette Sepel, où ce qui se rencontre c'est qu'il y a quelque chose pour les êtres parlants, pour les parlêtres, quelque chose qui ne va pas, quelque chose sans remède pour lequel il n'y a pas de médiation possible. Il y a seulement des inventions, des façons de faire avec, avec ce

<sup>29</sup> Jacques Lacan. Compte rendu du Séminaire La logique du fantasme. Autres écrits. Ed. Seuil, Paris 2001, p.323.

qui ne va pas. Le mode de faire avec est symptomatique, il porte la marque, le sceau de chaque un.

*Traduction de Lydie Grandet et Irène Garrabé*

### **BIBLIOGRAPHIE**

FREUD, S. 1916-1917. Introduction à la psychanalyse. Conférence XVII et Conférence XXIII. Obras Completas Sigmund Freud. Volumen XVI. Amorrortu Editores.

LACAN, Jacques. "Lituraterre", 1971.

LACAN, Jacques. "La troisième" Conférence de Jacques Lacan (novembre 1974)

LACAN, Jacques. "Conférence de Genève sur le symptôme" Jacques Lacan (1975).  
Intervenciones y Textos 2. Editorial Manantial. (2010).

LACAN, Jacques. "Seminario XXIII: Le Sinthome", Jacques Lacan, (1975-1976)

SOLER, Colette. "La répétition dans l'expérience analytique", Editorial Manantial, (2004)

IZCOVICH, Luis. "Usages du fantasme". Cours 2006-2007.

## Travaux des cartels de la passe

### CARTEL 1

**Marc STRAUSS (France)**

## Se faire entendre, ou la marque de suspension du singulier

Que disent les cartels de la passe en répondant « Oui » ou « Non » au passant, sinon « Entendu » ou « Désolé, pas entendu. Impossible de savoir où ça n'est pas passé : chez vous déjà, chez les passeurs, chez nous... »

Evidemment, il serait plus reposant pour les cartels de n'avoir pas en plus à faire entendre aux membres de l'Ecole ce qu'ils ont entendu. Où il s'avère que la charge du passant et celle du cartel est la même : se faire entendre.

Mais comment peut-on savoir que l'on s'est fait entendre ? Par la réponse obtenue, évidemment. Et plus elle est courte, moins il y a de risques de malentendus. La plus simple est donc de s'entendre dire oui par celui à qui l'on s'adresse. Un oui qui n'est pas nécessairement un oui d'assentiment à ce qui a été dit, mais qui peut très bien se limiter à signifier que l'on est écouté et entendu comme parlant.

### Dialogue

C'est même là l'amorce même de notre pratique : dire oui au patient pour l'encourager à parler. Il est en fonction, que nous prononcions ce oui ou que nous nous contentions de le signifier par un vague grognement, voire que nous le gardions silencieux.

Mais là encore, ce oui n'est qu'inaugural. Encore faut-il au locuteur savoir ce qui a été entendu de ce qu'il a dit. Le plus souvent cette tâche incombe à l'auditeur présent qui énonce par sa réponse ce qu'il a entendu, reprenant ce que le premier a dit et y ajoutant les réactions de son cru, pensées et émotions, conscientes comme inconscientes. Le locuteur sera alors satisfait de recueillir par la réponse de l'autre le signe qu'il a été entendu, comme être parlant aussi bien que dans ce qu'il a dit de lui-même. Cela pourrait lui suffire à éprouver de la gratitude pour son interlocuteur, mais notre sujet a un problème : s'il sait plus ou moins ce qu'il a voulu dire, de quoi il a voulu parler, il ne sait pas ce qu'en réalité il a dit de lui. L'autre, l'interlocuteur, l'a interprété. Le sujet veut donc savoir ce qu'il a dit et il va le faire dire à son interlocuteur. Pour cela, il va rétorquer à partir de sa propre interprétation de ce que l'autre a interprété, et ainsi se poursuit le dialogue...

Nous pouvons résumer la vie des parlêtres à des déplacements en fonction des dialogues qu'ils entretiennent avec leurs interlocuteurs multiples, qu'ils soient choisis ou obligés le plus souvent, à commencer par les parents. Et il s'en déduit que tout dialogue, au-delà de sa multiplicité, porte inévitablement la question de l'Être et qu'il ne s'interrompt qu'avec le dernier mot, avec la mort. Autrement dit, le sujet n'aura jamais su s'il a été entendu dans ce qu'il voulait dire.

### Dialogue analytique

Nous le savons, la voie analysante est la seule parmi les discours qui fasse lien de parole en ne reposant pas sur cette logique du dialogue, logique linéaire où l'encore à venir est

supposé justifier et expliquer le présent. A l'inverse, la voie analysante en effet interprète l'interprétation au lieu de la repousser indéfiniment dans le temps futur.

Qu'en est-il en revanche de la voie du passant au cartel et de celle des membres des cartels aux membres de l'École. Peuvent-elles aussi prétendre échapper à la fausseté du dialogue classique et se réclamer de l'analytique ?

Nous aimerions pouvoir dire oui. Mais avant de pouvoir juger de la pratique, il nous faut éclairer la théorie qui soutient et légitime ce jugement dans l'expérience. Ainsi, rappelons ce qui distingue les voies du discours analytique de celles du discours du maître, puisque c'est ce dernier qui institue et régule le dialogue.

La différence porte sur la valeur accordée au signe que l'on a été entendu, au « oui » venu de l'autre. Est-il satisfaisant ou non ?

« Je me suis fait entendre comme parlêtre, c'est ce que je voulais. » pourrait être imaginé comme suffisant. Mais nous avons vu que le dialogue ne s'instaurait que parce que ce oui était au sujet parlant une réponse insuffisante, et donc insatisfaisante. En effet, en écho à tout dire se pose aussitôt la question de ce qui a été dit : « Mais quel est ce Je que je me dis être, et qui par-là déjà et seulement existe ? Que voulait ce Je dire ? ». Impossible de le savoir sans passer par ce qu'en dit l'autre, et donc sans amener cet autre à dialoguer avec nous, autre qui représente en fait l'Autre de la vérité.

Y a-t-il moyen d'échapper à cette malédiction du sens, qui échappe toujours n'est jamais que promesse sans acte conclusif ? Le problème en effet n'est pas qu'il n'y ait pas de sens, mais au contraire qu'il y en a à la pelle. Plus précisément, il y en a autant que de substances occasionnelles du fantasme, mais leur coexistence fait plutôt cacophonie que sens unique et assuré. Quant au sens le plus intéressant, celui de la reproduction des corps sexués par leur accouplement, le sens du rapport sexuel : rien ! Pas même une substance occasionnelle convenable pour s'y substituer réellement ! Malgré les « sens-à-la-pelle », dits aussi partiels, le sens manquera toujours dans son aboutissement, puisqu'il en est au moins un qui ne sera pas calculable.

Nous le savons, mais quand même... nous dialoguons. Nous continuons à faire semblant que le sens sera finalement délivré, nous faisons semblant d'accorder foi à la promesse de l'Autre. La promesse que nous y avons inscrite, car pour ce qui est de l'Autre vraiment Autre, celui avec lequel nous articulons ce que nous disons, il est un Autre barré. Il est même barré, au sens vulgaire dont Lacan s'autorise dans le séminaire XX, à propos du sujet qui se barre quand on lui marche sur les pieds. L'Autre ne se barre pas quand on lui marche sur les pieds, il n'en a pas sauf quand il se fait poésie ; l'Autre se barre quand on veut lui faire dire la vérité, spécialement sur ce qu'aurait été un rapport sexuel. Pas de témoin du rapport sexuel, qui pourrait s'en faire le passeur auprès des parlêtres.

Il y des prêtres bien sûr, qui attrouperont leurs congénères se faisant les garants de la vérité du rapport qui a été révélé à leurs prédécesseurs. La forme la plus achevée, selon Lacan mais il s'en explique de façon assez convaincante, de cette fonction de prêtrise est la religion de la Croix et de la Résurrection. Elle lui paraît ainsi parce qu'elle formule par un mathème, celui de la trinité, l'historiole du Christ. La Trinité en effet n'est pas une affaire de bonnes paroles et de trahison mais un truc strictement mathématique, de la plus abstraite des mathématiques même, celles des nombres, qui démontre l'Un en Trois, donc le Quatre. C'est pour cela que l'Église est vouée à tenir le coup, il n'y a pas façon plus irréfutable de démontrer l'Un divin à partir du rapport entre deux, le Père et le Fils, qui sont trois puisque s'y ajoute le Saint Esprit. Reste que ce rapport, s'il fait l'Un irréfutable, ne fait pas pour autant l'Un du rapport sexuel, qui du coup se fait pêché, pêché du sens sexuel dans lequel l'Église ne peut que retomber.

### Dialogue toujours

Nous revenons donc notre Autre qui ne fait pas rapport, parce qu'il est barré, comme nous le démontre le symptôme. Comment se faire entendre si l'on sait que l'Autre est barré ; et même pourquoi le tenter encore dans un dialogue dont la vanité a été dévoilée ?

Reste la satisfaction première, celle du seul « Oui, je vous entends dire » dont la question du sens nous avait détournés. Le sujet peut-il la trouver « satis-faisante », trouver qu'elle en fait assez ? Qu'elle ait été oubliée derrière la quête de son sens ne l'empêche pas en effet d'exister, et avec elle seule déjà la certitude pour le sujet qu'il est, comme entendu, donc reconnu comme parlêtre. Quoi qu'ait dit le sujet, n'est-ce pas là le plus important, comme preuve et reconnaissance de l'être de parole, faisant des analystes les interlocuteurs possibles d'un tout-venant encombré, comme tout parlêtre, du minerai précieux de son dire, englué jusqu'à en être perdu dans la gangue de ses dits.

S'ajoute que ce savoir de l'importance du dire, enfin acquis par le nettoyage des sens fixés auquel procède une analyse, a une incidence sur les formes de dialogues que le sujet peut choisir d'entretenir. En effet, il n'est plus comme auparavant demandé à aucun interlocuteur en particulier d'assurer la fonction de reconnaissance de la vérité. De surcroît, le sujet sait que pour être et se maintenir comme être de parole, il vaut mieux ne pas trop s'engager dans des dialogues par trop mensongers, qui prétendraient imposer leur promesse comme condition absolue et comme vérité dernière. Le sujet peut donc opter pour des dialogues où la parole ne s'affirme pas trop menteuse, où la forme de promesse retenue ne veut pas s'imposer comme la seule valeur valable. Des dialogues donc où résonne l'autre valeur, celle du plaisir de dire et d'être entendu comme disant, du plaisir de se faire entendre.

Nous opposons là l'ancienne parole pleine de Lacan, qui devient un dire qui fait résonner une satisfaction qui s'accommode de l'Autre barré, et la parole vide, qui consiste de l'Autre, en le faisant consister. La parole pleine, non seulement s'accommode du manque dans l'Autre au sens où elle y prend son appui véritable, mais elle s'en accommode aussi au sens où elle en fait son assaisonnement, son épice. L'épice de l'Autre barré dans les dits, c'est bien sûr l'effet de *lalangue*, qui est d'autant plus satisfaisant qu'on ne lui demande plus aucun sens, qu'elle ne fait plus question suspendue à la réponse de l'Autre.

Bien sûr, tout cela nécessite quand même et toujours le cadre d'un dialogue, et donc le sens y est inévitable. Mais c'est là un sens relevé, marqué par l'Autre barré, qui prouve l'existence d'un dire qui se satisfait en soi. Et le discours qui met aux commandes dans le dialogue cette marque, la valorisant au-delà du sens, quel qu'il soit, est bien sûr le discours analytique. Pour le sujet qui en prend la mesure, le statut de celui à qui il s'adresse change et ce qui faisait jusque-là la visée de son dialogue analytique n'a plus cours. Reste à prendre la mesure de la vanité de cette satisfaction si elle continue de se consommer en solitaire, sur un divan. Vanité non en termes de quantum de satisfaction mais en termes de « rentabilité ». Elle n'est pas rentable parce qu'elle se consomme seul, donc elle n'essaime pas, ne se transmet pas.

### La preuve d'un dire chez Lacan

Pour en venir au passant dans la passe, aux cartels dans l'Ecole, arriver à faire entendre l'ex-sistence d'un dire est donc ce qui ferait preuve du dialogue spécifiquement analytique. Ainsi s'opère parmi les membres du cartel comme de l'Ecole la transmission du discours qui met la reconnaissance d'un dire au-dessus de la vérité des dits.

Mais la question reste entière de savoir comment il est possible de faire entendre le fait que se faire entendre suffit à la satisfaction. Impossible en effet si l'on n'est pas Joyce de ne pas s'inscrire dans un dialogue et il faut bien faire entendre la satisfaction du non-sens malgré le sens obligé. Qu'est-ce qui garantit que ce n'est pas là encore la quête du sens de son Etre que le sujet veut faire entendre, s'en remettant à l'Autre de la vérité pour le lui signifier en retour ?

Sur ce que serait se faire entendre, Lacan donne un exemple au début de sa dernière leçon du séminaire XIX, ...ou pire. Comme toujours, ses petits commentaires introductifs à ses leçons ont un air anodin : Lacan y parle de sa personne, du contexte, de son auditoire, bref il situe son propos avant d'entrer dans la partie proprement théorique de sa leçon. Mais, à le lire de près, c'est-à-dire dans une édition non expurgée, on peut s'apercevoir que souvent la partie théorique qui suit consiste en une élucidation de cette introduction toute personnelle. Ainsi, s'il n'y a pas de métalangage chez Lacan, il n'y a pas non plus chez lui ce que l'on nous permettra d'appeler des « infrapropos ».

Il part donc dans cette dernière leçon du fait qu'il prend congé de son auditoire et se demande comment le faire valablement, d'une façon qui convienne dans son discours.

« Aujourd'hui, je prends congé de vous. » Par cette première phrase, Lacan situe d'emblée son séminaire dans la dimension de ses relations à ses auditeurs. Il ne dit pas « Aujourd'hui c'est mon dernier cours de l'année », ou « Aujourd'hui je m'arrête pour cette année ». Il quitte ses auditeurs, qui sont venus et lui ont été fidèles. Un peu amer, il en épingle aussi d'autres, qui ne sont venus là que pour ce congé, autrement dit pour être surs d'être débarrassés de lui, le temps des vacances au moins : misérable victoire qui ne permet pas de « pavoiser », et il ne se prive pas de le leur envoyer à la figure.

Donc, il se demande ce qu'il peut faire : « Bon! Qu'est-ce que je peux faire? », et exclut de se résumer : « Que je me résume comme on dit, c'est absolument exclu. » En effet, résumer dans le discours analytique est impossible puisque l'Autre barré implique qu'il manque le point qui permettrait de boucler ce qui a été dit en l'englobant dans un tout. Quoiqu'il se soit dit, il reste à dire ce qui dans ces dit en a fait le dire, et résumer n'est pas jamais dire.

Lacan oppose au résumé ce qui lui paraîtrait convenable : « Que je marque quelque chose, un point, un point de suspension. » Il vise donc quelque chose qui est de l'ordre de l'écriture, une marque qui fasse point de suspension, soit non seulement le point final de l'année mais aussi et surtout le point où ses dits peuvent s'accrocher.

Il s'interroge et hésite sur la façon de réaliser ce programme : « Bien sûr, je pourrais dire que j'ai continué de serrer cet impossible dans lequel se rassemble ce qui est pour nous, pour nous dans le discours analytique, fondable comme réel. » Ce point de suspension ne serait pas faux mais n'aurait rien de spécifique et donc rien de neuf, ce qui en ferait un congé général et donc banal, indifférent à ce qu'il a voulu dire de précis durant cette année particulière.

L'hésitation cesse : « Voilà! J'ai trouvé. Au dernier moment, et ma foi en raison d'une chance... » Il est donc sorti de sa perplexité en tombant sur la solution, sur le point qui exprimait la façon singulière dont il a serré dans ce séminaire l'impossible dont se fonde dans le discours analytique le réel. Cette solution s'est présentée comme un témoignage qui lui est venu, à sa sollicitation : « J'ai eu le témoignage que ce que je dis s'entend ».

Il s'explique : « Je l'ai eu en raison de celui qui a bien voulu - et c'est un grand mérite - parler dans le dernier moment, comme ça, de cette année, qui a bien voulu me prouver que pour certains, pour plus d'un, par des veines dont je ne peux pas du tout prévoir dans quel biais elles se produisent, trouver en somme intérêt à ce que j'essaie d'énoncer. »

Quelqu'un lui a donc prouvé avoir trouvé un intérêt à ce qu'il essayait d'énoncer, ce qui a pour lui témoigné que ce qu'il disait s'entendait. Il souligne la dimension transférentielle de cette transmission en précisant qu'il ne peut en prévoir les veines.

### **La preuve analytique d'un dire**

Ce serait donc là le point de suspension de l'année, qui répond précisément à notre question ici : comment avoir le témoignage que ce qui a été dit a été entendu ? Avec la réponse proposée : « Par l'intérêt qu'un autre prouve y avoir trouvé. »

Mais trouver intérêt à ce que dit l'autre, n'est-ce pas là une réponse valable pour tout dialogue ? Non, car Lacan sait ce qu'il voulait faire entendre, en le serrant : l'impossible dont se fonde dans le discours analytique le réel.

Mais alors comment se distingue dans les propos de l'autre ce qui relève du témoignage de son intérêt pour cet impossible de ce qui relèverait d'une répétition plus ou moins appliquée ? La précision suit : « Bon ! Je remercie donc la personne qui m'a donné, pas seulement à moi, qui a donné à toute une espèce de... j'espère qu'il y en a assez pour qui ça a fait écho, qui se sont aperçus que ça peut rendre. Il est toujours difficile naturellement de savoir, de savoir jusqu'où ça s'étend. »

L'intérêt, le fait que « ça peut rendre » se manifestent dans l'écho. Etrange usage de ce terme, qui évoque plus Narcisse que les Lumières, plus la résonance que la compréhension ou la pensée !

Mais si nous considérons que cet écho ne relève pas de la reconnaissance par l'image, ni par la similitude des énoncés, mais de l'effet du dire sur un corps, nous sommes dans le ton de ce que Lacan développe dans cette leçon sur ce que révèle la psychanalyse du lien du sujet au corps. Pourquoi ne distinguerions-nous pas un narcissisme de la reconnaissance imaginaire, voué à la mort, un narcissisme de la reconnaissance symbolique, voué à l'indétermination du dialogue, et un « narcissisme réel », qui est le vrai ressort et la preuve d'une transmission effective ? Non pas, insistons-y, que Lacan ait entendu ce qu'il disait dans les énoncés du participant à son séminaire qui à sa demande est intervenu à sa place ; s'il s'y est reconnu, c'est parce que l'impossible y était serré de façon suffisamment adéquate, pour qu'il y retrouve son dire, en deçà et au-delà de leurs énoncés respectifs.

Ce que nous avons dit de la reconnaissance narcissique vaut aussi bien pour la transmission. Ainsi, nous pouvons distinguer la transmission narcissique imaginaire, qui ne transmet que les mensonges des masque du nom ; la transmission symbolique, qui n'a pas de sens en elle-même mais qui par le nom donne un point de fixation au discours, permettant ainsi de lui reconnaître un sens ; la transmission réelle enfin, qui produit une satisfaction hors-sens, le nom de joui-sens. Cette satisfaction ne peut guère faire l'objet d'une prise dans un sens quelconque, en quoi elle est parfaitement désintéressée, ce qui donne son statut au tout-venant de notre adresse, et le distingue du prochain.

Quelle forme cette transmission de l'impossible et de son écho rendu peut-elle prendre pour un cartel de la passe quand il décide d'une nomination à partir du recueil du témoignage du passant via ses passeurs, ou quand il retransmet à l'Ecole ce qui l'a touché assez pour nommer ? On ne nomme pas parce que l'on sait ce que l'on attendait et qu'on le reconnaît plus ou moins. Nommerait-on alors parce quand on rend les armes devant le témoignage ? Quand on a balancé tous les arguments, pour ou contre et que la seule chose qu'on sache, c'est qu'il est impossible de dire que ce n'est pas ça ? Car en effet, il arrive qu'il soit possible de dire que ce n'est pas ça, lorsque de façon plus ou moins évidente la présence de la satisfaction du sens oblitère tout effet possible d'écho. En revanche, comment dire que c'est ça, alors que si c'est réellement ça, c'est impossible à énoncer ? D'où la dimension de pari d'une nomination. Nous rejoignons là ce que fut l'expérience effective du cartel 1.

Dominique FINGERMANN (Brésil)

## Qu'est-ce qui fait différence ?

« ...si nommer c'est d'abord quelque chose qui a affaire avec une lecture du trait unaire désignant la différence absolue ».

J. Lacan (1961-1962). *Le Séminaire – livre 9 – L'Identification*, inédit (Leçon du 10 janvier 1962).

« To make difference », en anglais, l'expression articule la différence et ses suites, ses conséquences. Dans la passe, ce qui fait la différence entre un passant et un passant, c'est le recueil effectif de la conséquence de l'acte, ou plutôt des suites éthiques avérées de la rencontre avec le Réel, ou encore sa "responsabilité sexuelle" en ce qui concerne le non rapport, tel que cela peut se transmettre dans le témoignage des passeurs.

Au commencement, une rencontre traumatique fixe une lettre, *fixion* qui donne suite au sujet et à ses fictions, si l'on en croit les élucubrations de sa névrose, c'est-à-dire tout ce qu'il en a écrit de ruissellement du signifié. A la fin d'une analyse – ah ! la bonne heure ! – la rencontre non moins trou-matique lui fait prendre la mesure, ou plutôt la dit-mension de ce qu'il a été comme réponse du réel. C'est là qu'il se trouve – là où il ne se cherchait pas – puisqu'il était lui, à la recherche de la vérité perdue. C'est là qu'il se trouve, pur parlêtre, dans cette réponse du Dire, c'est sa responsabilité initiale face à l'altérité (Autre barré) qui soudain s'est marquée en-corps, à tout jamais. C'est là qu'il se trouve, unique en réponse à l'altérité radicale de l'Autre qui le laisse tout seul. Où il y avait la répétition, il trouve son unicité (uniceness).

"To make difference", c'est quand on peut dire « **Ça**, c'est quelqu'un! », <sup>30</sup> quand une jouissance opaque, ne fait plus de doute, ni espoir de vérité. Repérée comme telle elle sort de l'anonymat ce qui peut être nommé Ya d'l'Un.

Il y a des témoignages, on peut le dire: les membres de l'Ecole des Forums du Champ Lacanien, pensent à la passe et font le pas de s'y présenter.

Notre cartel en a entendues à ce jour six, donc douze témoignages de passeurs. Le CIG 2010-2012 en a entendues 20 donc 40 témoignages de passeurs.

De quelques uns nous avons pu décider et conclure : il y a de l'analyste, soit: Ça, c'est quelqu'un. Quelque chose a porté jusqu'au cinq du Cartel, quelque chose, soit « *ce que j'entends qu'une lettre porte pour arriver à destination* ». <sup>31</sup> Dans les témoignages de vérité, il peut y avoir transmission d'un « soupçon » de réel.

D'autres fois, la plupart, nous n'avons pu conclure. Pourquoi? Qu'est ce qui fait la différence? Qu'est ce qu'on trouve, ou pas? Qu'est ce qui résonne, qu'est ce qui résonne? Quel autre son de cloche? « *Au mieux de ce que l'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin* ». <sup>32</sup>

Pouvons-nous en témoigner, comme le fait Lacan passeur de Duras, quand il affirme « *que la pratique de la lettre converge avec l'usage de l'inconscient, voilà ce dont je témoignerais* », <sup>33</sup> c'est quand

<sup>30</sup> J. Lacan (1970). « Radiophonie » In : *Autres écrits*. Paris: Seuil, 2001, p. 413. « Quand on reconnaîtra la sorte de plus-de-jouir qui fait dire « ça c'est quelqu'un », on sera sur la voie d'une matière dialectique peut-être plus active que la chair à Parti, employée comme baby-sitter de l'histoire. Cette voie, le psychanalyste pourrait l'éclairer de sa passe ».

<sup>31</sup> J. Lacan (1971). « Lituraterre » In : *Autres Écrits*. Paris : Seuil, 2001, p.11.

<sup>32</sup> Idem, p.09.

<sup>33</sup> J. Lacan (1965). « Hommage fait à Marguerite Duras » In : *Autres Écrits*. Paris : Seuil, 2001, p.191.

l'usage que le sujet fait de l'inconscient converge avec la lettre et ce qu'il en fait en effet, et non pas avec le sens, que nous pouvons déclarer : passe !

Quelques fois, dans les témoignages, se transmet quelque chose qui porte les effets de la lettre, s'y dégage le parcours de ses péripéties qui dans le jeu du déchiffrement embrouillait son chiffre et l'avait fait passer du signe (de jouissance) au sens (jouis).

« *Le réel dans la passe ... et ce qui peut en attester ses effets* »<sup>34</sup> est la question de notre cartel, comme elle est aussi celle du Cartel 2. D'aucun grinceront : ah la voilà donc la question de la doxa ! N'était-il pas convenu que c'était la passe qui informait la doctrine et pas le contraire ? Mais concernant la passe, peut-il y en avoir une autre de question ? Nous attendons des passants qu'ils nous enseignent chacun à leur guise leur manière de répondre à la question que pose chaque analyse, comment : « *le passage par le réel et ses effets a effectivement modifié, changé, transformé son rapport éthique à sa propre jouissance* ». <sup>35</sup>

Peut-il y en avoir une autre de question, si la passe comme procédure vérifie la passe clinique c'est-à-dire le lâchage de la vérité menteuse dans sa rencontre avec le réel (re)produit dans la clinique, soit le transfert, et si elle témoigne de la réduction de la vérité au semblant qui par définition ne couvre pas le Réel. Il y a-t-il une autre question que celle de comment l'opération du Sujet Supposé Savoir de par l'analyste a découvert l'horreur de savoir ?

On mentionne souvent l'invention de la psychanalyse par les passants, l'inouï de leurs trouvailles : effectivement, mais tout cela dans les limites de la logique de la structure telle que Lacan la proclame enfin : R.S.I. et de ses conséquences.

En principe cela paraît bien simple : il s'agit de réduire les tours et détours d'une analyse à :

- la logique de l'impasse du Sujet supposé savoir, qui prouve que sa vérité est bien venue à la barre.<sup>36</sup>

- la poétique de la jouissance de *lalangue* qui ex-siste et résonne porteuse de la lettre au-delà du sens issu.<sup>37</sup>

- l'éthique : éthique d'un choix entre la vérité qu'on abandonne à sa fiction et le savoir dont on identifie la *fixion*. Ethique d'un choix qui s'éprouve en savoir faire : savoir se faire une conduite<sup>38</sup> accordé à la responsabilité sexuelle.<sup>39</sup>

Alors, malgré l'enthousiasme et la décision des passants, malgré l'élan et le courage des passeurs, malgré l'entrain, le sérieux et le cœur à l'ouvrage des cartels pourquoi est-il au bout du compte si difficile de faire argument à la fonction de la passe et pourquoi est-il si difficile d'élaborer l'expérience au point de la transmettre ?

Pourquoi si peu d'A.E. nommés, et ce depuis le début de l'expérience et dans toutes les Ecoles qui pratiquent la passe ?

L'Ecole à l'épreuve de la passe conclurait-elle qu'il n'y a que des mauvais passants, de piètres passeurs (ce qui met en cause les A.M.E.) et des Cartels insuffisants qui pourraient mieux faire ?

Remettre l'analyste sur la sellette était un principe de l'enseignement de Lacan : en soutenant l'expérience de la passe et son compte rendu, nous sommes au moins à la hauteur

<sup>34</sup> N. Bousseyroux (2011). « Satisfaire les cas d'urgence » In : *Wunsch 11*, op. cit., p. 26.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> M. Strauss (2011). « La vérité à la barre » In : *Wunsch 11*, op. cit., p.22-25.

<sup>37</sup> Voir textes de P. Muñoz (2011) « Raison qui résonne » et P. Dahan (2011). « Unité du langage, singularité de lalangue », op. cit., pp.49-54 et 30-34 respectivement.

<sup>38</sup> L. Izcovich (2011). « La doxa et la communauté d'Ecole » In : *Wunsch 11*, op. cit., p.47.

<sup>39</sup> A. Nguyễn (2011). « Satisfaction de la castration » In : *Wunsch 11*, op. cit., p.55.

de ce principe. Mais pouvons nous aller un peu plus loin que le maintien de l'intranquillité et dans la rigueur de notre éthique trouver un peu plus de bonheur ?

#### L'épreuve de la transmission.

Une difficulté à laquelle nous nous heurtons en tant que Cartel, c'est celle de la transmission que nous essayons de faire à chaque fois le mieux possible, et qui paraît toujours insuffisante (on n'entend rien dans ce que vous dites !) et ce, malgré les derniers numéros de *Wunsch* qui rendent compte des efforts des cartels pour élaborer l'expérience et en rendre compte dans l'École afin que le renouvellement de l'expérience et non la colle, fasse lien et orientation pour les épars désassortis.

En fait il y a une épreuve de passe équivalente pour le cartel, les passeurs, les passants : faire passer quelque chose dont on ne peut témoigner comme on témoigne de la vérité. C'est pourtant ainsi que le passant entre dans la procédure, on le sait, en réduisant des années d'analyse, parfois plus de vingt ans, en quelques moments cruciaux, quelques bascules, précipitations, dénouements, qu'il va organiser et concentrer en un témoignage qui permette de distinguer comment le sens issu, la sortie du sens, permet de répondre au sans issue. Le passeur, doit suivre ces voies labyrinthiques sans en rater la sortie. Plus que par ses multiples et minutieuses notes écrites, c'est par sa présence et en donnant de la voix<sup>40</sup> qu'il convaincra le cartel. Celui-ci par contre, devra produire l'écho des trouvailles des passants nommés AE en passant par l'écrit : autre réduction et traduction où ce qui s'y perd forcément ne doit pas faire oublier ce qui s'y trouve (réduction logique et translation poétique).

#### Qu'est ce qui fait la différence entre un passant et un passant ?

1. son analyse.
2. ses passeurs.
3. le cartel.

Comment le réel en jeu dans la formation de l'analyste peut-il faciliter ou entraver l'expérience aux trois niveaux où se joue la possibilité de sa transmission : l'analyse du passant, le passeur du passant, le cartel du passant ?

#### 1. L'analyse du passant

Tous sont engagés, intéressés, convaincus, pressés par une urgence.

Tous ont de longues analyses, plusieurs analystes quelque fois, d'incroyables mais vrais, « chemins qui ne mènent nulle part », qui ne mènent pas à une grande finale tonitruante, genre *eurêka*, *l'aletheia* enfin découverte comme un *eldorado*. En effet au mieux, « au mieux de ce qu'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin », elle est découverte, saisie comme menteuse, l'épreuve du réel finit par la prendre en flagrant délit de mensonge.

Qu'est ce qui fait la différence entre un passant et un passant ? Comment pouvons-nous assurer que ses conduites et ses affects manifestent un changement radical en ce qui concerne sa réponse au réel, et que cette « insurrection » produite par l'analyse, garantie que c'est bien un analyste qui s'autorise de lui-même ?

- En premier lieu, ce qui le distingue, c'est qu'il est à l'actif de l'expérience, le gérondif du verbe qui qualifie sa position l'atteste : « passant ». C'est de sa position actuelle et agissante qu'il démontre, démonte, et montre ce qui de son analyse fait autorité.

- Ce qui l'anime la plupart du temps, c'est une certitude et c'est ce qu'il doit faire passer. Un problème surgit du fait que pour démontrer les effets de l'opération - un savoir avéré réel - il doit remonter aux causes et démonter les tenants et aboutissants (le savoir supposé). Certains se perdent dans les causes et en perdent de vue les effets, ils égrainent les

<sup>40</sup> D. Fingermann (2011). « La présence du passeur » In : *Wunsch 11*. IF-EPFCL, 2011, pp.09-17.

aits de la névrose sans que ne puisse plus s'en soupçonner<sup>41</sup> le Dire. D'autres annoncent une certitude qui se présentent certes hors-sens de la névrose mais sans que son évidence soit démontrée comme relative à l'impossible et à tous les tours des dits qui lui tournent autour, jusqu'à ce que tombe sous le sens l'étourdit, ce « tour » du Dire toujours oublié.

- Sa certitude doit s'appuyer sur des preuves du changement de position en ce qui concerne le réel au niveau de ses manifestations cliniques les plus pathétiques : l'angoisse, le symptôme, la répétition, dont l'analyse sèche le pathos.

L'angoisse peut être « réglée » dans une analyse grâce au réglage de ce qui y répond, soit le symptôme ; la répétition peut être réduite à du Un qui bat la mesure du réel (il n'y a pas) ; le symptôme peut être décidé à la fin comme ce qui fait de toujours suppléance (il y a) et peut quand même faire lien entre les trois consistances (sinthome).

C'est de ce qui fait ici différence qu'il sera nommé, ou plutôt, qu'il se nommera de lui-même, effet de sa différence absolue avérée par les péripéties de la lettre au cours de son témoignage de la vérité menteuse.

« T'es rien » pourrait être ce qui des choses vues et entendues a marqué le lieu du sujet, équivoque originelle dont le sens s'est trouvé confirmé par tous les répercussions du signifiants qui se sont enchainées à la suite. Propriétaire et Terrien et toute leur kyrielle de mal entendu ont facilité l'accès au « se taire » et « se terrer » : il en aura fallu des trous et des tours, avant que le rien d'origine lâche son lest et ne fasse plus destin comme vau-rien et autres cochonneries. La lettre arrive à destination quand elle ne veut plus rien dire, dévalorisation du jouis-sens, mais « porte » encore (en-corps), « un je ne sais quoi et un presque rien » dont on peut faire usage pour bien d'autres choses (faire poème, lien, et pourquoi pas l'amour). Le passant peut être nommé AE quand la lettre arrive à destination et fait de l'effet au cartel touché par une certaine grâce de ce qui, une fois le sens dégagé, peut se soupçonner de « ce qui retient le corps invisiblement ».<sup>42</sup>

### Le passeur du passant

Ce qui fait la différence entre un passant et un passant, c'est aussi ses passeurs.

Il y a-t-il de « mauvais » passeurs ? Par définition, ils sont dans une mauvaise passe,<sup>43</sup> c'est-à-dire que pour eux la passe au réel n'est pas décidée, bien qu'ils soient dans une situation basculante, « comme une porte qui bat ».<sup>44</sup> Ils sont dans un moment où l'amour du savoir les tient encore et leurs réactions face à l'horreur de savoir qui excède la vérité sont diverses. Un même passeur peut bien fonctionner dans une passe et pas dans une autre, dans un cartel et pas dans un autre. C'est diversement qu'ils feront honneur à leur tâche.

Celle-ci est d'abord un sacré travail, d'écoute, d'entente, de construction, de présence et de voix. Il semble que la procédure soit beaucoup plus difficile pour eux que pour les autres et ils ne sont pas moins à l'épreuve du réel que les passants.

L'angoisse de leur position bancale leur fait quelques fois perdre leurs moyens, où bien récupérer leurs vieilles solutions ready made pour remédier à l'angoisse et ainsi rater l'unique du témoignage, ravissement ou méfiance, s'égayant dans leurs constructions ou trop décousues, ou trop bétonnées au point de ne rien laisser passer.

### Le cartel du passant

<sup>41</sup> J. Lacan (1973-1974). *Le Séminaire – livre XXI – Les non-dupes errent*, inédit (Leçon du 12 février 1974). « [...] Bien sûr, le soupçonnable, c'est très respectable, comme le reste, n'est-ce pas, c'est ce qu'il nous faut soupçonner comme étant Réel, et ça mène très loin, ça mène à toutes sortes de constructions [...] ».

<sup>42</sup> J. Lacan (1972-1973). *Le Séminaire – livre 20 – Encore*. Paris : Seuil, 1975, p.86.

<sup>43</sup> C. Soler (2012). « Les passeurs » In : *Wunsch 12*. IF-EPFCL, 2012.

<sup>44</sup> J. Lacan (1967). « Discours à l'AFP » In : *Autres écrits*. Paris : Seuil, 2001, p.275.

Est-ce la faute au cartel ? comme le décline Ana Martínez<sup>45</sup> et comme Colette Soler en fait l'hypothèse.<sup>46</sup>

Ce qui fait la différence entre un passant et un passant, cela peut être le cartel. Le cartel peut quelque fois faire obstruction à un témoignage d'analyste de l'école, quand les épars désassortis se mettent à faire groupe en oubliant leur ignorance fondamentale.<sup>47</sup> Notre cartel s'est à chaque fois posé la question : sommes-nous en train de nous tromper ? Nous avons même certaine fois reconvoqué les passeurs afin de mettre à l'épreuve notre décision première. Une des meilleures voies d'accès au réel, c'est la surprise et l'inattendu : le cartel doit savoir-faire l'accueil nécessaire et suffisant pour que le passeur ne s'enferme pas dans ses défenses familières: le déconcerter, couper dans son récit, débusquer ses oublis, et préjugés tout en ayant beaucoup de considération pour son travail et sa difficulté.

Le Réel dans la passe, ce qui en permet la suspicion, comme dit Lacan dans le Séminaire XXI concerne les trois instances en présence, chacun, passant, passeurs, Cartel se doit de s'en faire le responsable.

## Rosa ESCAPA (Espagne)

# D'une autre façon de manquer au réel

Le 9 octobre de 1967 Lacan propose le dispositif de la passe comme la manière avec laquelle l'École qu'il fonde peut, et doit, « Garantir la relation de l'analyste avec la formation qu'elle dispense », pour que les AE qu'elle produit répondent à l'école qui à un moment donné les a nommé. C'est pour cette raison, que le dispositif de la passe n'a jamais cessé d'être au cœur de l'École et suscite un débat intéressant en ceci que le passage de l'analysant à l'analyste ne s'accompagne pas d'une doxa, mais d'une interrogation sur le « désir de l'analyste ».

Lacan lui-même, après un certain temps de fonctionnement du dispositif, introduit des nouveaux éléments de formalisation qui conduisent à une perspective plus axée sur la fin de l'analyse et la passe. Ainsi, dans l'année 1967, la question repose sur le témoignage de la chute du fantasme - ouverture particulière sur le réel avec la destitution subjective qui s'ensuit -, dans le séminaire " Ou Pire" (1972 cours 15 Inédit) et donne l'indication clinique suivante : « *c'est cela que je vous indique comme étant ce qui doit permettre à l'analyste d'entendre, un peu plus loin qu'à travers les verres de lunettes de l'objet a, ce qui se produit, ce qui produit d'effet, ce qui se crée d'Un par un discours qui ne repose que sur le fondement du signifiant* ».

Dans les années intermédiaires Lacan a épuré l'idée de l'inconscient comme vérité (la vérité que le refoulement enferme) dans un inconscient-savoir dont il dira après dans « Encore », que « c'est sur ce que l'analyse produit de nouveau. Conforme à l'écriture du mathème du discours de l'analyste, dans le gîte de la lalangue qu'il repose ».<sup>48</sup> Ecouter plus loin que ses lunettes, ce qui évoque les objets du désir, implique que traverser le fantasme c'est reconnaître sa dimension de semblant, et met l'accent celui-ci, situé à l'endroit de la lettre a de l'objet, va voir apparaître comme produit de l'analyse les S1 de l'analysant auxquels Lacan donne à ce moment, le statut de création d'Un. La place relative de ce S1 dans chaque discours requière à chaque fois une lecture différente. Dans le discours de l'inconscient il occupe la place du maître et ce qui se produit à partir de là sont les objets plus de jouir que lui n'atteint

<sup>45</sup> A. Martínez (2011). « Après la fin d'analyse et de la passe, une expérience » In : *Wunsch 11*. IF-EPFCL, pp.34-39.

<sup>46</sup> C. Soler (2010). « Les conditions de l'acte, comment les reconnaître » In : *Wunsch 8*. IF-EFCL, 2010, pp.20-24.

<sup>47</sup> S. Aparicio (2010). « L'ignorance des cartels » In : *Wunsch 8*. IF-EPFCL, 2010, pp.24-27.

<sup>48</sup> Lacan, J Le séminaire XX « Encore », Edition du Seuil, Paris 1975, p 129.

pas. Dans le discours de l'analyste, sont les signifiants maîtres qui n'ont rien à avoir avec une position de maîtrise du sujet sinon avec la différence qui fonde la fonction du signifiant. Un qui désigne par conséquence la différence absolue et qui renferme ce qu'il n'y a pas, le zéro, trou du non rapport sexuel. Il reste paradoxal que Lacan se réfère à cet Un qui vise au plus primordial de l'être parlant avec le terme de « création », quand cette différence ne peut pas se penser comme nouvelle, bien que les identifications que le fantasme lui a apporté l'aient entièrement recouverte et que le sujet l'ignore.

Dans « Sur l'expérience de la passe » (1973) Lacan précise le lien de la jouissance à la dépendance de l'homme au langage : « *En raison du langage l'homme se voit séparé, obstrué par rapport à tout ce qui se réfère au rapport sexuel, et c'est par là qu'il fait son entrée dans le réel ; pour être plus précis, c'est par là qu'il manque à ce réel* ».

A cause du langage l'homme manque au rapport sexuel, ce qu'il ne faut pas confondre avec le fait que le langage obture l'accès au rapport sexuel, bien au contraire, le langage manifeste son impuissance à l'embrasser, et c'est justement dans le langage que s'inscrit le non rapport. Si un être parlant appartient, se situe, dans un ou autre sexe, c'est précisément à partir de la réalité signifiante, comme effet de l'inscription dans le discours, mais il n'y a rien dans le langage non plus que dans la langue qui permette de rendre compte du réel du sexe. Cependant, poursuit Lacan : « *Il y a là une petite possibilité, dans la mesure où restent ouvertes pour lui quelques voies vers un certain nombre de points, qui témoignent de la présence même du réel dans l'origine de son discours* »

Reste ouverte la possibilité de créer des ponts sur ce qui est troué dans le réel où certaines relations peuvent s'établir : c'est la voie de pulsions.

Ces points de nouage du réel et symbolique sont de l'ordre de la création ex-nihilo, parce que pour chaque sujet cela se constitue sur un mode singulier produisant du signifié. Le sens viendra en se nouant à la consistance imaginaire. Ensuite, à l'issue d'une analyse qui arrime le sujet à ces points de nouement, on peut penser à une nouvelle re-connaissance du sujet qui se reconnaît comme effet du signifiant mais différent de ce qu'il était, et à partir de là il peut se reconnaître dans le discours analytique qu'il a produit... s'il prend cette option. Il s'agit d'une nouvelle position par rapport à ce qu'il a été depuis ses origines d'être parlant, à ce qui l'a marqué dans une configuration déterminée de jouissance. C'est dans ce sens que l'on peut dire que le discours analytique produit quelque chose de nouveau et c'est ce que le dispositif de la passe essaie de lire, de décrypter.

Avec les dernières élaborations de Lacan sur la topologie de nœuds comme toile de fond, et avec l'aiguillon de la casuistique de la passe, nous continuons dans l'École à nous demander ce qui, du réel, peut s'attraper, alors qu'une de ses définitions est celle de l'impossible à dire ; cependant quelque chose est possible à cerner, de ceci rendent compte les nominations d'AE.

D'emblée, comment parler du réel, comme prendre les mots pour aborder le réel sachant que le signifiant troue le réel, quand c'est à partir du symbolique que le réel se constitue comme troué ? Le réel n'a pas besoin du langage pour exister, il se trouve dans la nature, dans l'espace, fonctionne seul ; la question est de savoir quels effets a le fait que l'être parlant s'en mêle. Les effets dans cet être parlant ne peuvent être plus que des effets au niveau de sa jouissance. Lacan le dit clairement : le symptôme est le signal de quelque chose qui ne fonctionne pas dans le champ du réel, et ceci dans la mesure qu'il y a là un inconscient qui se configure autour du trou et duquel le sujet jouit. Dans la représentation du nœud borroméen Lacan profile, dans le champ du réel, un inconscient auquel le symbolique n'arrive pas à donner un corps. Si le signifiant appartient au registre du symbolique, du côté du réel se trouve la lettre qui borde le trou dans le savoir. Ici, nous avons de situer le « réel sérieux », la lettre comme trace d'un lieu laissé par un signifiant,- « *rature d'aucune trace préalable* » dit Lacan dans « *Lituraterre* » -, marque qui laisse un signifiant, celle de la jouissance du corps qui

l'accompagnait. Ainsi, la lettre comme lieu qui porte la marque de la jouissance, pendant que le signifiant qui a quitté ce lieu peut aller à la dérive. Différence donc entre ce qui est fixé par les conditions de la jouissance, la marque du signifiant qui se glisse. La seule fonction qui peut attraper quelque chose de cette non-relation est, dans la relation du signifiant à la jouissance, la fonction phallique qui vient à substituer au rapport sexuel. Cette relation, si elle peut s'inscrire, il faut aussi en dire qu'elle ne se cesse pas de s'écrire en même temps qu'elle se présente dans l'ordre du nécessaire. C'est cette relation traversée par la castration qui ouvre la porte à la jouissance du corps, celle qui permet au corps un traitement de la jouissance.

Parlons alors, de deux écritures : celle de la lettre comme Réel qui obture le hiatus du rapport sexuel dans l'origine du discours, et celle du signifiant qui écrit la fonction phallique qui fait relation - sont les signifiants qui copulent dans l'inconscient corporisé par le symbolique - et fait relation en recouvrant ce Réel qui, malgré le travail de l'inconscient-langage, revient toujours au même lieu. Mais si le signifiant a laissé le lieu où il a marqué une substance de jouissance pour aller à la dérive, cela veut dire que la chaîne signifiante ne peut défaire le chemin, parce que le signifiant ne peut pas atteindre ce lieu. Et, si l'inconscient-réel ne peut pas se dire, on peut prendre note de ses manifestations et soupeser ses effets. Il y a les effets comme affects, de l'angoisse à la jubilation, ainsi que les effets épistémiques, d'ouverture au savoir, par le nouement avec le symbolique et l'imaginaire... Pourvu que la passion pour l'ignorance ne domine pas. Si un rêve ou un lapsus appellent à l'interprétation, c'est que le sujet suppose qu'il y a dans un certain lieu quelque chose d'écrit, un texte occulte qui peut rendre compte de ce qui a surgit de manière évanescence. C'est là que participe la facette d'élucubration du langage mais en dernière instance, c'est ce que montre Lacan dans la préface à l'édition anglaise du « *Séminaire XI* », y particulièrement du lapsus, une fois dépossédé du sens, qui rend compte dans sa matérialité de la langue, « *dépôt que le réel qu'il n'y a pas de rapport sexuel a fait au cours de l'histoire* » (L'étourdit, 1974).

Dans la succession des dits de l'analysant, la demande à l'Autre est toujours implicite. C'est ce qui soutient la relation transférentielle pendant longtemps : Supposer qu'il y a un savoir dans l'Autre, qui va basculer de l'analyste au propre inconscient du sujet, mais en ayant la croyance qu'il est toujours possible de trouver la réponse, est un sens qui comble le manque à être. Pour sortir de la course vers la recherche de la vérité il est nécessaire que dans l'analyse, celle-ci soit interrogée jusqu'à ses limites, que soient amenées les réponses que le sujet avait construites aux limites du sens, ce que Freud avait déjà révélé comme toujours sexuel, pour découvrir le sans-sens de la jouissance.

Seul le discours analytique, à la différence des autres discours du névrosé, ne soutient pas l'idée de la proportion sexuelle, ne se trompe pas sur l'irréductible du hiatus du rapport sexuel, et de plus, démontre le rôle fondamental que le phallus joue en ceci. Le dire de l'analyse qui ex-siste aux dits de l'analysant, opère en vectorialisant son dire, celui de la demande, vers le bord du réel, au limite du savoir. L'acte analytique, celui qui fait sentir les équivoques données par la langue, produit la rupture, la coupure de l'unité du langage, c'est un dire dans la mesure où un nouveau nouement arrive à se produire. Pour cela il est nécessaire que la coupure opère en défaisant ces nœuds que l'inconscient a tissé avec l'aide du langage et qui rendent compte des trous dans le symbolique (symptôme), dans l'imaginaire (inhibition) et dans le réel (angoisse), jusqu'aux limites de la destitution subjective, perte des points de référence qui ont donné au fantasme son cadre et en conséquence, un temps d'angoisse. Démêler, débrouiller et faire de nouveaux raccordements en écrivant d'une autre forme de nœud borroméen qui donne à la lettre de jouissance sa place, que celle-ci soit admise par le sujet et qu'un traitement différent lui soit dispensé. Que l'inconscient-réel, constitutif de l'être parlant et qui ne vient pas de l'Autre, soit hors de portée du travail analytique, n'empêche pas que le sujet puisse écrire d'une autre façon autour de celui-ci et par conséquence acquérir une nouvelle perspective de lecture. De ce « *supposé-savoir-lire-d'une-autre-façon* » (Séminaire

inédit « *Le moment de conclure* », 1978, classe 4) on propose que l'on puisse témoigner dans la passe.

La passe est une expérience qui offre une possibilité sans égale de se rendre compte de comment la signification phallique a habillé la lettre, de comment la jouissance phallique a animé la jouissance du corps, de l'écriture qui s'est sédimentée, et de ce qui dans l'analyse est arrivé à s'écrire de nouveau. Dans une certaine mesure, et c'est pour cela que c'est intéressant que Lacan se réfère à la passe comme expérience, la passe elle-même participe du réel qui existe dans le nœud qui s'écrit de nouveau, dans le quatrième nœud. Le passant donne à lire le réel comme ce qu'il a écrit à partir du travail de déchiffrement de l'inconscient et des allers retours sur ce « qui ne cesse pas de s'écrire », de ce qui a continué de se répéter dans sa vie, et de comment a été re-écrit pour lui l'inexistence de la fonction qui met en rapport homme et femme, ceci est le lieu de la suppléance du phallus. Etant donné que ses conséquences se font sentir dans la vie quotidienne en deux niveaux, dans les liens sociaux, et en ce qui continue chiffrant l'inconscient, à partir d'eux il est possible de vérifier le tournant dans le dire de l'analysant, de saisir quelque chose du réel. Le hiatus ne va pas bouger de son endroit mais le nœud, qui maintenant se serre, donne une approche distincte en libérant le sujet du sentiment d'inadéquation du névrosé qui se soutient de ce qui va survenir, ou reste dans la nostalgie de ce qui c'est déjà passé. Les contingences de la vie ne vont pas laisser de se présenter, et cependant on peut espérer qu'elles n'aient pas la même répercussion ; c'est-à-dire, que le sujet puisse donner une autre réponse. Ainsi, la passe peut se penser en tant qu'expérience qui éclaire comment le sujet est passé d'une autre façon de manquer au réel.

*Traduction de Lina Velez*

**Pascale Leray (France)**

## La passe et le Réel

Dans l'expérience du cartel de la passe auquel je participe, je relèverai d'abord un de ses aspects qui m'apparaît essentiel, ce sont les effets de la multiplicité des témoignages entendus, six pour l'instant, produisant quel que soit le résultat, un renouvellement de l'expérience de la passe à chaque fois pour le cartel.

Ce qui se renouvelle au cœur du dispositif est suscité par la portée des différents témoignages que transmettent les passeurs, touchant à chaque fois aux changements subjectifs les plus singuliers atteints grâce à l'expérience d'une analyse ouvrant à cette passe, ce qui mets le cartel en position de recueillir *une cumulation de l'expérience*, de l'élaborer, en tenant compte de *la sériation de sa variété* : ce qui constitue alors une expérience dont il y a à transmettre quelque chose à l'École.

Le nouveau, c'est ce qui participe de cette passe toujours à recommencer, pour chaque analyste, et dans le dispositif de la passe, cela vient à s'éprouver par ce travail d'école dans le cartel, travail remuant, parce qu'en prise directe à partir de chaque témoignage avec des questions qui sont cruciales quand à ce qui se transmet et peut s'entendre de la fin de l'analyse. Ces questions sont de celles qui mettent alors le cartel à l'épreuve de devoir reconnaître ce qui peut venir témoigner de l'advenue de la cause analytique dans ce qui fait la nouveauté du désir du passant, cette cause étant liée au savoir issu de la destitution subjective advenant pour lui.

Le désir de savoir dont la cause est le Réel qui vient trouer le savoir acquis et d'où vient le non rapport du sexe, à charge pour les passeurs d'en transmettre ce qui peut en marquer le témoignage du passant, ce qui vient en faire le dire, fait de la présence de cette Autre

dimension atteignant la vérité, et pour le cartel d'en authentifier la marque que fait passer le dire du passant analyste.

Mais cela indique aussi combien le dispositif de la passe et l'élaboration qu'il suscite à toutes les étapes de son fonctionnement pourra avoir des effets plus larges dans la communauté d'École, dès lors qu'il peut y être transmis les ressorts de l'expérience de la passe et de comment celle-ci oriente l'analyste dans la façon dont il conduit les cures.

C'est dire aussi comment, chaque témoignage de passe amène sa part marquante à ce travail qui fait lien d'école dans le cartel, par la transmission de ce qu'est devenu pour le passant son rapport au réel et le résultat inédit qui s'en produit.

Pour un certain nombre de témoignages reçus, ce que les passeurs nous ont transmis du témoignage des passants où ont pu s'entendre des changements notables concernant leurs positions subjectives, attestant pour chacun d'un travail d'analyse conséquent, ne nous a cependant pas permis de trancher à leur égard par une nomination, le cartel n'ayant pas réussi à trouver dans le témoignage comment le vif de la réponse du passant au réel manifesté ait pu atteindre alors à son rapport à la vérité.

En effet dans les témoignages entendus, souvent le rapport du passant à la vérité, sa construction, avait encore gardé trop de consistance au point de venir faire écran au réel de l'expérience pourtant rencontré et cerné dans certaines de ses manifestations.

Le cartel n'a pu alors être saisi par ce qui dans le témoignage aurait pu « *témoigner au mieux de la vérité mentuse* ». Il n'a pu de ce fait prendre acte de ce qui attesterait d'une séparation advenue avec cette élaboration qu'est le savoir construit dans l'analyse.

De cette séparation nous pouvons dire que le témoignage de passe peut en porter la marque authentifiable par le cartel lorsque s'atteignent dans l'analyse les limites du symbolique et le « *sicut palea* » qui frappe « *le vain savoir d'un être qui se dérobe* ». Le témoignage est alors aimanté par la dimension de l'impossible Réel, comme nous avons pu l'entendre dans une des dernières passes examinées dans notre cartel. Ainsi que Lacan l'a formulé dans sa préface de 1976, dans cette mise à l'épreuve qu'est la passe, il y a le réel de ce qui manque et qui fait la cause du désir « *seule idée concevable de l'objet* », nous dit-il, mais il y a aussi le Réel en tant que bouchon de l'impossible, et c'est à prendre acte de ce réel hors sens de la langue, en tant que savoir impossible à déchiffrer, excluant le sens, que peut être mis fin à la quête de la vérité menteuse. Dans la passe, ce qui fait certitude de ce Réel là dépend étroitement de la réponse éthique du sujet à l'égard de l'existence de ce Réel qui dépasse.

Par cette réponse qui fait acte, acte de coupure qui excède le sens des dits de l'analyse, un nouage nouveau s'opère pour le passant, depuis le nouveau désir qui émerge et alors que s'inscrit pour le sujet une modification de son rapport sinthomatique au réel de la jouissance.

Cette question du lien entre passe et Réel, relevée par notre cartel, est ce qui suscite ce fragment d'élaboration lié aux effets de travail qui tourbillonnent dans le cartel, tant au niveau individuel qu'au niveau de la dimension du collectif qu'il constitue. Avec les interrogations, les débats quelquefois surprenants, soutenus entre ce que sont en qualité de membres, *ses épars désassortis*, mais aussi avec la façon de tomber finalement d'accord sur une décision emportant alors une réponse adressée à chaque passant.

Lors de notre dernière expérience de cartel, où il nous été donné d'entendre la transmission de trois passes, nous avons procédé à une nomination d'AE et il me semble pouvoir avancer que ce qui a été à même de susciter la conviction du cartel pour décider de cette nomination, c'est que l'on ait pu entendre dans ce témoignage de passe, comment a pu se transformer la position du sujet à l'égard du Réel qui s'est manifesté dans l'analyse.

Plus précisément, ce qui a été à même de convaincre in fine le cartel, ce sont les conséquences que ce sujet a pu tirer des manifestations de ce Réel, au travers desquelles le rapport que le sujet avait à la jouissance et à la vie, s'est radicalement modifié. Ainsi la

réponse du cartel a été d'y reconnaître le passage permettant « *d'authentifier l'être transformé de l'analyste* » expression que j'emprunte ici à Colette Soler.<sup>49</sup>

Cet être transformé dont est fait l'analyste, Lacan nous en parle dans sa note italienne: « *l'analyste, nous dit il, est celui qui sait être un rebut* ». <sup>50</sup> Celui qui passe à l'analyste en porte la marque dont il revient au cartel de savoir la reconnaître. Ce *savoir être ce rebut de ladite humanité*, est lié pour Lacan à l'advenue du désir de savoir à condition qu'ait pu être cernée l'horreur de savoir, celle propre au sujet. Ce qui est capital ici c'est que le savoir qui est en jeu dans ce désir est *un savoir sans sujet*, destituant le sujet supposé au savoir, et qui constitue aussi « *un autre savoir qui du savoir dans le réel doit tenir compte.* ». Ce savoir qui est déjà là dans le réel implique le corps du parlêtre, corps touché par les signifiants qui l'ont atteint en ce qu'ils sont cause de jouissance. C'est cette jouissance qui affecte en tant qu'elle vient de ce savoir de lalangue, et le témoignage du passant doit pouvoir rendre perceptible comment ont travaillé ces effets de Réel pour lui et ce qui est déterminant, comment est intervenu le changement d'affect dans sa passe.

Ainsi, bien qu'il n'y ait pas d'accès direct au Réel, il n'y a pas de passe et de désir de savoir sans la présentification de ce rapport au Réel du savoir mis à jour en tant que l'impossible qui oriente désormais la vie du sujet et sa pratique d'analyste. La question qui vient alors est celle de comment l'expérience de cet impossible a pu réussir à se transmettre singulièrement dans le témoignage que nous avons reçu.

La particularité de cette transmission, c'est qu'elle ait été centrée, articulée pour l'essentiel à partir des effets de coupure signifiante ayant réussi à atteindre à la jouissance des signifiants produits dans l'analyse. Au travers de ces effets coupant dans le sens joui, c'est la question de ce qui s'est transformé dans l'économie de jouissance du sujet qui est ressortie dans l'historisation de l'analyse en tant qu'elle a fini par contrecarrer ce qu'avait été l'attente du sujet la maintenant dans la quête de la vérité.

Cette passante transmet avec netteté comment s'est réitéré pour elle l'effet impensable de la coupure analytique que ce soit par l'équivoque ou la coupure signifiante. Elle témoigne bien de l'effet de réel qu'a eu pour elle le fait que l'interprétation analytique puisse trancher dans la jouissance des signifiants majeurs auxquels elle était assujettie. Certains, transmis par la mère de la passante, avaient un poids particulièrement mortifère, mais au-delà des effets d'allègement qui s'en sont suivis, ainsi que de détachement de ce qui faisait son lien à l'Autre au travers de ces signifiants, le plus extraordinaire de ces coupures a été de produire des effets de lalangue.

Sans entrer dans le détail, nous dirons ici que c'est le surgissement de lalangue qui a orienté, avec ses uns extraits, vers le point de réel impossible à dire. Porteurs d'un point de jouissance excluant la portée de sens, ils sont ce par quoi à pu se résoudre la tendance à la relance faite à la vérité que crée le trou advenu dans le savoir.

Parmi eux, celui que la passante a reconnu comme relevant pour elle de la lettre, issue du plus intime de lalangue inscrite dans sa chair, c'est à une fonction de limite, humilité du savoir atteint, qu'il s'est trouvé référé, transmis par elle comme effet de bord par rapport au désêtre, lorsqu'est advenu pour le sujet la nouveauté du non savoir à partir de l'inconscient qui le dépasse.

L'effet vivifiant de ce qui fait sa conclusion est lié au fait qu'à l'horreur de savoir affrontée, ait pu s'ouvrir son au-delà, grâce à ce grain de *sel de la vie* qui pour cette passante noue ensemble la vie et la psychanalyse.

<sup>49</sup> Colette Soler. *Wunsch* 10, bulletin international de l'Ecole de Psychanalyse du Champ Lacanien, p 43.

<sup>50</sup> Jacques Lacan : Note italienne in *Autres Ecrits*, le champ freudien, éd. du seuil, Paris, p 309.

Anita IZCOVICH (France)

## Effets de coupure

Je centrerai mon approche sur le thème que nous nous sommes fixé dans notre cartel : le réel et la passe. Les expériences de cartel sont à chaque fois uniques, et la question que je me pose est de savoir ce que, dans cette dernière expérience, nous avons appris de nouveau et que j'approcherai sous le terme d'effets de coupure.

Il m'est apparu tout d'abord que dans le cartel de la passe lui-même, il y a un effet de coupure dans la manière d'entendre les témoignages, entre la théorie qu'on connaît et l'expérience elle-même qui apporte un autre éclairage : ce que la théorie énonce est décomplété par la singularité de l'expérience qui introduit des points nouveaux. C'est-à-dire que certains points théoriques qu'on avait entendus d'une certaine façon, on les perçoit encore autrement à partir du témoignage de la passe. Quant à l'expérience elle-même du cartel de la passe, elle consiste précisément à reconnaître une marque du réel qu'on ne connaît pas et qui se loge dans le trou du savoir. La réponse du cartel de la passe opère donc elle-même à partir d'un effet de coupure.

Je me demanderai dans un deuxième temps comment situer l'effet de coupure au niveau des passeurs. En effet, certains passeurs peuvent parfois se reconnaître tellement chez le passant qu'ils transmettent le témoignage à partir d'effets d'identification, alors que d'autres effectuent au contraire leur transmission à partir d'un effet de coupure entre le témoignage du passant et le point où ils en sont eux-mêmes dans leur analyse : c'est de ce lieu de séparation qu'ils reçoivent et transmettent le témoignage. Il ne s'agit pas d'une identification mais d'un effet d'affect, un effet d'être affecté par le réel du témoignage du passant.

Concernant les passants, il m'est apparu, dans mes différentes expériences de cartel de la passe, que même quand on ne procède pas à une nomination, on saisit à quel point l'analyse et le témoignage ont été importants. Quels sont les moments cruciaux qui nous ont été transmis ? C'est la temporalité du parcours analytique, parfois entre plusieurs tranches d'analyse, entre les impasses et les issues, dans le battement des fermetures et ouvertures à l'inconscient. Le cartel a pu toucher, dans les témoignages, à ce qui a fait traumatisme et a constitué les symptômes, donnant accès aux coordonnées de la construction du fantasme. Ce qui s'est transmis, c'est ce qui a été mobilisé dans le parcours analytique à travers les identifications dont le sujet a pu, à certains moments, se déprendre, avec des effets d'allègement thérapeutique. On a pu accéder aux effets sur les changements de position subjective qui ont été parfois référés à l'interprétation de l'analyste. Finalement, même si le cartel n'a pu entrevoir le passage à l'analyste, il a saisi, et c'est cela le point important, ce qui opère dans une analyse dans la vérification des effets produits par l'acte analytique sur le sujet, les effets de coupure dans la singularité de chaque cas.

J'en viendrai maintenant à la nomination d'Analyste de l'Ecole que nous avons effectuée dans notre cartel, et c'est encore une fois les effets de coupure qui me permettront d'approcher le réel de cette passe, et plus précisément sous la forme de la marque.

Ce qui a fait la singularité de ce témoignage, c'est le point d'où le langage a pris son origine, la marque dans laquelle le symbolique a pris corps, autrement dit, ce qui du corps a fait support au signifiant. Il a été possible de saisir ce qui, pour la passante, a tenu lieu d'origine du discours et a touché au réel à le rencontrer comme impossible, dans le support corporel du signifiant qui manque dans l'Autre, à la frontière de la jouissance mortelle. Le réel de la coupure s'est traduit comme ce qui apparaît dans l'intervalle entre deux signifiants, dans sa dimension précisément d'irréductible. C'était un point de béance pour lequel il s'agissait, pour la passante, de trouver une solution pour y inscrire son désir sur le désir de l'Autre, dans une

marque d'origine de la structure. Cela a touché à la dimension d'affect du désir d'Autre chose, à la chute du signifiant qui tombe au signe.

C'est parce que le témoignage s'est orienté de façon très précise à partir du bord de la lettre que le cartel s'est demandé quels ont été ses effets pour lesquels elle a servi d'instrument dans la cure analytique, de quelle manière elle a été habitée par le langage. Quel a donc été le singulier de la lettre qui a marqué et traversé les générations pour la passante ? La réponse a été donnée en suivant le trajet et les renvois de la lettre dans le parcours analytique, dans ses destinations avec les effets de réel qu'elle a produits jusque dans ses effets de vérité.

C'est ce qui a conduit sur la voie de comment s'était construite l'étoffe des jouissances dans la constitution du symptôme. C'est le passage de la jouissance à la comptabilité de l'inconscient qui a été évalué, avec ses effets de texture : comment la jouissance a été redistribuée dans la chair signifiante, dans un support qui prenait sa substance de la chute de l'objet *a*. Quelle a été l'importance de cette opération ? Elle a en effet permis à la jouissance de se connecter au désir, produisant alors des effets de vérité qui tenaient à ce qui choit du savoir.

C'est ainsi qu'on a pu suivre les métamorphoses de la marque d'origine, son écriture dans le corps à travers le parcours analytique au fur et à mesure que les élaborations la rangeaient dans une suite signifiante et la faisaient s'incorporer d'un corps à l'autre.

Qu'est-ce qui a pu, à partir de là, être vérifié ? C'est la marque interprétative dans les effets de coupure entre une vérité et ce qui s'en détache, dans une manière d'affecter la jouissance qui s'est à chaque fois présentée différemment dans le parcours analytique.

Ce savoir qui cernait le réel comme impossible a donc eu des effets de coupure sur la passante. Le cartel a repéré à quel point ils étaient autre chose que des effets de signifiant à signifié et comment les effets de passage étaient produits par l'équivoque, afin que l'incorporel s'incorpore sous forme d'effets de séparation. Le tranchant de l'énonciation a été ainsi mis en évidence qui, comme le dit Lacan de façon si juste dans *Radiophonie*, « ne touche à l'être qu'à la faire naître de la faille que produit l'étant de se dire » (*Autres Ecrits*, p. 426)

Quels ont alors été les effets ? L'aliénation au désir de l'Autre a été conjuguée dans toute sa force, partant de l'origine des signifiants puisés dans la langue, à laquelle il a été donné un trajet pour les incarner, pour vectoriser l'eau du langage dans des termes très précis. La trace de ce passage a été mise en lumière, dont le terme même de « tranchée » désignait la nécessaire coupure pour inscrire le passage du signifiant d'un corps à l'autre, touchant par là-même la cause du désir au-delà des restes. Ce qui s'est alors mis en évidence, c'est le ravinement et le sillage de la lettre produisant des effets de bord entre son endroit et son envers, sur la frontière entre le mortel et le vivant pour en assumer la part.

Le témoignage a donc touché aux franchissements entre deux langues, d'une langue à l'autre. Il est apparu que le gond de ce passage se situait entre sens et non-sens. C'est de cette manière que la passante a décliné son nom propre, que le réel s'est déposé d'être exclu du sens.

Et ce qui a finalement été démontré en acte dans ce témoignage, ce sont les effets de séparation produits au lieu même des signifiants de l'aliénation. C'est ce qui nous a amené à saisir comment pour cette passante, le discours analytique prenait son origine à l'envers du discours du Maître, dans une levée de l'autorité écrasante venant de l'Autre. C'est à l'endroit précis d'une injonction à se taire, que l'objet regard a été mobilisé dans la mise en évidence de la « lucarne », la fenêtre du fantasme, dans le trou qui a traversé les générations, jusqu'à ce que les différents objets tombent dans une déclinaison pulsionnelle pour laisser la place à l'objet voix à l'œuvre dans l'engagement dans la psychanalyse. On a pu ainsi repérer comment la marque du symptôme à l'entrée a subi les métamorphoses dues au trajet de la lettre et à ses effets, pour rejoindre à la sortie sur le même bord, la marque comme index de séparation d'avec le partenaire et l'Autre. Et c'est peut-être ainsi qu'on peut formuler la singularité de ce témoignage, c'est d'avoir rendu compte de la production d'une marque propre à l'analyse et

différente de la marque de l'entrée tout en étant sur le même bord, faisant alors trace du trou du réel.

CARTEL 2

## Echos et traces

Anne LÓPEZ (France)

Dans notre cartel 2 de la C.I.G. nous n'avons pas encore eu de nomination d'AE ; cela dépite toujours un peu mais ne décourage pas pour autant et appelle à poursuivre, encore. Nos journées de décembre ont su, il me semble, souligner la grande responsabilité des AME qui désignent des passeurs et la charge lourde mais enthousiasmante qui échoie à ces passeurs assumant témoignage et transmission. La passe est, avec ces différents moments et temps, un nouage de l'intime à l'extime où toutes les parties sont essentielles.

A partir de différents échos, ces journées, pour quelques-uns, ont fait rencontre. Certains analysants ont pu saisir combien il est nécessaire d'avoir une école qui puisse offrir ce dispositif et le rendre efficient et saisir le nécessaire des liens des membres, le lien social où la cause est la psychanalyse et le produit à éprouver, l'analyste.

Dans la passe, parmi les passants nommés ou non, il y a une grande variété dans le choix du moment où ils en sont. Certains font la passe encore en analyse, d'autres après la séparation effectuée avec leur analyste, ce qui ne fait pas en soi assurance de séparation bien sûr, d'autres encore bien longtemps après, ayant expérimenté, exercé leur savoir y faire sinthomatique dans un lien nouveau avec les autres. Ceci nous laisse un champ extrêmement large d'expériences variées. Le long après-coup de la cure permettrait d'y lire ce que devient le désir de l'analyste, les changements dans la vie, la permanence ou non des effets de la cure dans la vie du sujet. S'il faut considérer chaque passe très singulièrement, c'est à condition qu'elle délivre des empêchements, empêtements et souffrance névrotique (dont l'angoisse), qu'elle fasse ouverture dans ses suites et permette de faire avec le réel qui frappe toujours à plusieurs reprises.

Très peu de choses ont varié quant à la procédure de la passe depuis qu'elle fut inventée par Lacan en 1967. Ce qui change, ce sont plus souvent nos attentes quant à garantir un analysant dans ce passage à l'analyste. Et ceci en fonction du travail d'école sur l'enseignement de Lacan à partir des années 1970 qui n'annule pas mais relativise certains points de l'enseignement antérieur ou plutôt nous font relire autrement ce qui y était déjà en pointillés ; ainsi si le fantasme est à défaire, les identifications à faire chuter, le repérage de l'aliénation et séparation dans son alternance à cerner jusqu'à la séparation réelle, il n'en reste pas moins que nous devons travailler ce qui reste souvent comme l'imaginarisation des éclats identifiés du corps comme objets pulsionnels ; en effet certains s'arrêtent là où justement il s'agirait de poursuivre, fantasme sans doute cerné mais pas « fracturé » par le réel de l'inconscient. La séparation a à voir justement avec l'évidement, le dénuement de la cause sans image spéculaire comme innommable et s'effectue entre l'aller et retour de ce trou de la structure S de grand A barré et du petit a en tant qu'il ne prend forme et consistance que d'absence. Lacan parle dans le séminaire 20 (p.77) de la coalescence entre a et S de grand A barré, coalescence qui fait le jeu de la psychologie.

A ce sujet, la contribution qu'apporte Ana Martínez Westerhausen nous démontre bien ce qu'était la théorie de l'objet –qui était la conception de la passe à l'École de la Cause- où il s'agissait de savoir à quel objet le sujet s'était réduit et comme le souligne C. Soler (Wunsch n°8, p.21) cela ne peut être une condition de fin d'analyse. Je la cite « c'est avoir aperçu que l'objet fait trou dans le

savoir, et qu'il est donc justement impossible de dire ce qu'est cet objet ...Se savoir objet est donc strictement équivalent à ce que nous appelons la chute du sujet supposé savoir».

Dans une analyse il y a tout le cheminement du désir de l'Autre jusqu'à l'épuisement de la demande avec le déchiffrement inconscient qui travaille pour la jouissance et il y a le positionnement du sujet dans le réel qui a répondu d'une certaine façon, faisant symptôme. Là c'est sa réponse particulière à lui seul où, dans un premier temps, il a attribué à l'Autre la souffrance de son symptôme puis l'analyse avançant, il sait que c'est de lui, étrangement de sa propre jouissance qu'il s'agit. Rencontre contingente qui n'est pas liée au désir de l'Autre mais à certaines marques, traces dont il est fait (effet) jouissance. La position que l'analysant prend alors est celle de son éthique et l'analyste, bien que conduisant la direction de la cure, ne peut prédire ce que sera cette position nouvelle du sujet. C'est là une des difficultés que nous rencontrons dans le travail du cartel de la passe. Comment saisir ce point singulier d'une nouvelle position du sujet quand objet et réel ne se disent pas, ne peuvent que se cerner comme place dans l'ensemble du témoignage et comme effet sur le sujet, réponse nouvelle du passant.

Symptôme et dire interprétatif seraient à faire résonner par du hors sens. L'analyste répond en « crochant » par son dire le sonore, l'entendu pour toucher « l'articulation dans le symptôme des signifiants (sans aucun sens) qui s'y sont trouvés pris » (J. Lacan, Position de l'inconscient, in *Écrits*, Seuil, p.836). On voit bien dans ce texte de Lacan déjà les traces du sujet symptomatique, trace de lalangue d'où a émergé un parlêtre, un sujet à jamais divisé mais noué à un réel symptomatique dont le corps en en faisant écho a pris matière.

Ne pas nourrir de sens le symptôme est ce que Lacan nous signale dans sa conférence la Troisième car c'est la pente naturelle du névrosé qui aimerait bien que la faute – faille soit de l'Autre. Le dire de l'analyste se doit de consonner, de faire résonner quelques bribes et dépôt de lalangue.

Rappelons que déjà Freud insistait beaucoup sur l'entendu, le vu. Dans Construction en analyse (in Résultats, idées, problèmes, tome 2, p.279) il écrit : « On n'a pas encore apprécié ce caractère **peut-être général** de l'hallucination d'être le retour d'un événement oublié des toutes premières années, de quelque chose que l'on a vu ou entendu (ou senti, c'est moi qui l'ajoute) à une époque où il savait à peine parler », c'est-à-dire hors sens. Si nous prenons la définition de Lacan à propos de l'hallucination -retour dans le réel de quelque chose de non symbolisé- on peut peut-être penser à ces bribes, phonèmes de lalangue dans leur motérialité qui ont inscrit un corps jouissant sans que l'Autre y soit pour quelque chose.

Travailler en cartel sur les témoignages des passants nous met au cœur de la clinique, côté passant, et au vif de l'éthique côté analysant. Il est vrai que bien peu d'interprétations de l'analyste nous sont apportées. Est-ce l'oubli du passant, est-ce le trop de silence de l'analyste ? Pourtant il me semble que lorsqu'il y a eu nomination d'AE, leurs transmissions comme AE sur les points cruciaux qu'ils apportent soulignent à chaque fois des interprétations qui ont eu pour eux un effet massif, « sonnante », inoubliable, leur permettant un changement radical de position par rapport à la jouissance, et un point de certitude.

Cette certitude reste bien sûr une question. Est-elle conclusive, définitive ? Fait-elle le poids par rapport au réel et fait-elle ouverture au désir de savoir, sa propre horreur de savoir enfin cernée.

Dans les témoignages transmis, nous n'avons que bien peu de trace du moment d'installation dans la pratique – la plupart des témoignages de passant montre qu'ils reçoivent comme analystes – et encore moins de ce qui les décide à poursuivre, à maintenir et à re-choisir cet impossible analyste. Quand bien même le désir est ce qui ne peut se formuler clairement, il est évident que la manière et le style de l'analyste sont radicalement changés quand il peut apercevoir comment il avait fonctionné jusqu'alors comme S barré et comment il fonctionne à partir de S(A barré) comme semblant d'objet, les idéaux de complémentarité, de réparation, de soutien (soutenir l'Autre peut servir à son propre soutien) ayant chutés .

Le désir de l'analyste, métonymie de désir orienté, tient à un fil, souvent silencieux, tenace, répété par les coupures, par le dire interprétatif ; il s'avère, pourrait-on dire, « entêté ». Les cartels de la passe ont cette difficulté-là, à savoir s'il s'agit de la bonne obstination sans peur et sans angoisse.

**Luis IZCOVICH (France)**

## Les épars désassortis

C'est un fait que la clinique change notre interprétation des textes analytiques. Cela s'appelle la preuve par le réel. Et ce que depuis Freud les analystes ont dit de plus judicieux, relève de cette perspective, à savoir comment on peut capter au mieux un fait clinique et le traduire en concept.

De même, chaque fois qu'on tente d'appliquer un concept à un fait de discours nouveau, on est confronté à des choix : peut-il s'appliquer tel quel ? Car appliquer un concept sans tenir compte de l'expérience, cela s'appelle se servir de la doxa pour faire bouchon. C'est un des confort qui guette notre expérience comme analystes mais aussi l'expérience de la passe, soit le passant, le passeur et les membres du cartel.

Il est certain que la capacité de capter un fait réel et de le transmettre au plus grand nombre n'est pas donnée à chacun. Lacan a su le faire en re-inventant à chaque fois la psychanalyse mais aussi en considérant que sa théorie n'était jamais fixée. Son procédé est donc anti-doxa. Et cela oriente notre position dans la psychanalyse.

Si j'évoque ces points, à l'heure d'un bilan de notre fonctionnement dans le cartel de la passe, c'est pour deux raisons : la première pour indiquer la façon dont a opéré notre cartel, la deuxième plus intéressante à mon avis, parce que plus singulière, est un effet de l'expérience de la passe sur ma lecture des textes.

Concernant le cartel, nous avons entendu les passeurs, sans une lecture commune et préalable des textes. Chaque membre du cartel a participé avec son expérience de l'analyse, de ses lectures, de son rapport à la cause analytique. Nous n'avons donc procédé à aucune mise en commun de l'expérience avant la rencontre avec les passeurs.

Certes, sont apparues au cours de l'expérience des divergences théoriques sur la clinique qui forcément porte sur les discours, et concerne donc à la fois l'idée que chaque cartellisant se fait sur le passant mais aussi sur le passeur. Parfois même, les discussions ont porté sur la structure clinique. Ce n'est pas sans intérêt mais n'a pas été le cœur de notre expérience. Ce qui a été au centre, pour chaque passe, c'est ce qu'il est possible de cerner comme réel de l'expérience qui puisse attester du désir de l'analyste. Et l'on constate à nouveau que si un cas de passe est en prise avec le réel de la langue ou au moins tente de le démontrer, l'autre malgré ses démonstrations ne convainc pas le cartel sur l'écart - pourtant annoncé par le passant - dans le rapport à ce qui a été la tyrannie de son fantasme. Au delà des singularités des passants, il existe une pente assez générale à faire correspondre son cas à tel ou tel moment de l'enseignement de Lacan, voire à l'actualité théorique qui se répand dans l'Ecole. Ce n'est pas à déplorer. Sa généralisation laisse penser qu'il s'agit d'un fait de structure mais aussi il est important d'en tenir compte dans notre politique des discours.

Il n'y a pas eu pour autant, de grille de lecture pour notre cartel de la passe, pas plus que de passe type, au sens où à aucun moment nous n'avons tenté de faire valoir ce que serait un « AE modèle » par rapport auquel les passants se montraient en déficit. Il est vrai aussi que jusqu'à aujourd'hui notre cartel n'a pas procédé à une nomination d'AE. Mais mon accent est de souligner notre procédé que je n'hésite pas à qualifier aussi d'anti-doxa.

Maintenant, disons que la non nomination est le cas le plus fréquent dans l'expérience

générale de la passe et cela depuis ses débuts, ce qui soulève une question : comment se fait-il que la passe continue à intéresser alors que les nominations sont si peu nombreuses.

C'est là le joint avec l'effet de lecture que j'ai évoqué auparavant. Cela correspond à une autre façon de lire cette phrase qui me paraît primordiale pour notre communauté d'Ecole. Il s'agit de la citation souvent évoquée dans la *Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI* : « D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse, en me gardant, cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis ». <sup>51</sup>

Comment entendre cette notion de « épars désassortis » alors que, comme je l'ai dit, et malgré le nombre réduit des nominations, un nombre important d'analysants décident de faire la passe, et cela depuis son invention il y a trente cinq ans. Autrement dit, comment se fait-il que les épars désassortis s'assemblent autour d'une expérience ?

Il est certain que « épars désassortis » renvoie au support du désir de l'analyste. Le désir de l'analyste est singulier car ce qui constitue son support, soit la marque du réel du sujet, la marque traumatique, est singulière. Mais la marque est singulière aussi parce que chaque fin d'analyse comporte une marque singulière.

Soulignons donc ce paradoxe, comment ces réels si distincts, les uns des autres se confrontent néanmoins, pour un grand nombre, à cette épreuve qui consiste à rendre compte du passage à l'analyste ?

Au fond, je crois que l'expression « épars désassortis » pose moins de problèmes que le fait de devoir expliquer comment ces désassortis convergent sur l'expérience de la passe.

Car le terme d'épars renvoie étymologiquement à la dimension de séparation, nécessaire à la conclusion de l'analyse. Ce que la passe démontre est la séparation d'avec ce qui a été la cause du sujet, qui est actualisé dans l'entrée en analyse et radicalisé à la fin. Le terme d'épars trouve aussi son origine dans le latin *spargere*, qui veut dire disséminer, répandre.

Autrement dit, ce qui se dissémine est un élément, mais qui provient d'un ensemble. Ainsi, ce qui est épars n'implique pas que ce soit disjoint de façon absolue de ce qui était l'origine, sinon ce serait l'errance.

Un épars reste un élément issue d'un ensemble. Dès lors, la question cruciale pour la psychanalyse est : comment se fait-il que les épars ne deviennent pas juste des éléments voués à se disperser, à fonctionner à la dérive. Qu'est-ce qui fixe donc les épars pour éviter leur égarement ?

Il est vrai qu'en qualifiant les épars de « désassortis » Lacan radicalise encore davantage la dimension de séparation singulière ne laissant aucune place à ce qui pourrait fonder une unité. Cela laisse donc l'énigme de ce qui pourrait faire que les épars puissent à terme s'assembler.

Car le terme désassortis en rajoute sur la séparation : non pas avec ce qui était la cause mais aussi avec ce qui pourrait rester de croyance d'harmonie avec le semblable, ce qui justifie la formule de Lacan dans ce même contexte de : « pas tous ».

Or, Lacan utilise l'expression « épars désassortis » juste avant d'évoquer ceux qui peuvent témoigner au mieux de la vérité menteuse. Donc, nous avons une première idée. Cela concerne le fait qu'il existe une impossibilité radicale de poser un style commun pour les A.E. Il n'y a pas le groupe d'A.E., même si parfois ceux-ci croient se reconnaître entre eux. Cela implique aussi qu'il n'existe pas la marque A.E., dont le cartel pourrait donner le label de conformité. Pas de label conforme à la langue à laquelle on aurait finalement accédé, pas de label non plus qui certifie une satisfaction dont on connaîtrait le modèle. On déduit donc qu'il existe des variétés de rendre compte de la vérité menteuse et de ses conséquences au niveau de la position du sujet. Autrement dit, la passe clinique, celle qui décide un passant à faire sa

<sup>51</sup> LACAN J., Préface à l'Édition anglaise, in : *Autres Ecrits*, Editions du Seuil, Paris, 2001, p.573

demande de passe, exige un franchissement, que s'il n'est pas conclusif, est néanmoins sans retour, encore faut-il que le passant puisse démontrer qu'il s'agit d'un effet de l'analyse.

Je voudrais faire encore une autre remarque qui me semble cohérente avec ce que j'ai dit auparavant. C'est la question de la marque, sur laquelle Lacan revient à plusieurs reprises. J'évoquerais deux dimensions relatives à l'expérience de l'analyse : avant et après la passe.

Avant la passe, il suffit d'extraire l'exemple du texte *Radiophonie* où Lacan, à propos du cristal de la langue – ce qui renvoie nécessairement à la langue – évoque le temps qu'il faut « pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord ». <sup>52</sup> Ce qui a défailli, c'est ce qui fait l'être du sujet, c'est pourquoi le temps d'une analyse est le temps de se faire à sa marque, sa marque comme sujet, le dire que fait son être.

Le temps qu'il faut pour se faire à son être est l'indice du temps de l'analyse, le temps qu'il faut pour que l'expérience fasse trace, marque de l'expérience. Lacan revient sur la marque dans un autre texte *La lettre aux Italiens*, cette fois-ci à propos de la passe. Le contexte est précis. Il s'agit d'un désir nouveau, il advient donc, comme effet de l'analyse et relatif à un être - l'analysant devenu analyste- rebut de l'humanité : « C'est là la condition dont par quelque côté de ses aventures, l'analyste doit la marque porter. A ses congénères de « savoir » la trouver ». <sup>53</sup> Il va de soi, suivant la construction de la phrase, que le « côté de ses aventures », concerne l'épreuve de l'analyse. La marque donc à trouver, est une marque analytique, marque qui affecte la marque du trauma du sujet.

Maintenant à quoi renvoie le terme de congénères, soit ceux qui sont du même genre ? Il s'agit des passeurs, ceux qui sont dans la passe encore dans l'instant d'avant les passants supposés AE. Mais, comment peuvent-ils savoir trouver la marque s'ils sont avant l'instant où la passe devient une évidence ? Il faut noter qu'il ne s'agit pas de savoir mais de savoir trouver, soit être sensible à la différence produite par l'effet d'un désir. Autrement dit, le passeur exemplifie ce que veut dire opérer avec le non-savoir, dimension essentielle dans notre expérience. J'y reviendrai.

Nous l'avons constaté dans notre cartel, les passeurs les mieux orientés ne sont pas ceux qui en savent le plus sur l'actualité de la théorie analytique dans notre Ecole, mais ceux qui se laissent surprendre, et sont capables de restituer la surprise au cartel. C'est la raison, sans doute, pour laquelle Lacan a introduit les passeurs dans le dispositif. C'est aussi ce qui constitue l'objection majeure aux associations analytiques qui se gaussent de « leur passe », soit d'un dispositif où un candidat parle de son analyse à un jury. Les passeurs ne sont pas un obstacle à la passe, au contraire, ils sont ceux qui la rendent propice. C'est pourquoi Lacan pose qu'il leur revient le « savoir trouver la marque ».

Je voudrais donc avant de conclure revenir à la question initiale. Pour quoi ceux qui portent une marque singulière, ou selon la formule de 76, les « épars désassortis », décident-ils de converger autour de la passe, et au-delà de faire communauté analytique, alors que la structure porte vers la désunion, voire la dispersion ?

Il y a une raison, c'est que la fin de l'analyse ne laisse pas les sujets à la dérive. C'est simple mais il faut le dire, puis justifier en quoi.

Il est patent par exemple que Lacan se sert de la même formulation pour désigner la fin de l'analyse et ce qui serait le point commun à tous les analystes. Ainsi, dans l'avant dernière leçon du Séminaire « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », Lacan pose que l'essentiel pour conclure est que le sujet voie à quel signifiant irréductible il est assujéti. Puis, une semaine plus tard, à la dernière leçon, à propos du désir de l'analyste comme désir de la différence absolue, Lacan formule que celle-ci intervient quand le sujet confronté au signifiant primordial, vient pour la première fois en position de s'assujétir.

<sup>52</sup> LACAN J., « Radiophonie », in : *Autres Ecrits, Op. Cit.*, p. 428.

<sup>53</sup> LACAN J., « Note Italienne », in : *Autres Ecrits, Op. Cit.*, p. 308.

Il faut convenir que l'expression « venir pour la première fois en position de s'assujettir », <sup>54</sup> ou « l'essentiel c'est qu'il voie, au-delà de cette signification, à quel signifiant- non sens, irréductible, traumatique- il est, comme sujet, assujeti » <sup>55</sup> ce n'est pas du tout la même chose. Dans la première expression l'accent est double, il est sur la dimension de la position du sujet, la décision inconsciente insondable, mais aussi sur le fait qu'il y vient pour la première fois. Et si c'est la première fois, il est clair que c'est un effet de l'analyse, et par conséquent c'est au passant d'en rendre compte et au cartel de tenter de cerner les effets.

Or, cette dimension du singulier n'exclut pas que Lacan pose à la fin de son Séminaire *Ou-Pire* la question de ce qui lie analysant et analyste : qu'est-ce qui attrape les corps ? C'est là qu'il pose que nous sommes fils du discours. N'est-ce pas là une formulation qui concerne aussi bien le lien entre les analystes, un lien fondé sur d'autres nécessités que celles du groupe ?

Fils du discours donc, c'est ce qui explique qu'on persévère avec la passe, et en même temps ce qui explique que les candidats persévèrent à faire communauté d'Ecole indépendamment de leur sort quant à leur nomination ou pas. C'est sans doute la leçon principale de la passe et qui relativise la question d'être nommé ou pas. Il s'agit avant tout, dans la passe, de faire reconnaître une affiliation au discours analytique.

Il me semble d'ailleurs que c'est la raison pour laquelle Lacan reprend la dimension de l'assujettissement dans un texte paru la même année que la *Lettre aux Italiens*, où il évoque, comme je l'ai dit, la marque à trouver dans la passe. Il s'agit de l'*Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des Ecrits*. Lacan évoque la dimension de rebut de l'humanité par un autre biais puisqu'il pose l'analyste comme « incasable » dans les autres discours, soit qu'il leur existe. Pour autant, il donne une définition de l'analyste qui ne se limite pas à souligner par rapport à quoi il devient exclu. Il le dit ainsi : « les parlants qui se trouvent assujettis à ce discours analytique », <sup>56</sup> puis il évoque sa position à lui, en tant qu'analyste, et pas le seul à l'être, comme « sujet de ce discours ».

On constate donc un fil constant chez Lacan qui pose le sujet à la fin de l'analyse comme assujetti au signifiant traumatique, puis les analystes comme fils de discours ainsi que les analystes assujettis au discours analytique. C'est ainsi qu'on peut revenir à l'expérience de la passe où chacun a la chance de démontrer, comment il s'est fait sujet de ce discours, comment il l'est devenu, comment il s'est donc assujetti. C'est ce qui se repère dans les témoignages de passe, qu'il y ait nomination ou pas.

Finalement, cela montre encore une fois, que la passe dans son essence n'est pas le lieu où se mesurent les effets thérapeutiques de l'analyse, ni le lieu où on atteste la structure clinique du passant. Ce n'est peut-être même pas la dimension de la nomination qui est cruciale. Par contre, c'est un fait attesté que si la passe existe, et continue encore à susciter l'intérêt, c'est parce qu'en effet, les « épars désassortis », se font sujets d'un discours. Et le discours analytique, pour ceux qui sont concernés par l'Ecole, n'est pas dissocié de la passe, et j'ajouterai de la passe dans notre Ecole, ce qui ne la rend pas pour autant obligatoire. C'est ce qui explique que si l'hétérogénéité des témoignages est l'indice d'une unité impossible, la question qui reste est comment, un par un, chacun est devenu fils du discours. Que plus ou moins de passants soient nommés, c'est même à cet égard secondaire. D'ailleurs, une question reste encore dans notre programme d'Ecole : nos AE ont-ils réussi le pari qui consiste à témoigner des points vifs de la psychanalyse ? Ce serait la vraie différence entre une nomination et une non-nomination. Notons qu'en général, il y a une pente des AE, depuis toujours, à démontrer comment leur cas explique la doctrine. Ce qui reste à prouver, et ce serait intéressant d'en créer les conditions de possibilité, c'est qu'à la lumière de l'expérience du non-

<sup>54</sup> LACAN J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 248.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>56</sup> LACAN J., « Introduction à l'Édition allemande des *Ecrits* », in : *Autres Ecrits*, Op. Cit., p. 555.

savoir des passeurs dont j'ai évoqué la question auparavant, nos AE abordent les points vifs à partir de leur rapport au non-su.

**Patricia MUÑOZ (Colombie)**

## Effets du dispositif de la passe

### « *Dégâts* »

La portée du dispositif de la passe, le poids qu'elle possède et sa transcendance sont indéniables. Se présenter à la passe est intimement lié à la relation que l'on a avec la psychanalyse et, par conséquent, avec l'École. Cette expérience met à l'épreuve l'École elle-même et la formation que celle-ci offre, et cela concerne tous ses membres. Avec la passe, Lacan a réussi à faire en sorte que nous n'oublions pas cet acte qu'a été le passage de l'analysant à l'analyste, pour éviter ainsi la pente vers l'analyste fonctionnaire du discours analytique ou le thérapeute.

Le sujet de notre Cartel<sup>57</sup> est « Le réel dans la passe », ce réel qui se manifeste dans ce temps de passage de l'analysant à l'analyste, qui doit passer du passant aux passeurs et au Cartel de la passe, dans cette expérience de transmission inédite. Le réel dans la passe comme dispositif, dans ses différents moments et ses différentes rencontres : le passant avec chacun des passeurs, les passeurs avec le Cartel et le travail entre les différents membres du Cartel de la passe. Le réel en tant qu'impossible, comme ce que nous concluons après notre expérience du savoir, pendant toute la durée du déchiffrement, à savoir que la vérité n'est qu'à mi-dire, que le réel ne peut pas se savoir, mais juste le cerner, et qu'il est seulement possible d'en savoir quelque chose par ses manifestations. C'est quelque chose qui se révèle à la surprise du sujet lui-même. De plus, on ne peut pas savoir par quel bout et comment le prendre<sup>58</sup>.

C'est la deuxième fois que je participe aux Cartels de la passe dans notre École. La première fois, notre Cartel avait nommé un seul AE. Cette fois, même s'il n'y a pas eu de nomination, il est possible de réfléchir à cette expérience et d'en tirer un enseignement. Je m'intéresse à l'effet qui se produit lorsqu'il n'y a pas de nomination, aussi bien pour les passants non nommés que pour les membres du Cartel.

Je pars de l'idée que l'essentiel dans le dispositif de la passe n'est pas la nomination mais le fait d'isoler « ce qui concerne le discours analytique, sa spécificité, et pouvoir faire une élaboration et accumulation de l'expérience »<sup>59</sup>. J'adhère à ce que nous dit Luis Izcovich dans son texte « La doxa et la communauté d'École » paru dans *Wunsch 11* : « Je ne pense pas que notre principal intérêt à garder la passe soit la question de la nomination, mais plutôt de nous instruire, comme le voulait Lacan, sur ce qui décide un analysant à franchir le pas et à devenir analyste ».

Je commencerai par les effets possibles sur les passeurs. Qu'est-ce qui pousse quelqu'un qui a fini son analyse à se présenter à la passe ? Répondre à cette question peut nous donner des clés pour trouver ce que veut obtenir celui qui fait la passe et comprendre quelles

<sup>57</sup> Cartel 2, période 2010-2012

<sup>58</sup> Lacan Jacques. « Sur l'expérience de la passe ». La Grande Motte. *Ornicar* 1, pp. 32-39 (Toutes les citations en italique sont extraites de ce texte)

<sup>59</sup> Lacan Jacques. « Proposition du 1967 ». Répertoire IF-EPFCL (2008-2010)

sont ses attentes. Le cartel n'a pas la possibilité de questionner le passant, mais il est possible que les passeurs aient posé la question<sup>60</sup>. Celui qui doit nécessairement poser cette question est le membre du Secrétariat de la passe qui reçoit la demande de passe. On suppose que celui qui fait la demande de passe a terminé son parcours, a obtenu un savoir, bien qu'incomplet, a rasé tout le sens et veut témoigner de cette expérience singulière qu'est le passage de l'analysant à l'analyste ou des transformations expérimentées qui pourraient permettre d'occuper cette place.

Dans notre expérience en tant que cartel, nous avons pu entendre la position fantasmagique bien claire et articulée, la stratégie que le passant a utilisée face au désir de l'Autre, la rencontre avec le manque de l'Autre. Néanmoins, dans certains cas, il n'est pas possible d'identifier une séparation de l'Autre. Dans certains témoignages, on peut déceler qu'il s'agit d'utiliser le dispositif de la passe pour arriver à une séparation qui n'a pas pu avoir lieu dans l'analyse. Il est possible que faire cette expérience aide à se situer dans la structure, il est cependant important de poursuivre l'analyse. Le Cartel pourrait l'indiquer dans sa réponse au passant.

D'autres difficultés se manifestent quelquefois, telles que les impasses de la relation de couple qui se poursuivent sans changements malgré le long travail d'analyse, puisque l'on continue à attendre que le rapport sexuel soit possible. Il se peut qu'il y ait eu un déchiffrement des signifiants de l'inconscient et une élaboration, mais sans arriver à la rencontre avec le réel comme impossible. La rencontre avec la castration, l'absence de rapport sexuel et l'impossibilité de savoir sont inévitables. On peut également connaître l'objet de jouissance et ses modifications mais sans avoir transformé la relation avec cet objet. Si l'on ne parvient pas à des conclusions sur le passage de l'impasse à la passe et à la possibilité de l'acte, là, il ne peut y avoir de nomination possible.

L'analyse peut avoir des bénéfices thérapeutiques notables, indéniables et bienvenus, mais ces bénéfices ne permettent pas le surgissement du désir de l'analyste et ne donnent pas la possibilité d'occuper la place de l'analyste. Ce qui nous renvoie à l'affirmation de Lacan dans la Note italienne: « Il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance »<sup>61</sup>. On en déduit que ce qui conditionne l'acte n'est pas le fait d'avoir fini une analyse, mais la transformation par rapport au savoir.

En ce qui concerne les membres du Cartel de la Passe, nous avons beaucoup parlé dans notre communauté de la satisfaction ou de l'enthousiasme du Cartel lorsqu'il y a une nomination, mais que se passe-t-il lorsqu'il n'y en a pas ? Lorsque l'on éprouve une déception ? La déception qu'implique le fait d'avoir eu un espoir, ou plutôt une attente de nomination, un désir de nomination, sur laquelle il y aurait à s'interroger, ainsi que le dit Nicole Bousseyroux dans son texte « Satisfaire les cas d'urgence », *Wunsch* 11. Il y a sans doute une anticipation temporelle de ce qui est attendu, constitué par une promesse. De quoi s'agit-il dans cette attente ? De pouvoir saisir l'acte dans le temps dans lequel il se produit<sup>62</sup>. Le Cartel ne doit pas espérer quelque chose de spécifique pour que la surprise soit possible, surprise qui est en relation avec l'inédit et l'inattendu, qui prend en compte la singularité et, par conséquent, la variété.

Nous avons également dit beaucoup de choses sur la non-nomination : que quelque chose n'a pas pu passer, que le passant n'a pas pu transmettre, que les passeurs n'ont pas su questionner le passant, que le Cartel n'a pas entendu. C'est la raison pour laquelle il me semble qu'il y a là quelque chose qui montre que le hasard, la rencontre et la contingence entrent en

<sup>60</sup> Philippe Corine. Pourquoi se présenter à la passe? *Wunsch* 9, p. 13

<sup>61</sup> Lacan Jacques. Note italienne. Répertoire IF-EPFCL (2008-2010), p. 301

<sup>62</sup> Lacan Jacques. Discours à l'EFPP. Répertoire IF-EPFCL (2008-2010), p. 287

jeu à tous les niveaux de cette expérience. Et ainsi comme nous dit Lacan : « En quoi je veux dire que l'espoir n'y fera rien, ce qui suffit à le rendre futile, soit à ne pas le permettre »<sup>63</sup>.

Le titre de cette réflexion « Effets du dispositif de la passe » indique ce que Lacan lui-même relève comme conséquences du passage par la passe. Il nous dit que le résultat est *entièrement nouveau*<sup>64</sup> et qu'il produit un effet sur tous. Un effet d'affect chez tous ceux qui participent à cette expérience et que Lacan désigne de différentes manières. Il le désigne par les termes *perplexité* et *embarras* en se référant au jury d'agrément (cartel de la passe), ou par les termes *expérience absolument bouleversante et inoubliable*, en se référant aux passants. Depuis que l'on a donné la parole aux passeurs, on peut constater qu'il y a aussi pour eux un effet indéniable. Lacan signale que ce que l'on a obtenu de cette expérience n'a rien à voir avec le discours du maître et encore moins du *dómine* (de la maîtrise)...

Enfin, j'expliquerai le sous-titre de ma réflexion « Deterioros »\* (en espagnol) « Dégâts », qui est emprunté à la conférence de Lacan sur l'expérience de la passe, lors du congrès de la Grande Motte. Tous la connaissent certainement. Lacan déclare que bien que les effets de la passe soient des *dégâts* ; pour nous autres, membres de l'espèce humaine, « le dégât c'est ce qui peut nous arriver de mieux » et il nous précise qu'il se trouve « avec les dégâts sur mon dos... S'il y a quelqu'un qui passe son temps à passer la passe c'est moi ». Étymologiquement, le mot *Deter* est formé à partir du préfixe « de » qui exprime l'idée de séparation avec descente et du suffixe comparatif « ior », qui signifie une descente au pire. « Dégâts » est un terme fort. C'est un effet qui produit un dommage, une diminution, un dégât, qui, comme le dit Lacan, nous est propre à nous qui sommes des *parlêtres* et qui, dès que nous parlons, sommes foutus<sup>65</sup>. Il faut souligner l'idée de séparation qu'il y a dans le préfixe « de » qui indique cette position d'abandon lorsqu'on n'attend aucune aide de personne, et que l'analyste devient comme un rebut qui se crible dans le déchet<sup>66</sup>. Se référant à la position de l'analyste, Lacan nous dit que c'est une position dramatique, « qu'ils conquièrent la juste situation de dépouillement, de « démunissement » dirai-je, qui est celle de l'analyste en tant qu'il est un homme entre autres, qui doit savoir qu'il n'est ni savoir, ni conscience, mais dépendant aussi bien du désir de l'Autre que de sa parole »<sup>67</sup>.

Traduction de Maricela Sulbarán

### CARTEL 3

## Albert NGUYÊN (France) Des bonnes surprises<sup>68</sup>

L'Ecole à l'épreuve de la passe, peut aisément s'énoncer : la passe comme preuve de l'Ecole. Nous avons pu le vérifier, dans le cartel de la passe qui a jugé des passantes françaises alors qu'il était composé de deux Français, une Espagnole, un Italien et un Vénézuélien, et que l'origine linguistique de ses membres n'a absolument pas gêné le travail d'élaboration du cartel.

<sup>63</sup> Lacan Jacques. Télévision. Autres Ecrits. Seuil. 2001, p. 543

<sup>64</sup> Lacan Jacques. « Sur l'expérience de la passe », *op. cit.* p. 32-39

<sup>65</sup> *Ibid*

\*L'auteur utilise le mot *Deterioro* et fait un développement autour l'étymologie de ce mot en espagnol.

<sup>66</sup> Lacan Jacques. Note italienne. *op. cit*

<sup>67</sup> Lacan Jacques. Mon Enseignement. Seuil. 2005, pp. 138

<sup>68</sup> Ce texte est la reprise d'une intervention faite à Barcelone en janvier 2012 dans le cadre du Séminaire d'Ecole itinérant sous la responsabilité de Cora Aguerre.

Cartel riche d'enseignements dont je voudrais tirer quelques fils et les soumettre à la discussion : ce qui s'est passé au cours du travail aura laissé sa marque sur ce cartel et je dois dire d'emblée que je suis à la fois réconforté et poussé au travail d'élaboration par ce que j'y ai entendu, et bien au delà de la nomination d'AE que nous y avons prononcée. Les témoignages ont touché à des questions vives de l'expérience de la passe. Je dois dire, après avoir siégé dans plusieurs cartels de la passe, que pour la première fois j'ai pu prendre la mesure de ce que l'expérience de la passe va bien au-delà des témoignages de passeurs dans la mesure où la passe, telle que Lacan l'a voulue, peut être prolongée jusqu'à ce qu'il convient d'appeler « l'expérience du cartel de la passe » et expérience veut dire que la dimension d'un réel y est incluse.

Après 10 ans et plus de pratique de la passe, il faut reconnaître le coup de génie de Lacan, et avec ce recul, ce qui se révèle est simple : chaque dimension, chaque strate de l'expérience est cruciale. La sériation des passes permet de dire :

- Que la place et la position du passeur est cruciale.
- Que le style du passant est crucial.
- Mais aussi que le cartel est crucial et à plusieurs titres :
  - Dans l'accueil des passeurs et de ce qu'ils ont à dire.
  - Dans les questions ou remarques qui leur sont proposées et qui ont le mérite de permettre d'éclairer des zones du témoignage restées dans l'ombre ou insuffisamment articulées.
  - Dans le travail d'élaboration sur chaque passe.
  - Dans la formule finale délivrée par le cartel, laquelle ne peut et ne doit pas être convenue, standardisée.

*Quelques remarques, au nombre de quatre*

La première remarque que cela m'inspire est la suivante : toute l'expérience de **la passe est liée au temps**, comme le transfert, à la ternarité du temps logique, auquel j'ajoute une 4ème dimension que j'appellerai – et l'expérience de cartel que nous venons de faire va dans ce sens – **le moment opportun** (issu de la philosophie classique chinoise et que F. Jullien a mis en valeur).

Ce moment opportun ne vient pas seulement à la fin, il vient avant la fin lors de la désignation d'un analysant comme passeur (sur ce point il y aurait beaucoup à dire et je ne crois pas que le débat de la 3ème Rencontre ait permis d'en cerner tous les paramètres), il vient au moment où l'analysant se présente à la passe (et sur ce point le dernier cartel nous a appris des choses très importantes), et il vient aussi dans les suites lorsque le/la passant(e) choisit de dire ce que sont les suites de la cure et du fait de s'être présenté à la passe, qu'il y ait eu nomination ou non.

La seconde remarque, sur laquelle je m'avancerai avec prudence, concerne le cartel. Nous étions, avant la rencontre, en débat dans l'École sur ce que le cartel entend ou pas, sur l'entre-soi du cartel, sur la question des épars désassortis, et disons le sur ce que le cartel entend de Dire au delà des dits du témoignage. J'ai dit « avec prudence » car il y a, dans ce que le cartel peut extraire d'une passe, **beaucoup de contingences**, liées au passant, au passeur, à la disponibilité et la compétence de ceux qui le composent, à ce que leur propre analyse et ses suites ont appris à chacun des membres.

Deux autres remarques sont à mon avis essentielles :

**1. L'extraordinaire réduction** que permet la procédure et qui se solde par une ou deux phrases délivrées par le cartel, d'où l'extrême importance d'ajuster le plus possible ce résultat à ce qui a été entendu de la dynamique de la cure. Une ou deux décennies, voire plus, d'analyse, se résume en 2 ou 3 rencontres, soit 4 à 6 heures qui donnent lieu à un exposé d'environ une heure. Une élaboration plus ou moins longue s'ensuit et se conclut par un énoncé qu'on essaie

d'ajuster au témoignage. L'importance de l'énoncé tient à ce que sa formulation peut entraîner de grands changements non seulement pour la pratique d'analyste mais aussi dans la vie du passant.

2. Il m'apparaît plus clairement aujourd'hui que l'expérience de la passe, comme nous l'avions mis en titre de notre Journée, met l'Ecole à l'épreuve, mais elle en est aussi la preuve, la preuve de la vitalité de l'Ecole et la preuve de ce qui peut s'élaborer de savoir sur l'inconscient dans la communauté de l'Ecole.

La formule est simple et efficace : l'expérience, dans ce qu'elle suppose pour les membres du cartel de désir de savoir surmontant l'horreur propre à chacun, de mise à l'écart des Egos et des narcissismes délétères, l'expérience, elle, est plus difficile (et je crois qu'il faut toujours faire attention et veiller à mesurer les éventuels écarts entre les formules et l'expérience). Mais, et c'est cela que je veux vous dire, ici, à Barcelone, c'est que l'expérience de l'Ecole internationale est possible parce que l'expérience de la passe internationale est possible et peut s'avérer fructueuse. Elle peut s'avérer fructueuse, je développerai ça dans ma seconde partie, à la fois par le savoir singulier qu'elle produit, lequel interroge le savoir constitué qui devient vite doxa, mais aussi de ce qu'elle met à jour de la dimension de Réel, du rapport au Réel qu'entretient un sujet à la fin de l'analyse : si le Réel ne s'énonce pas tel quel et se présente selon la modalité de l'impossible, il n'en reste pas moins que le rapport du passant au réel peut s'évaluer :

- dans la vie sexuelle, à partir des changements intervenus dans sa vie et de leur point de butée mis en valeur par le passant,
- dans le style (c'est la question du poème qu'il est et qui s'écrit quoi qu'il ait des airs de sujet, de la Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI),
- dans les restes qui vont donner lieu aux suites dont on ne peut préjuger mais qui prennent appui sur la dimension de non-savoir dont la fin de l'analyse doit pouvoir faire état.

Ce que j'ajouterai concernant la passe, c'est que le passeur est d'Ecole, que le passant sait dans quelle Ecole il présente la passe, et qu'en conséquence importe aussi que les options théoriques de l'Ecole soient avancées et discutées le plus largement possible, dans les Séminaires par exemple. Ceci veut dire qu'il n'y a pas à mon avis, de passe ex-nihilo, mais au contraire une passe d'Ecole et j'y ajoute qu'une passe d'Ecole ne peut s'entendre que sous l'angle d'une mise à jour d'un savoir nouveau qui requiert un travail individuel et collectif d'élaboration du dit savoir. Et pour finir je dirai que ce travail ne peut se faire que sous contrôle de la direction de la cure et de l'acte, des conditions de possibilité qui ont ouvert à l'acte analytique

J'en viens à ma seconde partie, je vais vous parler de ce dernier cartel de la passe, sur trois points : le premier à propos d'un passeur, le second à propos de ce que j'ai appelé le moment opportun de la passe, et le troisième pour indiquer en quoi il est parfois nécessaire de faire un tour supplémentaire pour que le cartel puisse conclure.

#### *Effets du cartel de la passe*

**Comment ça passe :** Je veux là évoquer ce qu'un passeur nous a transmis et la qualité de son témoignage qui a touché le cartel. Il faut dire pour commencer que ce témoignage différait de beaucoup de celui de l'autre passeur. Ce passeur a essayé de faire passer ce qui l'avait traversé dans le registre des affects, d'une façon qui l'a amené à dire que cette passe lui avait révélé des choses qu'elle ignorait complètement, qu'elle n'aurait pas même soupçonnées et qui avaient pour effet de lui faire découvrir ce qu'est vraiment la passe. « Jamais je n'aurais imaginé un tel témoignage ». Ce témoignage, elle nous l'a dit sera « inoubliable » : expérience bouleversante, dont je ne peux là dire davantage pour des raisons de discrétion, qui aura changé son rapport à la passe et même comme elle a pu le dire, à la psychanalyse. Le

témoignage authentique du passant, elle l'a reçu de plein fouet, mais et c'est cela l'important, cette authenticité ne lui a pas échappé et ne l'a pas inhibé : le passeur est sur la brèche, à la tâche de résoudre sa fin d'analyse, sa sensibilité peut ne pas lui faire rater ce que le passant articule de son expérience.

Elle nous l'a transmis, débordée encore par l'émotion lors de son témoignage avec une sincérité, une modestie et une dignité que le cartel a relevées.

Au fond, ce que nous avons dit aussitôt, c'est qu'elle nous avait montré ce qu'est, ce que devrait être un passeur : quelqu'un qui ne cherche pas à analyser le passant, qui n'est pas inhibé, qui ne cherche pas à retrouver dans la passe ce qu'il sait de la théorie, mais juste accueille ce que le passant amène de son expérience : le passeur enregistre mais pas seulement. On voit bien que la vertu, l'efficacité de ce témoignage est de nous avoir fait passer ce qu'elle a rencontré mais aussi ce qu'elle ne comprenait pas mais qu'elle éprouvait et qui pour le cartel faisait preuve, pas tant d'une fin d'analyse que de l'effort et l'effet de transmission qui avaient eu lieu et que ce passeur indiquait au mieux par ces limites qu'elle rencontrait pour elle-même et qu'elle disait, avec une volonté affichée de nous faire saisir la puissance de cette transmission.

Je crois que je peux dire qu'elle a réussi à faire passer ce qui lui a été transmis, non seulement d'en avoir été touchée mais surtout d'avoir changé le cartel : aucun des membres n'est sorti indemne de ce témoignage et chacun a pu dire dans la suite à quel point la fonction de passeur avait là été présentifiée, justifiant ce que je disais du crucial de cette position.

Le corollaire de cela : tous les passeurs ne s'équivalent pas, nous l'avons vérifié et je pense que cela doit être une préoccupation constante des AME et AE de l'Ecole : la désignation d'un passeur est très importante, et elle doit intervenir au moment juste, au moment où la mutation subjective est repérable dans la cure du passeur mais aussi en fonction de la position de ce passeur par rapport à l'Ecole. Ce sont les conditions requises pour que le passeur puisse faire part de son étonnement, de son non-savoir : le meilleur passeur est celui qui transmet sans trop savoir ce qu'il transmet ni pourquoi ça l'affecte, et l'effet se fera sentir dans sa cure et dans son rapport à l'analyse : pas de passeur fonctionnaire. Nous avons parlé de ça pour l'AME, je crois qu'on peut l'étendre au passeur. L'effet de transmission passe au cartel : l'affect d'angoisse, de tristesse, de bouleversement du passeur provoque le désir du cartel, voire son enthousiasme et sa satisfaction pour l'expérience... et peut-être une exigence accrue quant à la qualité des passeurs.

*Deuxième point : le moment opportun.*

Ce que j'évoque là n'est rien moins qu'un regret, un regret qu'un analysant s'engage trop tôt dans la passe ou trop tard. Existe-t-il un bon, un juste moment pour faire la passe ? Aucun critère n'est possible puisque la demande de passe répond sans doute à un moment particulier mais je crois qu'on peut dire que le désir de passe dé-passe le passant qui d'ailleurs va rencontrer la contingence dès qu'il va tirer ses passeurs.

Il peut arriver qu'un analysant s'engage dans la passe parce que des changements très importants sont intervenus dans sa cure, que la position de jouissance peut avoir basculé du côté de la vie là où la mort dominait jusque là, que la question oedipienne a été résolue, et cet analysant peut être très au fait de la passe et de l'Ecole, voire s'y est engagé très clairement.

Le passage à l'analyste et la question du désir de l'analyste par contre restent discrets, et le risque de conformité aux idéaux de l'Ecole existe. En réalité ce qui se révèle là, c'est qu'il ne suffit pas de vouloir la passe, il ne suffit pas de vouloir finir son analyse, encore faut-il avoir pu faire valoir comment est traité le Réel du sexe, ce qui a permis la traversée du fantasme et les conséquences qui s'ensuivent. Encore faut-il s'assurer avant de demander la passe qu'on n'a pas laissé de côté un événement important qui n'a pas donné lieu à analyse, à élaboration.

Que conclure ? Il me semble que le moment opportun pour se présenter à la passe ne peut pas ne pas comporter sa part d'impossibilité, de Réel en jeu, nouée à une dit-mension de hâte. Mais la hâte n'est pas la précipitation. Au fond ce qui me semble exigible est un pur désir de transmettre, beaucoup plus qu'un savoir ce qu'on va transmettre. Le moment opportun a à voir avec la limite du sens qui doit avoir été atteinte, et donc avec le moment où le passant est en passe de pouvoir affronter ce qu'il ne sait pas : la passe est le lieu où un passant peut témoigner certes de ce que l'analyse a résolu mais aussi de ce qu'elle n'a pas résolu sinon pourquoi et comment parler de jouissance résiduelle ? L'identification au sinthome suppose d'avoir pris un aperçu précisément sur ce qui de la jouissance n'est pas éradiqué et qui justement va conditionner les suites de l'analyse.

*Dernier point : la fin par le tour supplémentaire.*

Je vais là aller assez vite et vous faire part d'une surprise qui tient à une demande de passe qui est faite plusieurs années après la fin de l'analyse. Je ne vais pas parler de cette passe, simplement accentuer ce qu'elle m'a appris entre autres choses et qui concerne encore cette question du moment opportun, plusieurs années séparant la fin de l'analyse de l'entrée dans la passe. Qu'est-ce qui peut pousser quelqu'un à la passe aussi longtemps après la fin de l'expérience : eh bien, ce que cette cure nous a montré c'est qu'il faut parfois un certain temps pour que les suites...qui étaient directement impliquées par la fin de l'expérience, se produisent : c'est le temps nécessaire pour ce passant pour s'apercevoir que la demande de l'Ecole par rapport à la passe chute et n'intervient plus dans sa demande de passe, que sa pratique d'analyste a été modifiée par cette fin, que sa vie a changé aussi de style, et qu'elle vient vérifier cela dans la procédure.

Je peux ajouter aussi qu'un rêve survenu après la fin n'est pas étranger à la demande de passe, rêve qui vérifiait la chute du sens, et laissait le sujet hors de la prise de l'Autre. Il avait fallu auparavant que la chute de l'identification au père ait chuté du fait d'un trait d'esprit lâché par ce père.

Ce sujet avait aussi isolé un signifiant particulier, celui de « boucle » en rapport avec les cheveux, qui m'a conduit, dans la mesure où le passant ne l'avait pas articulé, à demander un tour, une boucle supplémentaire par l'entremise du passeur : faire accomplir un tour supplémentaire pour obtenir des indications sur ce que nous appelons les suites : par là nous avons appris ce qui s'était vérifié dans l'intervalle, mais aussi ce qui reste invérifiable, un « à jamais » qui est un « pour toujours » du Réel qui ne renvoie pas à un temps infini mais au contraire à la rencontre, si je puis dire à tous les coins de rue, de la nécessité de vérifier, au gré des rencontres avec le réel. Le remarquable de ce cas tient à cet allongement du temps pour comprendre avant de pouvoir conclure par la passe. Et la passe se vérifiera encore, d'être le lieu de surgissement de l'angoisse, de cet affect venu en surprise témoigner de ce que le réel survenant dans le témoignage n'a pas arrêté la passante qui a eu la ressource de solliciter son passeur pour la réduire.

*Pour conclure : le non-savoir et ses suites.*

Si l'analyse est acquisition du savoir qui fait sens, elle est aussi le lieu où se révèle un savoir sans qu'aucun sujet le sache (ce que nous appelons désormais l'Its réel lié à la langue), et elle est aussi ce qui augure de suites à partir de ce point de non-savoir irréductible..

Dans la mesure où ce point de non-savoir reste inaccessible à l'analyse, point de Réel qui dans le symbolique constitue l'*Urverdrängung* et dans l'imaginaire quelque chose comme le « mi-s'-taire du corps parlant » et de la vie, la question des suites devient cruciale :

- 1 parce que l'analyse change la vie du sujet.
- 2 parce qu'elle fait valoir la singularité du sujet.

- 3 parce que la procédure proposée par Lacan pour un nouveau mode de sélection des analystes rend la psychanalyse vivante en tant qu'expérience (elle n'est pas ésotérique) qui vaut le coup d'être vécue et tentée, expérience unique en tant que telle, dans la mesure où l'analyse permet d'entrer authentiquement et non plus névrotiquement dans le lien social.

Et il faudra bien à l'avenir parler de ce que l'analyse apporte de neuf dans le lien social. Qu'est-ce que le lien social, du fait même que l'Autre reste l'Autre, radicalement Autre, donc un lien social qui n'est plus dans l'ignorance ou la phobie du Réel mais dans le consentement à ce que le Réel change, transforme dans la relation entre parlêtres.

Qu'est-ce que l'interhumain à partir du moment où l'analyse a exploré les horreurs dont l'homme est capable depuis les débuts de l'histoire d'une part et d'autre part a mis à jour le lien indéfectible du sexe à la mort, de la vie à la mort ?

Le trait d'humanité est le répondant du Réel, le répondant au Réel, car face au Réel il faut avoir du répondant. Le trait d'humanité est lié à la marque, à la langue, c'est un trait éthique, fondé sur la responsabilité sexuelle du sujet. Ce à quoi peut conduire une analyse, au delà de la mise à jour de ce trait, c'est à ce savoir du Dire qui existe aux dits, et au delà de la mise à jour de ce trait, à l'expérience d'une vivance qui sait la mort, même si celle-ci n'est pas éprouvée.

**Ana MARTÍNEZ (Espagne)**

## Première réplique

Le texte d'Albert Nguyên me donne l'occasion d'exprimer à mon tour certaines questions qui ont surgi de ma dernière expérience dans le dispositif de la passe.

C'est la seconde fois que je fais partie d'un Cartel de la passe, presque dix ans après ma première expérience, et je peux dire qu'à cette nouvelle occasion, je me suis sentie plus à l'aise et plus libre au moment d'intervenir avec les passeurs et collègues du Cartel. Par ailleurs, il m'est apparu que je disposais d'une capacité plus large à écouter les témoignages transmis par les passeurs, comme si l'écoute était plus affinée pour mieux discriminer les différents registres de l'énonciation. Je comprends cette différence comme un des effets des dix années de rodage de passe à l'EPFCL, une passe qui s'implante de plus en plus au niveau collectif, qui s'allège des notes d'idéalisation et de prévention qui auraient pu être présentes au début, et qui génère un dépôt de savoir expérimenté, qui traverse les analystes qui y participent à divers titres, analystes qui commencent à être nombreux.

La seconde observation se rapporte aux passeurs. Je suis loin d'être la première à souligner l'impact de l'extrême variété des passeurs, mais à cette occasion, cette différence m'est apparue d'autant plus manifeste selon deux pôles : ceux pour lesquels est priorisé l'ordre conscient du témoignage, tant au niveau de l'écoute du passant qu'au niveau de la transmission au Cartel, et ceux pour lesquels s'impose un récit qui ne semble pas préparé, spontané, en montrant sans chercher à séduire, comment ils ont été traversés, touchés par l'expérience de passe, aspect qu'a également souligné Albert Nguyên. Cette seconde façon de faire du passeur me semble concorder avec la fonction de « plaque sensible », en ce que sa sensibilité supposée permettrait de saisir plus aisément les différentes nuances, les différents registres des énoncés et de l'énonciation du passant. Il semblerait de prime abord que cette attitude du passeur soit la plus indiquée pour permettre une transmission ajustée à l'expérience de la passe, et j'insiste, à condition que les membres du Cartel soient capables de distinguer un récit du passeur imprégné de notes affectives, distinguer ce qui est effet/affect d'une rencontre avec le réel du passant et ce qui correspond à une réponse affective propre à la structure du passeur.

Pour finir, je me référerai à plusieurs enseignements que j'ai extraits de cette expérience dans le Cartel de la passe :

- Il me semble qu'un témoignage de passe, que l'on considère pouvant ouvrir à nomination, se doit de pouvoir écouter ou capter de façon convaincante le double registre de l'inconscient, à savoir son aspect de signification interprétable contenu dans les rêves, les lapsus, les malentendus ou actes manqués, tout comme leur dimension réelle donc, présente dans les expériences insensées qui angoissent, horrifient ou font énigme. Cependant, je pense qu'actuellement, dans certains cas, la tendance est à valoriser uniquement ce que l'on pourrait considérer comme les manifestations de l'inconscient réel, laissant tomber les productions de l'inconscient-langage, dans son acception plus freudienne, ce qui me semble constituer un risque à l'heure de penser l'expérience analytique.

- D'autre part, il m'est apparu novateur de constater dans les témoignages écoutés, un travail du côté du passant, de l'analysant-analyste, travail qu'il élabore après la fin de la cure, c'est-à-dire après la séparation effective de l'analyste. Dans tous les témoignages écoutés, il s'est produit un temps de travail analytique « sans l'analyste ». Pour certains d'entre eux, on a même pu entendre la conclusion selon laquelle la fin de la cure s'est produite après la fin de l'analyse, avec l'analyste. Ce temps en plus (pendant lequel l'analysant-analyste continue seul) me paraît très important, pour ce qu'il peut supposer d'authentification de la séparation d'avec l'Autre. Depuis cette perspective, je crois que le dispositif de la passe permet de faire une distinction entre l'usage de la passe comme une pièce de plus d'une analyse encore en cours (demande de reconnaissance, de vérification, de séparation, d'idéalisation, etc. c'est-à-dire une demande conditionnée), un passant pas encore suffisamment séparé de l'Autre donc, et l'usage de la passe comme une décision libre, comme une fin de cure assez accomplie, une décision liée à un « pur » désir de transmission, d'amour de la psychanalyse et de son Ecole. Le Cartel peut alors conclure, comme le souligne Albert Nguyen dans son texte, que la demande de passe s'est produite trop tôt ou trop tard. Pour autant, je considère que présenter la demande de passe au moment qui serait juste, peut constituer un indice qui oriente l'acte de l'analyste, et ce point, c'est quelque chose que le Cartel peut saisir.

- Je veux aussi souligner qu'en écoutant les divers témoignages, « sautent aux yeux », se notent, ceux qui portent la trace d'une élaboration propre, originale, c'est-à-dire ceux pour lesquels la théorie psychanalytique est à peine présente, à la différence de ceux pour lesquels la théorie se situe au premier plan ou oriente la construction du témoignage.

- Enfin, on peut aussi distinguer les témoignages qui rendent compte d'un parcours suffisant pour convaincre le Cartel, en montrant une expérience analytique qui a traversé d'une façon ou d'une autre les différents registres de la richesse de l'inconscient freudien et lacanien, et ceux pour lesquels le parcours témoigné reste insuffisant, puisqu'il reste des zones non dévoilées, qui interrogent. Le témoignage qui convainc montre un parcours suffisant qui laisse davantage sa trace dans l'énonciation que dans les énoncés.

*Traduction de L. Grandet et I. Garrabé*

**Patricia DAHAN (France)**

## Deuxième réplique

Contrairement à mes deux collègues, la participation à un cartel de la passe, était pour moi une première expérience en décembre dernier. Si dans le dispositif de la passe j'étais pour la première fois à cette place, j'y ai participé par ailleurs en tant que passeur et passante.

Cependant ce dispositif ne se limite pas aux cartels, aux passeurs et aux témoignages des passants. Il n'a pas seulement une fonction de garantie dans la nomination des analystes, il

permet surtout l'élaboration d'un travail d'Ecole. C'est le premier point sur lequel je voudrais insister.

*Le dispositif de la passe permet un travail d'Ecole au delà du fonctionnement des cartels*

Deux ans après avoir été nommée AE, avoir eu l'occasion de rencontrer des collègues de différents forums et d'échanger avec eux, je mesure l'importance de la dimension d'Ecole et de la dimension internationale de la passe.

Le seul fait que la passe existe permet non seulement de recueillir des témoignages mais aussi de confronter et d'élaborer, à partir de l'expérience singulière de chacun, des réflexions sur le fonctionnement de la psychanalyse. Les témoignages des passants rendent compte du déroulement et des effets d'une analyse, ce qui en soi est très précieux, car c'est le seul lieu qui permette de recueillir une transmission directe de l'expérience, autre que des analyses de cas. Les séminaires Ecole organisés dans les différents forums prolongent ce travail qui participe à une élaboration collective.

A partir de ce que chacun apporte, les élaborations qui en découlent représentent un progrès pour la psychanalyse. Le travail de communication des différents acteurs du dispositif a des effets dans la communauté des analystes.

C'est pourquoi au delà de ce que j'ai pu écouter dans ce cartel de la passe, je voudrais aussi parler de ce que j'ai entendu dans les différents séminaires auxquels j'ai participé et où les collègues ont élaboré un travail sur leurs expériences de passe. Ce que j'y ai appris vient recouper certains points déjà évoqués par Albert et Ana et sur lesquels je voudrais revenir, tels que la temporalité, l'après coup de l'analyse et l'après coup de la passe.

Les exemples que je donnerai sont issus de témoignages recueillis dans notre cartel mais aussi des exposés présentés dans différents séminaires Ecole auxquels j'ai assisté.

*La temporalité et l'après coup de l'analyse*

Il y a pour chaque passant une temporalité, comme l'a souligné Albert Nguyen. Pour l'un c'est trop tôt, pour un autre il y a un temps après la fin de l'analyse. Les effets de l'analyse ne se cantonnent pas dans le temps de la cure, ni dans le cabinet de l'analyste. Pour une passante six années se sont écoulées, après la fin de son analyse, pendant lesquelles l'analyse a continué à produire des effets. Il lui aura fallu ce temps avant que ne se présente le moment opportun pour faire la passe. Pour une autre, malgré les effets incontestables de l'analyse, le cartel a jugé que la demande de passe arrivait trop tôt. Pour une autre encore la réponse du cartel a permis à la passante, plusieurs années après la passe, de comprendre le sens de sa précipitation à témoigner.

Ceci rend compte d'un après coup de l'analyse qui continue à produire des effets même si l'analysant ne rencontre plus son analyste. Ce qui pose la question de la différence entre la fin des séances et la fin de l'analyse, qui peut se produire bien au delà de la fin des séances et même au delà de la réponse du cartel de la passe, ce qui montre qu'il peut aussi y avoir un après coup de la passe.

Il y a donc l'après coup de l'analyse dont on peut entendre les effets dans le cartel et dans les témoignages des passants, mais aussi l'après coup de la passe dont on peut entendre les effets dans les élaborations des séminaires d'Ecole.

Je souligne cette distinction entre fin d'analyse et, dans l'après coup de l'analyse, le moment de faire la passe. C'est par exemple pour une passante quand il n'y a plus eu pour elle de nécessité d'être au service de l'Ecole que la décision de faire la passe a pu avoir lieu. « Ce temps en plus » est un temps où l'analyse continue à avoir des effets sans l'analyste.

Le troisième point que je voudrais aborder est ce que j'appellerais les rêves de passe, dont certains passants ont fait état dans notre cartel, et dont il a aussi été question dans le travail des séminaires Ecole cette année.

*Les rêves de passe*

Les passants témoignent souvent d'un rêve corrélé au moment de la passe. Pour une passante ce rêve s'est produit entre la demande de passe et la rencontre avec le premier passeur. Ce rêve, fait en fin d'analyse, révèle à l'analysante sa position de sujet par rapport à sa jouissance et lui permet de l'observer avec une certaine distance. Pour cette passante le rêve met en évidence le passage de la curiosité infantile au désir de l'analyste, mais un désir qui se manifeste comme désir après un parcours analytique et à partir d'une perte de jouissance.

Pour une autre passante c'est un rêve qu'elle a fait avant la demande de passe. Elle cherche sa clé et ne la trouve pas, personne n'a la clé, mais ce n'est plus un problème, elle s'en va. Ce rêve marque la chute de la demande et permet l'entrée dans la passe.

Ces rêves témoignent du fait que les passantes ne fusionnent plus avec leur symptôme qu'elles l'ont repéré, qu'elles peuvent le nommer et en faire autre chose qu'une « embrouille ». Ces rêves signent le passage de l'analysant à l'analyste.

*Ce que le cartel peut vérifier*

Comme mes collègues j'ai pu remarquer qu'il y a des modes d'énonciation très différents chez les passeurs mais une convergence dans les témoignages sur les points essentiels.

Ce que je retiens c'est que le passant ne théorise pas sa passe, il témoigne de son expérience. Mais le cartel peut vérifier grâce à la théorie qu'il y a un effet de l'analyse. Les passants témoignent d'un virage, après une interprétation qui parfois peut même être exprimée sous la forme d'un silence et peut faire changer le cours d'une analyse. Les passants, qui parfois ont fait plusieurs tranches d'analyse, soulignent la différence entre les premières analyses dans lesquelles l'analyste rajoutait du sens et l'analyste qui les a conduits à la passe pour qui les signifiants sont importants et, plutôt que donner du sens, fait coupure dans la chaîne du sens.

Dans ce que les passeurs transmettent du récit des passants, le cartel peut faire la différence entre les rêves qui font coupure, dont l'interprétation touche un point de jouissance et les rêves marquants mais qui ne font pas coupure, même si un allègement se produit.

A travers son témoignage le rapport du passant au réel peut être évalué par le cartel, comme l'a souligné Albert Nguyễn. Quelque chose se transmet au cartel, de la rencontre entre passeurs et passant, de ce rapport au réel dont on ne peut saisir que des fragments.

Ce qui se vérifie dans les effets de l'analyse c'est que l'analysant n'est plus pris dans la jouissance. On peut noter par exemple pour une passante le passage du « ça me regarde » au « ça me concerne », ou pour une autre le passage de la curiosité au désir de l'analyste, ou enfin le passage d'être au service de l'autre à être à l'écoute de l'autre. Dans tous les cas, concernant ces exemples, il y a la marque d'une séparation.

Ce que le cartel peut aussi vérifier c'est, dans certains cas, le témoignage du fait que l'affect d'angoisse a laissé la place à la satisfaction qui marque la fin et s'accompagne de nombreux changements dans la vie du passant.

Il faut parfois un tour en plus après l'analyse ou après la passe pour que la boucle puisse être bouclée. Mais ceci n'est possible que si dans le temps de l'analyse une séparation s'est déjà produite dans le rapport à la jouissance.

**Diego MAUTINO (Italie)**

## Troisième réplique<sup>69</sup>

Les «résultats doivent être communiqués»<sup>70</sup>, c'est l'impératif énoncé par Lacan dans la *Proposition*. En accord avec cette invitation de Lacan, je donne ma réplique au témoignage d'Albert Nguyên, en essayant d'apporter ma «petite pierre»<sup>71</sup> à l'élaboration de notre expérience de cartel qui a écouté trois passes et nommé une AE. Cartel auquel j'ai eu la chance de participer en décembre dernier.

Après la troisième rencontre internationale à Paris sur le thème: «L'École à l'épreuve de la passe», nous avons pu vérifier l'importance de mettre la passe au cœur de l'École, dans un cartel multilingue, dont la variété linguistique a donné un élan partagé à «l'expérience du cartel de la passe». Le produit de cette expérience à plusieurs, dont la dimension d'un réel y est incluse, laisse une place au non-savoir, «autrement dit qui produise du savoir nouveau à partir de l'ignorance, qui bannisse donc autant la prétention au tout savoir, toujours mensongère, que le savoir autorisé, toujours abusif. A cette condition, un enseignement qui ne cesse lui-même d'avancer soutient le *work in progress* de chacun, au lieu de l'arrêter sur les fallacieux eurêka du tout-Un.»<sup>72</sup>

Je suis d'accord avec les collègues qui m'ont précédé, pour dire qu'au-delà de sa fonction de garantie pour la nomination des analystes, ce dispositif permet surtout l'élaboration d'un travail d'École; j'ajouterais même, à partir de ce que Lacan a appelé les cas heureux, où «passe fictive pour formation inachevée: ils laissent de l'espoir»<sup>73</sup>, pour peu que leur expérience prête à enseignement, ces cas contribuent aussi à l'élaboration d'un travail d'École.

En visant vers une meilleure lisibilité de l'expérience, je suivrai les quatre points que Lacan a mis en exergue: «[...] cette proposition implique une cumulation de l'expérience, son recueil et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés.»<sup>74</sup>

### I. Cumulation de l'expérience

Sur les trois passes entendues, pour deux d'entre elles il nous a été donné d'avoir un aperçu de la perspective d'ensemble de l'analyse avec ses différentes phases, de l'entrée à la sortie: première façon de situer un moment de passe dans la séquence où celle-ci s'insère. Je suis d'accord donc pour dire que toute l'expérience de la passe est liée au temps, en ce qui concerne le transfert, la ternarité du temps logique, auquel Albert ajoute une 4<sup>ème</sup> dimension: «le moment opportun». Ce moment opportun ne vient pas seulement à la fin, au moment où l'analysant se présente à la passe, il vient aussi lors de la désignation d'un analysant comme passeur et il vient aussi dans les suites sur la communauté d'École. Sur ce point, Patricia Dahan ajoute que «il y a donc l'après coup de l'analyse dont on peut entendre les effets dans le cartel et dans les témoignages des passants, mais aussi l'après coup de la passe dont on peut entendre les effets dans les élaborations des séminaires d'École.»<sup>75</sup>

<sup>69</sup> Albert Nguyên, *La passe et la preuve de l'École*, Bordeaux, 8 Janvier 2012; Barcelone, Séminaire d'École, 13 Janvier 2012.

<sup>70</sup> Jacques Lacan, «Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École», *Répertoire IF-EPFCL*, p. 260.

<sup>71</sup> Jacques Lacan, «[...] ce que j'essaie d'introduire dans mon École, cette passe par quoi en somme ce dont il s'agit c'est que chacun apporte sa pierre au discours analytique en témoignant de comment on y entre.» Séminaire R. S. I., Préliminaire, 19 novembre 1974.

<sup>72</sup> Colette Soler, «Ni sauvage, ni fictive», en *Psychanalyse, École et garantie* «La garantie venant de l'École», Link 6, Avril 2000.

<sup>73</sup> Jacques Lacan, «Télévision», en *Autres écrits*, Éd. du Seuil, Paris 2001, p. 510.

<sup>74</sup> Jacques Lacan, «Proposition», op. cit., p. 260.

<sup>75</sup> Patricia Dahan, Deuxième réplique, dans ce numéro de Wunsch.

## II. Recueil et élaboration

1. D'un passant, sujet de l'association libre, il nous a été donné un aperçu par le témoignage des deux passeurs très différents. L'un, poussé par le sujet divisé à présentifier l'autre terme de la structure  $[a]$ , il a été induit à assumer une position d'analyste. L'autre passeur rend un témoignage pas d'une fin d'analyse, mais de l'effet de transmission éprouvé: « Ce que ce passeur a essayé de faire passer c'est ce qui l'avait traversé dans le registre des affects [...] «inoubliable»: expérience bouleversante [...] Elle nous l'a transmis, débordée encore par l'émotion.»<sup>76</sup> Le témoignage authentique cède à la prise de *tout*, auquel l'acte psychanalytique a le mérite de ne pas satisfaire.<sup>77</sup>

2. D'un autre passant, les deux passeurs transmettent le départ symptomatique d'un sujet qui, après un passage à l'acte, trouve la sortie de l'alternative qui l'emprisonnait avec une stratégie de dérobaie assumée. Les passeurs laissent assurés les points suivants: a) Le premier analyste fut le substitut d'un premier objet perdu, dont il porte quelques traits et dont il a reproduit le geste de la première séparation; b) avec le second analyste le sujet est passé d'un transfert d'amour à un transfert de savoir. Malgré les effets incontestables de l'analyse, le cartel a jugé que la demande de passe arrivait trop tôt; reste à vérifier: si le sujet est dans une histoire trop réelle où s'enracine peut-être encore une idéalisation de sa différence.

3. Une fin par le truchement du témoignage rendu par deux passeurs bien opposés. L'un, sujet de l'association libre et l'autre qui transmet le récit d'une passante en faisant apparaître la perspective de l'analyse, ses temps, ses tournants, le traumatisme bénéfique de la névrose d'enfance, l'Autre dont le sujet se faisait partenaire, les désirs croisés dont il portait la marque, les formules fantasmatiques par des rêves qui permettent de repérer quelque chose du joint entre l'analyse du sujet et l'acte analytique. Le témoignage laisse assuré que même des années après la fin de son analyse, ceci a continué à produire des effets. Par la position de certitude du sujet, qui ne se confond pas avec l'assurance déclarative mais porte la marque du style propre, nous avons appris – comme l'écrivit Albert – *ce qui s'était vérifié, mais aussi ce qui reste invérifiable, un «à jamais» qui est un «pour toujours» du Réel qui ne renvoie pas à un temps infini mais au contraire à la rencontre.*

## III. Sériation de sa variété

Dans ce cumul d'expériences, des cas de figures bien différents peuvent être mis en série, comme Lacan l'indique; entre ces trois déjà, une sériation apparaît:

1. C'est le sujet en proie à la *désaiification*<sup>78</sup> du discours analytique, «où le psychanalyste trouve compagnie de faire la même opération. [...] Tel est bien en effet l'horizon que trace la technique, mais son artifice repose sur la structure logique à laquelle il est fait confiance à juste titre, car elle ne perd jamais ses droits.»<sup>79</sup>

<sup>76</sup> Albert Nguyên, op. cit.

<sup>77</sup> Cf. Jacques Lacan, «Le psychanalyste se fait de l'objet *a*. Se fait, à entendre: se fait produire; de l'objet *a*: avec de l'objet *a*. [...] Nous sentons l'acte psychanalytique céder à rompre la prise dans l'universel à quoi c'est leur mérite de ne pas satisfaire.» *L'acte psychanalytique*, Résumé du Séminaire rédigé par Lacan pour l'Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études [1968].

<sup>78</sup> Jacques Lacan, «[...] l'idée de *tout*, à la serrer dans la logique des quantificateurs. Dès lors peut-être permet-il de la mieux dénommer d'une *désaiification*.» *L'acte psychanalytique*, Résumé du Séminaire, op. cit. Ved. Colette Soler, «Je ne pense pas, donc...», Mensuel EPFCL, n° 10, p. 15.

<sup>79</sup> Jacques Lacan, «Où le psychanalyste trouve compagnie de faire la même opération. Est-ce au niveau du quartier libre offert à cette fin au discours? Tel est bien en effet l'horizon que trace la technique, mais son artifice repose sur la structure logique à laquelle il est fait confiance à juste titre, car elle ne perd jamais ses droits. L'impossibilité éprouvée du discours pulvérulent est le cheval de Troie par où rentre dans la cité du discours le maître qu'y est le psychotique. Mais là encore comme ne voit-on que le prélèvement corporel est déjà fait dont est à faire *du psychanalyste*, et que c'est à quoi il faut accorder l'acte psychanalytique.» *L'acte psychanalytique*, Résumé du Séminaire, op. cit.

2. C'est à vérifier l'assurance peut-être encore maintenue d'un fantasme dont il n'a pas été livré sa clé, faute de quoi le sujet reste énigme, surtout, pour ce qui concerne la passe, sur la scission suffisante entre la cause de son désir et la cause analytique.

3. C'est l'assurance d'une destitution en acte qui porte la marque du style propre —un signifiant particulier, celui de «boucle» en rapport avec les cheveux, qui a permis un tour, une boucle supplémentaire par l'entremise du passeur sur les suites— par là nous est apparue comme une garantie.

#### IV. Une notation de ses degrés

L'existence du dispositif de la passe permet de recueillir des témoignages qui —parmi une grande variété comme le remarque Ana Martínez— se présentent à des degrés et dans des positions fort diverses. Ces passants, dont les trois se disent analystes et fonctionnent comme tels, nous disent-ils quelque chose du joint entre l'analyse du sujet et l'acte analytique? De ce joint, le dispositif de la passe nous a permis, surtout dans un cas, d'approcher des signes très convaincants.

Pour une notation de ses degrés —faute d'Atlantide, pour la passe entre Charybde et Scylla— je trouve fort utile de commencer par la question: de quoi l'analyste s'autorise-t-il, quand ce n'est pas de sa passe? “[...] bien des remarques apparemment étranges de Lacan prennent tout leur relief. D'abord celle qui évoque «l'analyste moyen qui ne s'autorise que de son égarement». Qu'est-il d'autre que sujet barré?”<sup>80</sup>

Puis, dans l'expérience du cartel de la passe nous avons pu vérifier, à un autre degré: un témoignage qui laisse assuré —par la position de certitude du sujet, vérifié, mais aussi avec un reste invérifiable—, un trait répondant du Réel, lié à une marque dans ses différentes langues, qui ne renvoie pas à un temps infini mais au contraire reste ouvert aux chances de la contingence. L'assurance d'une destitution en acte avec la marque du style propre, nous est apparue comme une garantie.

#### Notes ...in progress

Comme le remarque Patricia: *Le seul fait que la passe existe permet non seulement de recueillir des témoignages mais aussi de confronter et d'élaborer, à partir de l'expérience singulière de chacun, des réflexions sur le fonctionnement de la psychanalyse.* L'épreuve de la passe n'est pas seulement pour le passant et même si celui-ci ne théorise pas sa passe, mais plutôt il témoigne de son expérience; pour le cartel peut s'avérer s'il y a un effet de l'analyse aussi grâce à la théorie.

Je suis d'accord avec la remarque d'Albert sur: *l'extraordinaire réduction que permet la procédure et qui se solde par une ou deux phrases délivrées par le cartel, d'où l'extrême importance d'ajuster le plus possible ce résultat à sa formulation.* Je remarque aussi que par son témoignage, le cartel peut avoir un aperçu du rapport du passant au réel, par l'affect qui répond chez le sujet, ayant cerné quelque chose de son inconscient. Il y a une série de nuances diverses, possibles, de la position d'entrée, l'affect d'angoisse, jusqu'à... l'enthousiasme. Quelque chose se transmet au cartel, de la rencontre entre passeurs et passant, de ce rapport au réel dont on ne peut avoir que des aperçus, sans continuité dans le savoir, d'un trait, extrait, en portant la marque d'une séparation.

Le discours analytique fait promesse —dit Lacan—, quelle est la promesse? “d'introduire du nouveau”, et il avance des formules très fortes, où la solution individuelle passe par une solution collective. Je remarque le joint indissociable entre ce qui se passe dans une cure et ce qui se passe dans le collectif et la passe est le seul dispositif qui permette cette expérience; c'est pour cette raison que j'ai mis en exergue l'invitation de Lacan, étant donné que dans tous les cas l'analyse et l'analyste se sustentent d'un dire. D'où la nécessité d'une Ecole pour parer à l'effacement du dire et de la passe pour «trier et garantir chez qui prévaut,

<sup>80</sup> Colette Soler, *Le temps long*, Wunsch 11, Bulletin international de l'EPFCL, Octobre 2011, p. 5.

comme le disait Lacan, “une structuration plus analytique de l’expérience”. Car on tient que l’expérience analytique, siège de tant de passions, n’est pas ineffable, qu’un ordre y prévaut qui doit pouvoir s’attester<sup>81</sup>.

La passe comme preuve de l’École, est donc condition pour avoir un aperçu de l’acte qui dans la psychanalyse passe par un dire – dont la production, autant que le maintien sont à la merci de la contingence –, avec sa preuve par l’affect: la satisfaction qui marque la fin, en faisant signe d’une mutation dans le rapport au savoir, qui conditionne l’acte analytique.

## Mario BRITO AFONSO (Vénézuéla)

### Quatrième réplique

J’ai lu plusieurs fois le texte d’Albert Nguyên, ainsi que les réponses que mes camarades du cartel ont données sur celui-ci. Ses élaborations ont résonné pour moi avec plusieurs points que j’ai interrogés avant de me trouver dans cette expérience face à la fonction de passeur et la constitution d’un cartel de la passe, en prenant de plus en considération que c’est ma première expérience dans un cartel de la passe et que je n’ai aucun référent antérieur sur lequel m’appuyer en retour, sinon ce que j’ai construit au préalable par la lecture et l’expérience d’être passé par le dispositif de la passe.

Albert Nguyên expose bien, me semble-t-il, ce qu’il met dans ce qu’il appelle « Moment opportun ». Moment d’interrogation du côté de l’AME qui nomme un passeur et moment aussi qui marque un point dans le temps pour celui qui décide de faire la passe, la question étant qu’il ne soit ni trop tôt ni trop tard, d’où il découle la question qu’il formule ainsi : « Il existe ce moment particulier, ce moment juste...? ». J’oublie la fin de cette interrogation qui dit « (existe-t-il un moment juste...) pour faire la passe? », parce que ce que je me demande et vraiment je ne sais pas si je pourrais répondre maintenant, si cette dimension ne touche pas tous ceux qui participent au dispositif de la passe : passants, passeurs et membres du cartel. Par conséquent, je crois qu’étant au clair avec ce qu’il essaie de transmettre, j’ajoute à ses inquiétudes une élaboration personnelle, à savoir : si nous pourrions parler d’un moment opportun pour nous qui participons au cartel de la passe.

En premier lieu j’aimerais commenter l’expérience quant aux passeurs et à la dimension établie par Albert Nguyên. Depuis la place et la position cruciale que les passeurs occupent dans le dispositif, j’ai pu estimer, après avoir écouté et observé la participation de ces derniers, qu’il n’y a pas une manière d’être passeur, mais que oui il y a une possibilité de faire passer ce qui a été reçu.

Cette possibilité fut évidente chez un passeur, qui étant désigné pour cette fonction à ce « moment opportun », a réussi à transmettre sans trop savoir, en présentant un récit d’une certaine spontanéité et dépourvu de réponses ancrées dans des constructions théoriques, étant également capable de se montrer traversé par ce qu’il avait reçu.

Je dirais que le passeur se montre « afecta-do », et je le présente ainsi parce que j’essaie de cette manière de délivrer trois aspects que je considère comme cruciaux.

Le premier se réfère à ce que le passeur essaie de faire passer en partant de ce qui a été traversé dans le registre des affects; parce que quelque chose lui a été révélé, quelque chose le secoue et le montre dans sa singularité et avec l’authenticité qui indique qu’il est sur la brèche, ceci étant le second aspect qui est pointé dans ce travail. C’est ce « moment opportun qui représente le « do », qui dans la philosophie orientale fait référence « au chemin infini du disciple » par lequel le passant est passé, et qui passe maintenant par le passeur. En même

<sup>81</sup> Colette Soler, «Ni sauvage, ni fictive», op. cit.

temps, et je ne peux le faire d'une autre place que depuis celle que me permet la langue anglaise, ce passeur aussi est un « do », dans un « faire » avec ça, qui l'amène à élaborer non seulement un travail devant le cartel, mais aussi qui le touche dans son propre travail, dans le temps de son trajet pour résoudre cela qui semble un « chemin infini » quant à sa fin d'analyse.

En second lieu, concernant le passant et ce « moment opportun », je partage les opinions présentées non seulement par Albert, mais aussi par les autres membres du cartel quant à la référence sur le moment où un analysant s'engage dans la passe. D'emblée la réponse est qu'il n'y a pas de critère possible, parce que parler de critères nous renvoie à des conditions ou des règles qui permettent de faire un choix, ceci impliquerait que la décision de faire la passe soit basée sur un critère. De plus, toute condition ou règle met en rapport deux propositions, ce qui suppose une condition formelle de la vérité ou une constante logique, ce qui est contraire à ce qu'on doit entendre dans un témoignage de la passe. Un parcours suffisamment accompli est l'authentification de la séparation d'avec l'Autre, comme nous le dit si bien Ana Martinez dans sa réponse.

Si bien que, à partir de cette perspective de non existence d'un critère, l'unique réponse que je peux trouver c'est que quand on demande une passe en dehors de ce « moment opportun », la règle ou la condition qui participe du choix fait que la passe est alors une pièce supplémentaire dans l'analyse encore en cours. Par conséquent, c'est une demande une reconnaissance, une nomination ou une vérification et par conséquent c'est une demande conditionnée.

En revanche, un « moment opportun » reste en dehors de la demande conditionnée et l'analysant saisit au vol, mais sans hâte, le choix de faire la passe séparé de l'Autre. Dans ce cas le témoignage rend compte d'une singularité du sujet, un style lié à un désir de transmettre qui dénote un trait éthique.

Finalement, quant à être membre d'un cartel de la passe et quant au moment opportun, ceci est un aspect qui me touche particulièrement et que je tenterai d'approcher dans cette réplique.

Avant ma décision de participer au choix des membres du cartel CIG2010-2012, je lisais des choses sur la fonction du cartel de la passe et je me demandais si c'était mon moment opportun d'y participer. Quelques collègues me donnaient les raisons pour lesquelles ils considéraient que je devais postuler, mais c'étaient leurs raisons, et leurs commentaires ont eu des effets sur de nouvelles élaborations, mais non sur la décision. Je continuais à m'interroger et la clôture du processus s'approchait.

C'est alors que j'ai fait un rêve : « Je rencontre un homme connu qui m'expliquait qu'une ligne aérienne cherchait un « sobre-cargo » (En anglais Fly Attendant). En l'écoutant j'ai été ému devant cette possibilité et en même temps je me demandais si c'était le moment ou si je pouvais assumer cette fonction. La scène du rêve change et je me vois en train de marcher très content vers un édifice et dans une main portant une enveloppe (« cargo un sobre ») qui postulerait pour moi. Je ne connaissais pas le contenu de l'enveloppe, mais je savais que c'était ce que je devais livrer. Face à l'édifice je regarde vers le haut et je lis le nom de la compagnie aérienne, nom que je ne connaissais pas au départ, ce nom était : « Fin-land-airline ».

Etre membre d'un cartel de la Passe répond aussi à un moment opportun, moment qui suppose la possibilité d'élaborer un travail individuel et collectif dans lequel prévaut le désir qui, sans savoir, impose la passe comme preuve de l'Ecole et permet la construction d'un savoir. C'est pourquoi, participer à un Cartel de la Passe c'est faire Ecole, ce n'est pas « être l'école », ce qui invite à être sans egos ni narcissismes.

C'est pourquoi, comme dans le rêve, chaque membre du cartel écoute et questionne sur la lettre qu'il porte sans savoir ce qu'elle contient ; seule reste présente la possibilité d'être touché par l'émotion de ce qui se présente et pour finir d'arriver à lire quelque chose d'inconnu au départ.

Pour finir, je considère que l'expérience du cartel qui répond à un moment opportun permet que le désir de savoir dépasse même les obstacles qui pourraient se présenter à cause des origines linguistiques de chacun des membres et qu'on en sorte réconforté, au-delà de la nomination d'un AE.

*Traduction de Valérie Capdepont*

## Avez-vous lu Wunsch 11 ?

**Marc STRAUSS (France)**

### Démocratie et nomination

Invité par ceux qui portent la responsabilité de *Wunsch* à donner une « courte réplique » de notre choix à son numéro 11, nous n'en déduisons pas aussitôt qu'il a été un tremblement de terre (encore inaperçu ?) dans notre champ, mais que, comme on n'est jamais mieux servi que par soi-même, les contributeurs sont invités à en faire valoir la vivacité.

Nous nous saisissons donc du texte de notre ami romain, Diego Mautino, qui a soulevé un lièvre bien intéressant. De la Lettre aux Italiens, il commente un passage de Lacan concernant la discorde possible dans un groupe et sa solution par un vote majoritaire : « ...voix pour-ou-contre est ce qui décide de la prépondérance de la pensée si les pieds marquent temps de discorde. ». Il s'agit en la circonstance du « groupe » que forment les trois personnes, le « trépied » italien, à qui Lacan fait, en réponse à leur demande de créer une Ecole italienne, la proposition d'être les passeurs auprès de l'EFP des membres qui la constitueront, s'ils sont nommés.

Diego en démontre avec raison la position démocratique de Lacan. Nous lui chercherons d'autant moins noise pour son assimilation de la démocratie à la loi majoritaire, que là n'est pas le cœur de son propos. Ce dernier est surtout, en cas de discorde, de souligner l'option lacanienne en faveur de la prépondérance de la pensée - sur la force bien sûr ; une option qui se matérialise dans le fait de remettre la décision à la majorité. Diego montre avec élégance que s'y démontre l'importance du « troisement », de la tripartition du parlêtre, qui seule permet une solution satisfaisante à l'empêchement à l'action que provoque la discorde. A deux en effet, si discorde il y a, pas de loi majoritaire mais duel, où l'un ne peut que rester sur le carreau, méthode donc de la loi du plus fort – et non du meilleur.

Ainsi la division du sujet n'est en fait pas discorde entre deux, mais se joue à trois, deux d'un côté et un de l'autre. Et comment Lacan passe-t-il de la division du sujet à la tripartition du parlêtre ? Diego nous le rappelle : à la division du sujet, du fait de la « structure binaire du langage », de la « bipolarité de la structure du discours », s'ajoute le corps, en quoi ils sont bien toujours trois à constituer un parlêtre.

Voici qui rappelle un autre trio bien connu des lecteurs de Lacan, les prisonniers de son apologue, qui doivent s'en sortir aussi et qui, bien que chacun de la même couleur, se répartissent de la même manière, deux d'un côté, et un de l'autre, ce dernier étant au regard des deux premiers en place d'objet *a*. Mais la différence est entre les temps de suspension de l'apologue qui confirment le bien fondé du mouvement initié, et le temps de discorde qui le suspend. Pas d'avancée collective donc pour le tripode mais discorde dont l'issue s'obtient par le vote. Remarquons néanmoins que cette solution contredit l'affirmation souvent émise d'une homologie entre la logique de la certitude anticipée et celle de l'Ecole.

Que pouvons-nous dire alors qui justifie chez Lacan ce choix « démocratique » de la solution par le vote ? Remplacer la force brute par la force du nombre semble plutôt faible comme preuve de prépondérance de la « raison », même si indéniablement plus civilisé. A moins qu'il ne s'agisse par cette « raison » que d'être raisonnable, de ne pas demander l'impossible, de se résigner aux limites du dialogue et de s'en remettre enfin au pacte minimal d'une hiérarchie des nombres, ce qui paraît bien peu lacanien... Lacan lui-même n'a-t-il pas été exclu de l'IPA par un vote majoritaire, ce qui à le suivre donnerait raison à cette vénérable

institution ? Et nous-mêmes, dans les Forums, avons-nous applaudi quand des collègues ont déduit d'un vote où ils ont été minoritaires, qu'au nom même de la psychanalyse il leur fallait s'en aller ?

Pour revenir au trio italien, la question se pose d'autant plus qu'en pratique rien n'imposait le vote : Lacan aurait aussi bien pu, au nom de la prépondérance de parole dans notre champ, opter pour une décision unanime – leur demandant de débattre aussi longtemps qu'il le fallait pour y atteindre – et au risque aussi que cela ne se fasse jamais. Evidemment, si le risque que sa proposition soit récusée est le même dans les deux cas, vote ou débat pour l'unanimité, son temps n'est pas le même. Avec le vote, c'est un temps rapproché, alors que le débat peut durer indéfiniment sans que la question soit tranchée et sans donc que l'on sache si le mouvement entamé est définitivement arrêté ou non. Avec cette mise en fonction de la hâte par le vote, cette façon de mettre les sujets au pied du mur, nous sommes à nouveau en terrain lacanien connu.

Mais cela ne suffit pas à notre sens pour justifier de donner au nombre la force prépondérante, et pour rassurer ceux qui trouveraient notre question superflue, nous nous contenterons de leur proposer son application pratique : dans les cartels de la passe, une décision de nomination doit-elle être prise à la majorité (assurée puisque les membres d'un cartel sont en nombre impair), ou à l'unanimité ? On « sent bien » qu'une nomination à trois contre deux serait gênante ; reste à dire si elle en serait pour autant injustifiée, et pourquoi. L'éventuel ajustement par l'adoption selon nos statuts à la majorité des membres de l'Ecole de la règle, pour un cartel, de la majorité des quatre cinquièmes pourrait certes atténuer le malaise, mais non le résoudre en raison...

Il est vrai que la décision d'un cartel de la passe porte sur un sujet en particulier, et non sur une initiative institutionnelle. Et le trio, Lacan prend en effet soin de le préciser, n'est ni une Ecole ni ne la représente, il est un « groupe ». Le texte porte donc sur le passage d'un groupe à l'Ecole, qui ne peut se faire que par la décision du groupe qu'il est encore.

Reste la question, si le vote majoritaire est pertinent pour aller vers l'Ecole, de savoir s'il reste tel dans une Ecole, au-delà même des cartels de la passe.

Une autre remarque, au départ sans rapport apparent, est suggérée par le dispositif proposé par Lacan. Si les trois veulent faire Ecole, il est implicite qu'ils ont des analysants avec lesquels ils imaginent la constituer. Et Lacan propose à chacun de fonctionner comme passeur des analysants de ses deux acolytes. Autrement dit, il leur propose d'exposer leur pratique non seulement au regard du cartel parisien, mais aussi des deux autres, comme d'avoir un regard sur la pratique de ceux-ci. « L'acolytude », Madame R. nous pardonnera, risque d'en prendre un sacré coup... Et en effet, sommes-nous toujours si sûrs que notre relation à l'analyste du passant n'intervient pas dans notre jugement, par les conséquences que nous lui anticipons ? L'expérience historique du « cas B. » n'est pas sur ce point pour nous rassurer...

Comment alors interpréter la « cruauté » de la proposition de Lacan, sinon comme un test sur la confiance que ces trois pouvaient se faire, au-delà de leur commune ambition ? Nous l'avons vu avec la scission des Forums évoquée plus haut, un vote négatif n'est pas de bonne augure et l'on voit mal comment celui des trois qui se serait opposé à la proposition aurait pu accepter de participer au dispositif en y étant contraint par la seule décision des deux autres.

Lacan leur aurait-il alors proposé, non sans une certaine malignité, cette solution « démocratique » en sachant qu'elle était irréalisable ? Connaissant le personnage, ce n'est pas exclu...et nous pourrions imaginer d'ajouter à la longue cohorte des instruments de torture inventés par « l'humus humain », un « trépied italien » bien raffiné, comme il se doit pour tout ce qui relève de cette appellation d'origine.

Que pouvons-nous en déduire sur la procédure du vote majoritaire dans l'Ecole ? Rien qui puisse le justifier, car rien ne peut remplacer la confiance. Or cette dernière ne se décrète

ni se comptabilise, elle se démontre par l'accord. Nous voici donc ramenés à la logique collective des prisonniers, et à pencher résolument, pour donner la préférence à la raison, dans le sens d'une décision unanime des cartels – comme d'ailleurs de la Commission d'Agrément Internationale (CAI) qui nomme les AME. On constate qu'il s'agit dans ces deux cas de nomination. Nous pouvons en déduire ce que nous savions : la nomination ne participe pas de la démocratie.

Y a-t-il d'autres décisions d'Ecole qui relèveraient d'un vote ? Il nous semble que non. Par exemple le choix d'un thème pour nos Rendez-vous, son lieu, l'utilisation des finances, etc., sont l'affaire du groupe, que l'Ecole n'est pas sans être aussi. Où l'appel incantatoire dans ces cas à « L'Ecole-telle-que-l'a-voulue-Lacan » pour s'opposer aux propositions et aux décisions à prendre démontre ses limites, sinon son égarement...

Reste pour conclure la question, non de la nomination, mais de la sélection par vote majoritaire de ceux qui sont chargés de nommer, soit les membres du CIG. Le problème n'en est-il pas simplement repoussé ? Non pas, car ce vote n'est que la manifestation de la confiance que font les membres à certains d'entre eux, précisément de ne pas confondre l'égalité d'une voix décomptée et la singularité de la voix d'un(e).

## Carmen GALLANO (Espagne)

### Entre passant et passeur

(« Un écho aux textes de Wunsch n°11 sur « Les passeurs de la psychanalyse »)

Dans le numéro 11 de *Wunsch*, j'ai pris l'option de transmettre quelque chose de mon expérience, comme AME, dans la désignation des passeurs. L'invitation de la CAOÉ aux membres de la CIG d'écrire une courte réplique aux textes publiés dans *Wunsch* N°11 a eu l'effet salutaire de me faire lire plus attentivement ces textes des collègues, en particulier ceux qui ont écrit sur leur expérience avec les passeurs dans les cartels de la passe, et quelques-uns de l'après-coup de leur expérience de passeurs. En plus des éclairages que ces textes m'ont procuré sur ce qui est en jeu de la fonction du passeur dans le dispositif de la passe « le passeur est la passe » dit Lacan, une question a surgi qui jusqu'alors était restée dans l'ombre pour moi : qu'est-ce qui distingue le passant du passeur ?

Marc Strauss l'examine explicitement dans la lecture qu'il fait de la « Note sur le choix des passeurs ». <sup>82</sup> Son parcours m'a éclairé car ce qui est compliqué dans cette « Note » c'est sa logique en boucle, d'un paragraphe à l'autre, Lacan passe du passeur au passant et retour, et il est parfois difficile de savoir s'il parle du passeur ou du passant. Ce qui, de fait, pose la question de comment situer la béance entre passeur et passant autour de laquelle se joue la transmission de la passe. Béance que Lacan, dans ce court et difficile texte à lire, situe entre vérité déjà extraite « de la plainte » et savoir « trouvé de son crû », « constitué avec son inconscient ». A ce point, comme le souligne bien Marc Strauss, les deux y sont : le passant pour, avec cette coupure entre savoir et vérité, s'aventurer à un dire qui fasse savoir ; le passeur pour interroger et accueillir ce dire et ce savoir – se laisser « souffler » dit M. Strauss – mais de sa vérité singulière, encore en « souffrance », non sans le savoir de son inconscient.

Se décider passant est un acte et en tant que tel, dans le témoignage qu'il s'aventure à faire des effets de son analyse, « change le sujet ». Accepter d'être passeur, ne l'est pas, c'est un

<sup>82</sup> « Note que Jacques Lacan adressa personnellement à ceux qui étaient susceptibles de désigner les passeurs » (1974), *Wunsch* n°11.

consentement. L'acte a été fait par l'analyste qui l'a désigné et l'analyse à faire valoir dans la passe n'est pas la sienne mais celle du passant qui lui parle.

Ce qui m'a intéressé dans les textes des collègues dans *Wunsch* n°11 est que ce qui est un fait dans le dispositif de la passe, la séparation entre la fonction du passeur et celle du passant, ne suffit pas à distinguer ce qui dans l'analyse de chacun peut situer le passant un pas « avant le passeur » (M. Strauss)

Ce pas « avant », Marc Strauss ne le situe pas comme un plus grand savoir du passant et lit que Lacan, dans la « Note », postule chez le passeur un savoir non moindre que celui du passant.

Je me demande si cette boucle dans laquelle Lacan passe du passant au passeur, sans les confondre, n'est pas celle qui l'avait amené un an auparavant, en 1973, dans une autre « Note », la « Note aux italiens », à dire que « c'est là la condition dont par quelque côté de ses aventures, l'analyste doit la marque porter. A ses congénères de "savoir" la trouver ». Les « congénères » du passant (lire à ce propos ce qu'Albert NGuyên dit dans son texte) dans le dispositif de la passe, doivent-ils être les membres du cartel ? Les passeurs ? Les deux ?

Dans tous les cas, ce qui ferait les uns et les autres « congénères » c'est non un savoir de sa propre analyse mais « savoir » reconnaître dans les aventures d'une vie autre, bougée par une analyse, la marque d'un « désir de savoir » émergeant du sujet lors de son aventure analytique.

Dans la « Note », Lacan ne fait pas allusion au passage par le réel à partir duquel peut émerger chez un analysant ce désir de savoir dans la rencontre avec l'insu irréductible de l'Autre – S(A barré) – et l'insu de son être de sujet dans son désir et sa jouissance, avec le noyau réel et signifiant de son symptôme libéré des entraves fantasmatiques en attente de l'assentiment de l'Autre.

Ainsi, Marc Strauss conclut que la différence entre passant et passeur ne réside pas dans ce que l'un ou l'autre sait plus ou moins mais « dans les conséquences que ce savoir a pour le sujet ». Conséquences « qui ne sont peut-être pas toutes immédiates (...) Reste l'écart entre la proximité logique et le moment effectif de l'acte, incalculable ».

Anne Lopez apporte dans son texte que le passeur est question face au vide de la demande et l'absence de garantie. Cette question est celle qui peut orienter l'interrogation du passant et le témoignage de ce qu'il a trouvé en lui de la mutation subjective qui aurait généré le désir de l'analyste.

Pascale Leray situe le passeur – et elle a eu cette expérience avant d'être passante – comme « cet analysant dont la passe clinique, est alors active ». Donc ce n'est pas une position passive de simple récepteur « dans la mesure où cet analysant traverse l'expérience d'un réel auquel le sujet supposé savoir ne pare plus (...) A partir duquel il a à reconnaître ce qui singulièrement fait son horreur de savoir ».

Dominique Fingermann fait un parcours exhaustif des références de Lacan sur le passeur et apporte une lecture intéressante sur l'idée répandue, quoiqu'elle ne soit pas de Lacan, du passeur comme « plaque sensible » avec des résonances métaphoriques à la photographie. Mais plus proche de ce qui est l'expérience de la passe, elle introduit la distinction de Walter Benjamin entre deux niveaux d'expérience : *Erlebnis* et *Erfahrung* (pp. 14 et 15). La narration de l'expérience que Benjamin définit comme *Erfahrung* est « celle qu'y laisse sa trace, comme la main de potier sur le vase d'argile ». Certes nous pourrions appliquer à la passe cette lucide distinction de Benjamin entre *Erlebnis*, être sensible au « *shock* » - dans lequel il voit les affects conséquents d'une rencontre avec le réel – et la transmission d'un savoir de cette expérience, *Erfahrung*, qui requiert, pour avoir des effets sur les autres, le passage pour une « narration », seul moyen d'« être capable de transmettre des expériences ».

Donc, dans la transmission de la passe, le récit de l'analyse du passant, s'il ne porte pas en lui le lieu de la rencontre avec le réel dont il s'agit dans le récit et ses conséquences pour le

sujet, même si nous pouvons nous en émouvoir - passeur et cartel - par la *Erlebnis* que le passant dit être la sienne, il manque les conséquences de faire un savoir transmissible de ce passage par le réel qu'il a pu prouver dans quelques actes comme sujet transformé.

Ainsi, Rosa Escapa distingue le « je ne pense pas » du passeur et de l'analyste et situe le passeur « en attente de recevoir une démonstration du passant dans son hystorisation de l'analyse ».

Tous ces textes des collègues sur ce qui fait un passeur cibleraient un « point d'idéal », mais à la lumière de ce que nous expérimentons avec les passeurs dans le cartel de la passe - pour preuve l'équivoque en français du « point d'idéal » de Lacan que cite Anne Lopez (p. 19) quand au « non rapport sexuel » : « point d'idéal/rien d'idéal ». au moins le passeur devra l'avoir perçu dans son analyse ou sinon dans ce que lui « souffle » le passant.

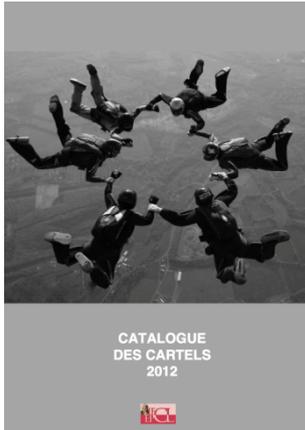
Il n'y a pas de « passeur idéal » et nous ne le cherchons pas dans le cartel de la passe, sinon que, à travers ce que transmettent les passeurs, avec plus ou moins de succès, nous essayons de capter, pêcher, ce qu'a fait le passant avec ce « rien d'idéal » éprouvé en un savoir qui fait de son passage par le réel quelque chose non plus de traumatique mais cause d'un désir viable. Sauf que dans cette boucle de transmission entre passant-passeurs-cartel, il n'est pas fréquent qu'il arrive aux cartels les conséquences de ce désir – au-delà ou en deçà des conséquences dans la vie du sujet – comme passe à un acte qui le prouve dans un désir d'analyste, un désir qui transcende les intérêts personnels et qui se traduirait en un style de dire qui porte, dans sa pratique d'analyste, la cause du désir à résoudre de chaque analysant.

*Traduction de Lidia Hualde*

## Présentation du Catalogue des Cartels

**Dominique Fingermann (pour le CAOÉ)**

### Le Cartel fait École



Le Collège d'Animation et d'Orientation de l'École a jugé opportun de rassembler dans un seul catalogue les cartels au travail dans les différents dispositifs d'École des zones de l'IF-EPFCL. Nous les présentons tels qu'ils ont été déclarés ici ou là. Nous proposons cependant à la fin de ce Catalogue une « Fiche de Déclaration de Cartel » dans les cinq langues de l'IF-EPFCL afin que la prochaine mise à jour propose une version plus homogène de ce catalogue qui en facilite la lecture et l'utilisation.

Ce catalogue online figure sur le site de l'IF-EPFCL (<http://champlacanien.net/public/docu/common/ep2012/CatalogueCartels.pdf>), ce qui permettra sa mise à jour régulière.

Nous proposons également une bibliothèque de textes sur le cartel que nous constituerons avec les travaux sur le cartel que les dispositifs locaux d'École nous enverront. Nous commençons la série avec un texte récent de Sol Aparicio sur le cartel, et d'autres souvent cités de Rithée Cevasco, Colette Soler, Nadine Naïtali etc.

Partout des Journées, Après-midi, Café- Cartel etc... témoignent de la vitalité et du mouvement autour des cartels. Des travaux de réflexion sur ce dispositif sont donc produits, et les envois des commissions locales sont donc les bienvenus !

Le dispositif est simple, l'expérience est souvent moins évidente car elle nécessite une certaine disposition à l'intranquillité et un soin spécial quant au «réel en jeu dans la formation de l'analyste». Mais c'est souvent un lieu où le lien social qui fait la communauté des « épars désassortis » donne aussi beaucoup de satisfaction, comme l'attestent l'humour et le rire qui y circulent la plupart du temps.

Le dispositif est simple ; Lacan l'a inventé en 1964 en même temps que l'École, son concept, et ses dispositifs. L'Acte de Fondation en donne la formule qui jusqu'à aujourd'hui fonctionne et fait École : quatre se choisissent autour d'un projet de travail et désignent un Plus-Un. Le produit de ce travail est propre à chacun, et se doit d'être déclaré, exposé, mis à l'épreuve de l'École.

Fonction élémentaire de l'École à laquelle chacun peut faire argument – c'est un nœud qui se fait et se défait au gré des permutations et dont nos rencontres locales et internationales donnent des échos.

Bon travail à tous !

VII Rendez-vous International  
de l'IF-EPFCL

## QUE RÉPOND LE PSYCHANALYSTE ? ÉTHIQUE ET CLINIQUE

6, 7 et 8 juillet 2012

Rio de Janeiro – Hôtel Sofitel Copacabana

Du 6 au 8 juillet, l'International des Forums tiendra son VII<sup>ème</sup> Rendez-vous international ! Il aura lieu à l'hôtel Sofitel à Rio de Janeiro qui se trouve sur la plage mondialement connue de Copacabana ! Pour le préparer nous avons déjà eu plusieurs préludes disponibles sur le site du Rendez-vous.<sup>83</sup> Sur ce site, il est également possible de s'inscrire ou d'envoyer ses questions pour lesquelles on peut aussi utiliser le mail du Rendez-vous.

Le 6 juillet à 18h, l'EPFCL tiendra son deuxième symposium de la passe ! Antonio Quinet a gentiment offert son domicile pour recevoir les participants invités par le Collège International de la Garantie.

Le 9 juillet (matin et après-midi), toujours à l'hôtel Sofitel de Rio de Janeiro, se tiendront les Assemblées Générales de l'EPFCL et de l'IF.

Il manque des contributions sur notre site pour *Freud scribit* et *Lacan dixit*. Items pour lesquels nous espérons recevoir des collègues de l'IF-EPFCL du monde, de petits passages tant de l'œuvre de Freud que de l'enseignement de Lacan, en référence au thème du Rendez-vous.

Nous attendons toujours de nouvelles contributions, y compris de collègues qui ne pourront éventuellement pas venir à Rio : ce serait une manière effective de participer aux travaux qui se produiront ici.

Suit un échantillon très résumé des préludes qui nous ont été envoyés jusqu'à la date de rédaction de cette convocation pour *Wunsch*. La lecture transversale que je fais ici, indique déjà la direction que nous avons prise par rapport à la question « que répond le psychanalyste ? Ethique et clinique ». Je remercie beaucoup les auteurs des textes et les traducteurs. Ces derniers furent infatigables. La convocation a pour but de convier tout le monde à lire chaque prélude dans son intégralité ! Ils sont excellents chacun dans un style différent.

Le texte de Colette Soler qui ouvre la série des préludes, remarque que « l'offre analytique inaugurée par Freud était déjà, elle-même, une réponse à ce qu'il a nommé le malaise ». « Freud répond au malaise dans la culture [1927] en mettant en jeu un désir *du* savoir inédit, qu'il a appelé l'Inconscient et en inventant une offre nouvelle : la psychanalyse » (Diego Mautino). Réponse qui se relance dans l'acte analytique à chaque passe de laquelle « il se pourrait bien que la pérennité de la psychanalyse dépende » (Colette Soler).

Voilà le versant politique de la passe. Si Freud a construit l'Inconscient, Lacan a construit la passe et l'Ecole. L'un ne va pas sans l'autre, deux dispositifs : « Un plus intime, dans un cadre interne, vise à faire avancer la quête qui concerne le désir de l'analyste, les vicissitudes de la pulsion soumise au traitement analytique. L'autre, externe à elle, extime, vise à redéfinir et transmettre la clinique psychanalytique indissociable de la théorie et de la praxis » (Diego Mautino).

Oui, le VII<sup>ème</sup> Rendez-vous a un versant politique dont l'amplitude se mesure déjà par le propre dialogue-titre : « Que répond le psychanalyste ? Ethique et clinique ». C'est cela

<sup>83</sup> <http://www.champlacien.net/public/1/evRDV.php?language=1>

qu'il répond dans la cité et dans la relation de chacun à la cause psychanalytique, toutes deux marquées par le symptôme, que Lacan reprend sous une forme également politique dans *la troisième* (1974).

« Quand la jouissance pénible du symptôme entraîne avec elle l'énigme du sens, le réel de la clinique ouvre la voie à l'expérience de l'Inconscient. En effet, l'émergence de la question pour le sujet - « Que veut dire ce malaise » - le poussera à vouloir le déchiffrer dans les signifiants de son histoire, ceux qui l'ont déterminé dans l'Autre et pour l'Autre », écrit Carmen Gallano. La passe donc, quand elle est réussie dans l'École, « certains témoignent de cette passe au réel qui transforme le traumatique en cause d'un désir de savoir. Ils surprennent le cartel par la façon singulière avec laquelle un sujet se fait au hors-sens de sa jouissance et à la relativité d'une vérité de son être de sujet. Il ne s'occupera plus d'elle pour s'orienter dans les propres traces de sa lalangue » (Idem). De là, la question que Carmen Gallano nous pose pour notre VIIème Rendez-vous : « De quelle façon le dire de l'analyste, partant de son rapport avec le réel de l'inconscient, avec un réel n'étant pas celui de la clinique, peut-il opérer sur les différentes vicissitudes dans lesquelles l'analysant pâtit du réel d'une jouissance; jouissance n'entrant pas dans son désir et produisant l'effet d'une satisfaction subjective de cet analysant ? » (Idem).

Le psychanalyste rend possible « un dispositif qui en accueillant la *co-respondance* entre le sujet et l'Autre permettra pourtant l'écriture d'une lettre qui ne soit plus une lettre « volée » [...] L'analyste, avec son acte, répond avec « l'équivoque dont chacune [lalangue] se distingue ». Ainsi, si la réponse de l'analyste – radicalement originale dans la civilisation – récupère d'un côté la correspondance égarée entre le sujet et l'Autre, c'est seulement pour embrouiller ses lettres en les vidant de leur sens. C'est la pratique de l'analyste qui « doit rendre compte de ce que, coupures du discours, il y en a de telles qu'elles modifient la structure qu'il accueille d'origine ». Voilà la *po-éthique* de l'acte analytique. » nous fait remarquer Ana Laura Prates Pacheco. Réponse « faite de dire », comme l'écrit Gabriel Lombardi dans son préluce déjà publié également dans *la lettre mensuelle*, pour déplacer celui qui s'adresse à un psychanalyste à partir, comme dit Vera Pollo, de ce qui s'identifie comme « demande de dire » (qui) est l'énonciation de la règle analytique. En l'énonçant, l'analyste témoigne de jusqu'où il est arrivé dans sa propre analyse. » [ce qui amène le sujet à se confronter] « aux trois dimensions de l'impossible : celle du non -rapport entre les sexes, celle du sens et celle de la signification. » (Vera Pollo). Jairo Gerbase précise : « L'analysant parle ; l'analyste dit ». « L'analysant en parlant dit plus que ce qu'il veut dire, et l'analyste, en lisant ce plus, coupe » (idem). Et si « Le réel ne peut pas être dit, sauf en acte, [alors on comprend dans quelle mesure Lacan affirmait]: « je travaille dans l'impossible à dire », c'est-à-dire dans la dimension du réel, de l'acte. » (Idem).

En cela aussi le VIIème Rendez-vous a une visée politique : « La psychanalyse, du fait d'être un élément de plus de la trame socioculturelle, n'est pas exempte des effets subjectifs de l'époque. » (Florencia Farias). Donc comme le remarque très bien Leonardo Rodriguez « En ces temps où la psychanalyse est l'objet d'attaques sinistres, diffamatoires et chargées de haine et d'évaluations pseudo-objectives de son efficacité thérapeutique. Évaluations qui arrivent à la conclusion que la psychanalyse n'est d'aucune façon utile pour le traitement d'états pathologiques et de tragédies humaines (ces dernières étant définies selon les catégories pseudo-scientifiques) », « Notre réponse est un acte qui, en tant que tel, doit être administré de façon responsable : ce n'est pas pour rien que *réponse* et *responsabilité* se partagent l'étymologie ». Ainsi, « Le discours de l'analyste est un discours d'urgence où *c'est le dire qui secourt* » (Michel Bousseyroux), contrairement à ce qui est véhiculé que la psychanalyse ne répond pas en cas d'urgence. « Comment satisfaire ces cas d'urgence de la demande ? Par la coupure de l'interprétation, seule à produire, de ce qui s'en reproduit dans le transfert, le dire de cette demande » (Idem). « Ce qui répond dans le transfert est le désir de l'analyste, "désir

d'obtenir la différence absolue" [...] qui se trouve après avoir traversé l'angoisse, après avoir affronté les risques qui guettent la poursuite infinie du désir » (Jesus Mansilla Navaro). « « l'Un-dire qui se sait tout seul » et qui de l'existence du réel seul est le témoin. C'est de cette existence du réel que l'analyste a le devoir de répondre » (Michel Bousseyroux). Autrement dit, « La réponse du psychanalyste doit être telle que le réel puisse être atteint » (Albert Nguyên). « Répondre, c'est répondre à un autre dire, c'est un dire à la hauteur de l'Autre; le Dire y prend la mesure de l'altérité et de là son unicité prend position » (Dominique Fingermann). Face à l'urgence subjective, « Le psychanalyste est celui dont un analysant peut dire : avec lui, j'ai trouvé quelqu'un à qui parler, et vous le savez bien, l'expression en français veut dire que celui qui vous écoute a du répondant » (Albert Nguyên). Ainsi, « le « Dire que Non » de l'acte et de l'interprétation rompt le semblant de la vérité tout en faisant un tour de plus, un nouveau lacs avec le Réel dont il signale le trou: le Dire fait coupure et fait nœud [...] une chance d'Un Dire autrement » (Dominique Fingermann).

« La réponse pas-toute de l'analyste laisse un espace extérieur à ce qui se noue dans ce nœud social singulier ; ainsi, il fait ex-sister à l'ensemble vide, le transfini de Cantor, l'incomplétude de Gödel, l'élément paradoxal de Russell, etc., les différentes ressources utilisées par Lacan pour représenter un vide bordé, le lieu de l'objet, de la pulsion et de la jouissance. Il ne s'agit pas d'un infini illimité car le trou qui se dessine à chaque tour de la chaîne des dits rejoint le lieu du manque, fidèlement préservé par l'analyste et qui permet l'expérience du réel dans l'analyse. Nous pourrions suggérer un mathème « R barré » (réponse barrée) comme monnaie de circulation interne pour le VII Rendez-vous au Brésil, qui rende compte de la réponse pas-toute qui rend possible une analyse » (Suzy Roizin). « Il existe une concordance entre la position de l'artiste et celle de l'analyste à l'égard de l'acte. C'est ce que Lacan nomme *l'aporie de l'acte* dans laquelle *l'objet est actif et le sujet subverti*. C'est dans la structure de l'équivoque, ponctuelle et évanescence, que *l'analyste doit trouver la certitude de son acte et la béance qui fait sa loi* » (Patricia Munoz). « La psychanalyse compte sur de puissantes ressources pour subvertir le déterminisme aliénant. On prend le risque de ne pas savoir offrir notre écoute aux cas cliniques qui échappent à nos formules classiques. La psychanalyse a les moyens d'agir sur la modalité de discours qui saisit le sujet, pour restituer à celui-ci sa dimension éthique et il est de sa responsabilité de « ne pas s'accommoder de son fauteuil » et de pouvoir y répondre » (Florence Farias). « Si l'on voulait faire un éloge du psychanalyste, [qui ne s'accommoder pas de son fauteuil] cette « figure née de l'œuvre de Freud », on devrait parler de la qualité de sa présence » (Sol Aparicio). « Savoir y être » (Juan Guillermo Uribe).

Rio de Janeiro, 22 mai 2012.

*Sonia Alberti*  
Présidente du VIIème Rendez-vous de l'IF-EPFCL.

*Traduction de Claire Parada*

# Table des matières

## Éditorial

par Ana Martínez Westerhausen

02

## L'École à l'épreuve de la passe

### Table-ronde « Le discernement du passeur »

Colette Soler (France), *Le passeur* 03

Elisabete Thamer (France), *Le discernement du passeur* 05

Frédérique Decoin-Vargas (France), *Le discernement du passeur* 08

Béatrice Tropis (France), *Passeur de témoignages... « pas-sant » effets...* 12

Trinidad Lander S.-Biezma (Espagne), *Le passeur simple scripteur* 15

### Table-ronde « Le pari de l'AME et ses suites »

Carmen Gallano (Espagne), *Le pari de l'A.M.E. et ses suites* 18

David Bernard (France), *D'expérience(s)* 21

Patricia Muñoz (Colombie), *L'A.M.E. est responsable du progrès de l'École* 23

Bernard Nominé (France), *Sur l'A.M.E.* 26

### Échos de la Troisième Rencontre Internationale 28

#### Répliques des dispositifs locaux aux débats

Antonio Quinet (Brésil), *Sur l'A.M.E. dans notre École* 31

Rosa Roca (F7-Espagne), *Un bref commentaire* 31

Ana Alonso et Maria Luisa de la Oliva (FOE-Espagne), *Quelques considérations sur l'AME* 33

## L'analyse, ses fins, ses suites

Albert Nguyên (France), *L'École à l'épreuve de la passe* 35

Colette Soler (France), *La fin, les fins* 39

### Contributions des A.E.

Marcelo Mazzuca (Argentine), *L'analyste analysant* 44

Cora Aguerre (Espagne), *Le devenir du symptôme* 47

## Travaux des cartels de la passe

### CARTEL 1

Marc Strauss (France), *Se faire entendre, ou la marque de suspension du singulier* 53

Dominique Fingerhann (Brésil), *Qu'est-ce qui fait différence?* 58

Rosa Escapa (Espagne), *D'une autre façon de manquer au réel* 62

Pascale Leray (France), *La passe et le réel* 65

Anita Izcovich (France), *Effets de coupure* 67

### CARTEL 2

Anne López (France), *Échos et traces* 70

Luis Izcovich (France), *Les épars des assortis* 72

Patricia Muñoz (Colombie), *Effets du dispositif de la passe : « Dégats »* 76

### CARTEL 3

Albert Nguyên (France), *Des bonnes surprises* 78

Ana Martínez (Espagne), *Première réplique* 83

Patricia Dahan (France), *Deuxième réplique* 84

Diego Mautino (Italie), *Troisième réplique* 86

Mario Brito Afonso (Vénézuéla), <i>Quatrième réplique</i>		90
<b>Avez-vous lu Wunsch</b>	<b>11 ?</b>	
Marc Strauss (France), <i>Démocratie</i>	<i>et nomination</i>	
	92	
Carmen Gallano (Espagne), <i>Entre passant et passeur</i>		94
<b>Présentation du Catalogue des Cartels</b>		
Dominique Fingermaun (Brésil), <i>Le Cartel fait École</i>		97
<b>VII Rendez-vous</b>		98
<b>International de l'IF-EPFCL</b>		
Sonia Alberti (Brésil), <i>Que répond le psychanalyste ? Éthique et clinique</i>		

*Wunsch* 12 est édité par le CAOÉ 2010-2012

composé de :

Dominique FINGERMANN

Ana MARTINEZ

Patricia MUÑOZ

Albert NGUYÊN

*Mise en page*

Cícero OLIVEIRA

*Traducteurs*

Alba ABREU – Ana Claudia FOSSEN – Ana MARTINEZ – Andrea BRUNETTO –  
Andrea DELL’UOMO – Angela MUCIDA – Annalisa BUCCIOL – Anne-Marie  
COMBRES – Antonella SCARPELLI – Antonia IMPARATO – Armando COTE – Bela  
ZAJDENFISZ – Bittori BRAVO – Carmine MARRAZZO – Cecilia RANDICH – Celeste  
SORANNA – Cícero OLIVEIRA – Claire PARADA – Clara MESA – Claudia  
DOMINGUEZ – Conrado RAMOS – Diego MAUTINO – Dominique FINGERMANN  
– Elisabete THAMER – Elisabeth ROCHA MIRANDA – Elisabeth SAPORITI –  
Elisabetta MATTARELLI – Fabiano RABELO – Fernando SILVERIO ALVES – Flavia  
TAGLIAFIERRO – Francesca VELLUZZI – Fulvio MARONE – Gaetano TANCREDI  
– Glaucia NAGEM – Graça PAMPLONA – Gracia AZEVEDO – Gustavo RESTIVO –  
Irène GARRABÉ – Iris SANTANA – Isabella GRANDE – Ivan VIGANÒ – Jairo  
GERBASE – Lia SILVEIRA – Lidia HUALDE – Lina VELEZ – Luis Guilherme  
COELHO – Lydie GRANDET – Marcel VENTURA – Maria Domenica PADULA –  
Maria Eugenia COSSUTTA – Maria Luisa SANT’ANNA – Maria Teresa MAIOCCHI –  
Maria Vitoria BITTENCOURT – Maricella SULBARAN – Maruzânia DIAS – Nathalie  
DOLLEZ – Paola MALQUORI – Patricia GAVILANES – Patricia MUNOZ – Patrizia  
GILLI – Paulo RONA – Roberta GIACCHÈ – Rosa ESCAPA – Sandra BERTA – Silvia  
BUSNELLI – Sonia MAGALHÃES – Tereza Maria RAMOS DE OLIVEIRA – Valérie  
CAPDEPONT – Vera POLLO – Vicky ESTEVEZ – Zilda MACHADO

